

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE IMPRÉVOYANT ?

NOUVELLES



Être ou ne pas être
imprévoyant ?

© Observatoire de l'imprévoyance du Groupe Vyv, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0715-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Décès, invalidité, perte d'autonomie... difficile de parler de ces sujets. Nous n'aimons pas évoquer ces risques qui pourraient nous concerner par crainte que leur simple évocation porte malheur mais surtout parce que ce qui nous porte, au quotidien, c'est la vie !

Malheureusement, ces épreuves n'arrivent pas qu'aux autres. Elles sont d'autant plus difficiles que nous n'y sommes pas ou mal préparés. Les conséquences humaines et financières pour les familles d'un accident de la vie faute de protection et de prévoyance sont souvent terribles.

Il ne s'agit pas comme La Fontaine d'opposer la prudente Fourmi et l'imprévoyante Cigale. Mais il y a encore tant à faire pour lever les tabous et sensibiliser sur l'importance de faire grandir dans notre pays une culture de la prévoyance, pour permettre à chacun de mener sa vie dignement, d'être protégé et accompagné face aux aléas de la vie. C'est ce que porte le Groupe VYV.

"Être ou ne pas être imprévoyant" est le thème retenu pour le concours d'écriture organisé dans le cadre de notre observatoire de l'imprévoyance.

À travers ce recueil, nous avons le plaisir de partager avec vous les 15 nouvelles sélectionnées par le jury du concours sur les 170 textes proposés par des salariés, militants, adhérents et clients du Groupe VYV. Ces chroniques du quotidien illustrent nos sentiments et nos émotions face aux épreuves de la vie. Il y est question d'amour, de bonheur, de douleur, de reconstruction et d'espoir.

Je remercie les autrices et les auteurs pour avoir osé prendre la plume.

Ici, les épreuves de la vie ne sont pas désincarnées.

Bonne lecture !

Stéphane Junique, président du Groupe VYV

*Clause toujours
de Daf Jul*

Premier Prix

Madame Lamberti vit seule.

Elle me dit qu'elle ne connaît personne dans l'immeuble parce qu'elle n'ose plus sortir de son appartement en raison des mauvaises nouvelles qu'elle regarde trop souvent à la télévision. J'ai déjà entendu parler d'elle et rares sont les personnes qui disent du bien de la « vieille folle du septième ». Je vais apprendre à mieux la connaître grâce à une fuite de mon lave-vaisselle. J'habite au-dessus de son appartement et heureusement que je suis vendeur d'assurances parce qu'elle semble paniquer à l'idée de remplir tant de « paperasses » pour une « bête petite flaque d'eau ». Elle n'est pas procédurière, elle s'excuserait presque de vivre en dessous de chez moi, elle me demande même si les miaulements de son chat ne me gênent pas ; je serais presque gêné de tant de bienveillance.

Je viens de finir de remplir le formulaire B2 qu'il faut renvoyer avec l'attestation A1 lorsque madame Lamberti me demande si mon métier d'assureur n'est pas un métier trop difficile car elle est persuadée que les gens « par les temps qui courent » sont tous déjà très bien assurés ; elle pense à la concurrence, à toutes ces publicités qu'elle regarde à la télévision. Elle se demande si tout n'est pas organisé pour faire paniquer les gens et les forcer à signer plein de contrats inutiles car selon elle la seule assurance qui n'a pas été inventée est celle qu'elle aurait signée les yeux fermés ; « celle qui se serait occupée de ma tristesse à la mort de mon mari ».

J'explique à madame Lamberti que je travaille pour une compagnie qui accepte d'assurer les personnes dites « à risques » en raison de trop de « malus » ou parce qu'elles ne sont pas rentables. Elle me dit que c'est gentil de s'occuper des gens qui ont du mal à se faire accepter parce que c'est le mal du siècle, qu'il n'y a qu'à voir tous ces immigrés dont plus personne ne veut, même pas leur propre pays. « Si c'est pas une honte de se faire autant rejeter... », me dit madame Lamberti qui semble savoir de quoi elle parle puisque ses grands-parents ont quitté l'Italie très fâchés contre Mussolini. Je profite de son bavardage pour lui demander si elle possède quelques économies dont elle pourrait faire profiter ses enfants, ou ses petits-enfants.

— Si je me permets de vous parler de ça, c'est parce que nous avons en ce moment des contrats d'assurance-vie proposés à des conditions très intéressantes.

Je ne cherche pas à augmenter mon chiffre d'affaires ni le nombre de mes clients mais à mieux la connaître. Je n'ai trouvé que ce stratagème pour savoir si elle a des enfants, ou de la famille. Je m'inquiète pour elle depuis que j'ai compris qu'elle ne recevait de visites de personne. Elle me répond que, sa fille et son fils, elle les a gâtés toute leur jeunesse et que maintenant ça suffit. Le sujet ne semble pas la passionner mais j'insiste pour en savoir plus, et je lui demande même si ses enfants résident dans la région. Elle refuse de me répondre, ou alors évasivement. Elle me dit « ils ont leur vie » et me propose un autre biscuit pour changer de sujet de conversation. Elle souhaite me préparer une tasse de thé puisque je ne bois jamais de café et je regarde ma montre car j'ai un rendez-vous important à honorer. Elle me demande : « Important comment ? » car elle a perdu la notion de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas. Elle me dit que depuis le décès de son mari elle a appris à relativiser beaucoup de notions que son mari a considérées durant toute son existence « cruciales » ou « primordiales » et qui auront eu sa peau.

— Il vérifiait dix fois que le compteur électrique soit coupé quand on partait en vacances, et pendant le trajet il me demandait cent fois s'il avait bien éteint le compteur du gaz ce qui ne lui permettait pas de profiter de son séjour que nous passions toujours au même endroit pour éviter les mauvaises surprises.

Je n'ose plus dire à madame Lamberti que je dois partir. Cela fait presque deux heures que je suis chez elle et elle a déjà oublié le dégât des eaux. Je viens de lui dire que très rapidement je lui enverrai un artisan pour repeindre son plafond et elle me demande : « Pourquoi vous voulez que je repeigne mon plafond ? Et puis avec quel argent je ferai ça ? » Je ne lui ai pas dit que son contrat d'assurance était obsolète, je paierai de ma poche les travaux, et je me permets de lui proposer de vérifier l'ensemble de ses contrats, « à titre amical ». Son visage se ferme, pense-t-elle que je ne suis venu que pour ça, que j'ai utilisé la fuite de mon lave-vaisselle pour profiter de sa solitude, pour abuser de sa faiblesse ? L'ambiance entre nous ne sera plus la même et je me reprocherai de vouloir m'occuper de ce qui ne me regarde finalement pas. C'est au moment de mon départ, après avoir refusé une troisième tasse de thé, qu'elle me répétera qu'elle n'a besoin de rien, d'aucun contrat d'assurance. Elle m'expliquera que

son mari organisait tout parfaitement, qu'il l'avait rassurée sur ce point un peu avant son décès, qu'il lui était apparu moins inquiet qu'avant de partir en vacances alors que pourtant ensemble ils n'avaient effectué aucun grand voyage.

— Comme je vous l'ai dit, je n'ai besoin de rien... Sauf peut-être de compagnie.

Que lui répondre ? Que j'ai moi aussi ma vie, que ma femme m'a quitté en début d'année, que mes deux enfants viennent me voir quand ça leur chante ? Que je suis aussi seul qu'elle mais que j'ai la chance de pouvoir m'occuper l'esprit en travaillant ? Qu'elle a peut-être raison, qu'il faudrait inventer une assurance contre la tristesse ? Lorsque les événements de la vie vous rappellent que le bonheur ne tient à pas grand-chose ?

Mais je ne lui dis rien, je préfère lui souhaiter une « bonne journée » comme on fait banalement entre gens bien élevés.

— Et si vous veniez me voir ? Tous les jours ? Avec des croissants par exemple ? Je pourrais vous donner un petit quelque chose, une récompense, une petite pièce, pour vous remercier de votre compagnie...

Je lui réponds que l'idéal serait qu'elle se paye les services d'une spécialiste ; alors elle me dit qu'elle y a déjà pensé mais qu'elle n'a jamais vraiment apprécié de recevoir chez elle des personnes intéressées ou payées pour qu'elle se sente moins seule.

— Les dames de compagnie que le service social de la mairie m'a envoyées sont bien gentilles mais ce dont j'ai besoin, c'est aussi de sincérité...

Je me permets de lui répondre que je suis en train de perdre mon temps. Je lui dis que si elle ne veut pas de ma compagnie d'assurances je ne vois pas ce que je pourrais lui apporter comme réconfort moral ; puisque mon métier n'est pas de visiter mes clients pour simplement discuter de la pluie et du beau temps. Je cherche à la provoquer, à lui faire comprendre que son besoin de sincérité n'est rien d'autre qu'une conséquence de sa vie recluse. Ma réaction un peu brutale l'étonne et je la vois qui réfléchit, et puis qui me propose un marché :

— Je veux bien vous signer un contrat d'assurance de ce que vous voulez mais à la condition que vous veniez tous les jours me lire les clauses qu'on ne lit jamais quand on signe un contrat. Ainsi, on aura un vrai sujet de conversation et on pourra même parler de tout ce qui va mal dans le monde puisque lorsqu'on

est assuré, on a moins peur.

Je réponds à madame Lamberti que je ne sais pas si c'est très correct de ma part de bafouer ma déontologie en lui faisant signer un contrat dont elle n'a pas besoin. Je lui propose d'en parler à mon responsable mais elle insiste. Elle considère qu'il serait idiot de perdre du temps, surtout à son âge. La veille de sa mort son mari lui avait promis de l'emmener au bord de la mer pour les prochaines vacances, et plus dans ce logis de vacances d'Auvergne, qui lui rappelait son enfance à lui, « mais il n'a jamais pu honorer sa promesse ».

Madame Lamberti me demande que je sorte « n'importe quoi » de ma mallette. Elle formule cette seule exigence : qu'il s'agisse d'un contrat plein de feuilles, avec plein de clauses illisibles, que l'on s'obligera à lire tous les matins.

— Cela prendra le temps qu'il faudra, mais vous serez là tous les jours, ensuite on le signera ce contrat, donnant-donnant, et tout le monde sera content. Vous aurez gagné une nouvelle cliente et moi j'aurai profité de votre compagnie...

Je suis donc venu chez elle tous les matins avec des croissants et ensuite on lisait ensemble une clause du contrat que je lui avais choisi. Elle prenait beaucoup de plaisir à m'écouter, ou alors elle ne m'écoutait pas et profitait simplement de ma présence. On discutait ensuite de sa vie et du beau temps qui n'était pas une promesse vaine quand on n'est pas seul devant la pluie qui tombe. Je lui racontais que j'avais rencontré une personne amoureuse, que l'on parlait de l'avenir avec optimisme, que je revoyais même mes enfants ; et puis je revenais le lendemain lui lire une nouvelle clause. Après quinze jours de visite, on a enfin signé son nouveau contrat. Madame Lamberti était un peu triste, elle pensait que je ne viendrai plus la voir, maintenant que j'avais obtenu ce que je voulais, alors elle m'a demandé de lui trouver très vite un nouveau contrat à signer, avec plein de clauses à lire. Je lui ai promis de réfléchir à la question mais je ne suis plus jamais revenu lui faire la lecture en raison de mes remords. Je me reprochais malgré tout d'avoir profité de la situation jusqu'au jour où une jeune femme est venue à l'agence pour me rencontrer. Je l'ai reçue dans mon bureau, elle s'est présentée, elle s'appelait « Maître Rambert », elle était avocate, et se disait en charge de défendre les intérêts de la famille Lamberti.

— Ce nom ne vous dira peut-être rien... Vous devez avoir de nombreux clients... Convaincant comme vous semblez l'être...

J'ai bien été obligé d'admettre que je connaissais une personne du nom de

Lamberti et l'avocate a sorti de sa mallette une lettre qu'elle m'a donnée sans rien me dire. Je regardais l'enveloppe sur laquelle mon nom avait été écrit à l'aide de lettres majuscules. J'ai d'abord pensé à une mauvaise nouvelle, le décès de madame Lamberti par exemple, ou l'éventualité d'un procès pour avoir abusé de la crédulité d'une femme seule. Maître Rambert m'a conseillé de lire la lettre quand elle serait partie et m'a demandé de lui proposer un contrat d'assurance pour sa nouvelle voiture. Je n'ai jamais été aussi peu efficace pour discuter avec une cliente, je bafouillais et je me contredisais, mais malgré mes approximations maître Rambert a signé sans prendre le temps de lire les termes du contrat que je lui avais si mal présenté. Elle m'a fait un chèque, elle m'a remercié pour mon efficacité, elle est partie en emportant derrière elle un mystère qui sentait bon le vétiver et le jasmin ; et ce n'est seulement que le soir, de retour chez moi, que j'ai osé ouvrir l'enveloppe.

Épilogue

Il s'agissait de la fille de madame Lamberti. Elle voulait m'informer que sa mère s'était fracturé le fémur lors d'une mauvaise chute dans son appartement sur une flaque d'eau et que mon nom était apparu dans un contrat d'assurance signé quelques semaines auparavant. *« Si vous lisez cette lettre, c'est que mon avocate vous a retrouvé, mais rassurez-vous, c'est parce que je ne vis pas en France que je lui ai demandé ce service, je ne voulais pas que ma lettre se perde dans un service quelconque »*. Elle voulait me remercier de m'être si bien occupé de sa maman qui était en ce moment même sur la côte basque, dans un centre de rééducation qu'ils n'auraient jamais pu se payer si une clause du contrat de l'assurance n'avait pas prévu la prise en charge de tels frais. De cela elle se sentait redevable car *« c'est lorsque maman est tombée que nous nous sommes rendu compte, mon frère et moi-même, que nous n'avions pas fait les choses sérieusement. Au-delà de l'aspect financier, c'est surtout le lieu que votre compagnie lui a proposé qui fut déterminant. Dites-vous qu'elle n'avait plus quitté son appartement depuis dix ans, et que maintenant, et pendant plusieurs mois, elle va pouvoir se réveiller devant la mer... »* La fille de madame Lamberti insistait pour que j'aie lui rendre visite, *« elle parle souvent de vous »*, m'écrivait-elle.

« Elle semble apprécier votre compagnie... »

*15, Rue Lesage
d'Éric Roussel*

Deuxième Prix

— Bonjour Julie.

— Salut frangin, entre !

— Tu n'es pas encore prête !

— Presque, presque !

— Tu devrais arrêter d'ouvrir ta porte en petite culotte ! tu pourrais tomber sur un pervers !

— Arrête de dire des bêtises, je sais me défendre ! tu veux un café ?

— Oui, je veux bien, merci.

— Regarde derrière Georges, il doit y avoir des capsules, choisis celle que tu veux. Alexandre marqua un temps d'arrêt avant de se rappeler que c'est du prénom du célèbre acteur que Julie avait surnommé sa machine à café. Il esquissa un sourire.

— Ton train est à quelle heure déjà ?

— Je ne sais plus exactement, regarde sur le billet. Il doit être posé dans le vase de l'entrée.

Alexandre chercha dans le vase, sous des clés, des chewing-gums, des tickets de métro, des vis et de vieilles facturettes, il finit par trouver le billet sous le vase.

— Tu plaisantes ! ton train est dans à peine 45 minutes !

— On est large, arrête de t'inquiéter frangin !

43 minutes plus tard, Julie courait, à bout de souffle sur le quai de la gare de Lyon une valise à la main. Elle se retourna pour envoyer à son frère un baiser chargé de tendresse et de remerciements. Alexandre mi-amusé mi-énervé lui rendit le geste. Elle ne changerait jamais ! Si elle changeait, ce ne serait plus Julie, ce ne serait plus ce mélange de vitalité et d'insouciance, ce déséquilibre

touchant entre immaturité et soif de vivre. Il aimait sa sœur pour son courage de défier chaque instant de la vie en affrontant les événements heureux ou malheureux avec la constante certitude d'en sortir vainqueur.

Julie peina à trouver une place pour sa valise pourtant d'un volume très raisonnable. Elle se dirigea vers son siège, voiture 8, siège 52 côté fenêtre d'un de ces emplacements appelés « carré ». Le train prenant son départ, il était fort à parier que plus personne d'autre ne viendrait s'asseoir à côté d'elle ou à côté du voisin lui faisant face. Cela promettait un voyage tout confort.

À peine passés les innombrables sillons de fer rendus luisants par la pluie, son voisin ouvrit son ordinateur portable et se concentra sur une tâche toute professionnelle sans doute. Pour Julie, c'était le week-end et elle n'avait pas pris de matériel de travail. Elle ouvrit un livre et commença à lire mais elle eut très vite l'envie d'entamer la conversation avec le charmant et laborieux jeune homme.

Elle ne se permit pourtant pas de le déranger. Après quelques minutes à se pencher vers la fenêtre, c'est lui qui l'aborda :

— Excusez-moi mademoiselle, le port USB de mon côté ne fonctionne pas, est-ce que je peux utiliser le vôtre ?

— Bien sûr, pas de problème !

— Merci, vous me sauvez la vie !

— Sauver des vies, c'est une seconde nature chez moi ! Julie accompagna sa réplique d'un sourire triomphant.

— Vous êtes urgentiste ? pompière ?

— Non pas du tout, je suis dans l'immobilier.

Son voisin fut décontenancé par la réponse et se remit au travail.

Julie quant à elle ne voulait pas laisser échapper une si belle occasion d'enchaîner.

— Et vous, vous travailler dans quoi ?

— La maîtrise du risque. À partir de référentiels, je rédige ou j'aide à rédiger les modes opératoires qui permettent de mettre en place des actions qui éliminent

ou limitent les risques. J'audite aussi de temps en temps.

— Vous contrôlez en résumé...

— En tant qu'auditeur, on contrôle les contrôles plutôt.

— Et parfois quelqu'un contrôle votre travail ?

— Ça arrive en effet.

— Donc, vous y connaissez en risque !

— Oui, les plans d'évacuation, les procédures de sauvegardes informatiques à grande échelle, les phishings, les plans de continuité des activités n'ont aucun secret pour moi. Une étrange euphorie s'était emparée de son voisin.

— Je peux vous poser une question indiscreète ?

— Oui, son voisin se montra moins enthousiaste mais il se voyait mal lui opposer un refus même s'il ne pouvait pas prévoir ce qui allait suivre.

— Et dans la vie, vous prenez des risques ?

Ce qui devait arriver arriva. Il avait horreur de se dévoiler. Il exécrait prendre des initiatives sans avoir évalué tous les tenants et les aboutissants et avait une vie tout à fait banale faite de gestes répétés pour l'essentiel. Il ne savait que répondre.

Julie perçut sa gêne et décida de changer de sujet.

— Je vous taquinais, il n'est pas nécessaire de prendre des risques pour être heureux et être heureux c'est la seule chose importante dans la vie !

Son voisin lui fut reconnaissant mais la délicatesse dont elle avait fait preuve le rendait encore un peu plus vulnérable.

— Je m'appelle Julie, et vous ?

— Son voisin esquissa un large sourire avant de lui répondre :

— Julien !

— Ils éclatèrent de rire à la même seconde.

— Vous vous rendez où ?

— À Valence, je vais rejoindre ma mère pour le week-end. On s'est programmé un bon programme d'activités, et vous ?

— Je vais à valence aussi, je passe deux jours avec une amie qui habite... j'ai noté l'adresse sur mon carnet... Julie plongea la main dans son sac et en ressortit un petit carnet couleur Craft.

C'est rue Lesage, au 25.

— Vous vous moquez de moi ?

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Ma mère habite au 15 de la même rue !

Les deux jeunes gens se regardèrent comme si une force étrange s'était emparée d'eux.

Leur discussion ayant par magie réduit le temps, la fin du voyage leur parut incroyablement rapide.

La pluie avait redoublé d'intensité, les gouttes de pluie couraient à l'horizontale sur les vitres du train. Les unes avançant doucement, les autres plus pressées se rejoignaient pour traverser le champ lisse dans une fulgurance enivrante. Julie pouvait passer des heures à observer ce mouvement aléatoire et onirique.

— Voulez-vous que nous partagions un taxi pour rejoindre le centre-ville ? proposa Julien.

Julie accepta volontiers. Dans la précipitation de son départ, elle avait laissé son parapluie dans l'entrée de son appartement. Le taxi les mena en quelques minutes au 25 rue Lesage, Julien ferait le reste à pied. Après avoir réglé, il descendit le premier et fit le tour de la voiture pour accompagner Julie devant la porte de la maison de son amie. Elle sonna abritée par le parapluie de Julien. Ils attendirent. Julie sonna à nouveau. Nul pas se fit entendre derrière la porte. Julie sonna à nouveau, en vain.

Elle enfonça machinalement sa main dans son sac pour attraper son téléphone. À mesure qu'elle fouillait, son visage se fit de plus en plus crispé. Il fallut bientôt se rendre à l'évidence, elle n'avait pas son téléphone. L'expression sur le visage de Julie laissait aisément comprendre qu'elle s'acheminait doucement

mais sûrement vers ce qu'on appelait communément une grosse galère. Julien le comprit au moment même où elle lui avoua l'absence du téléphone dans lequel se trouvait le Numéro de son amie.

Dans l'impossibilité de la joindre, Julien proposa à Julie de se rendre chez sa mère pour attendre le retour de son amie.

Les deux jeunes gens marchèrent d'un pas synchronisé se serrant pour rester sous la protection du parapluie. Il ne leur fallut pas plus de deux minutes pour se trouver sur le pas de la porte de la mère de Julien.

À peine la sonnette déclenchée, la porte s'ouvrit énergiquement. D'une voix alerte, la vieille dame invita Julien à entrer. Son enthousiasme redoubla quand elle aperçut Julie.

— Quelle formidable surprise ! tu es venue avec une amie !

— Attends maman, je dois te préciser...

— Entrez, tu me raconteras plus tard, vous êtes trempés. Entrez, je vous dis !

Ils ôtèrent leur manteau puis se dirigèrent vers la pièce à vivre. L'appartement situé au rez-de-chaussée d'une maison était très simple et d'une petite surface. Seule une chambre jouxtait la pièce principale servant à la fois de cuisine, de salle à manger et de séjour. Le logement diffusait pourtant une chaleur agréable. Une douce odeur de bergamote laissait deviner la préparation d'un thé earl grey. Mme Bélanscourt, la mère de Julien leur proposa immédiatement de savourer le réconfortant liquide. Ce qu'ils acceptèrent volontiers.

Tour à tour, les deux jeunes gens relatèrent l'originalité de leur rencontre et la raison pour laquelle Julie se trouvait dans cette situation. Elle s'empressa de préciser qu'elle retournerait dès que possible chez son amie. Ce que regretta Mme Bélanscourt qui crut top hâtivement que son fils avait enfin trouvé l'âme sœur...

Les discussions s'enchaînèrent, chacun s'exprimant spontanément sur les sujets chers à leurs yeux ; Mme Bélanscourt évoqua la disparition dramatique et soudaine de son mari quand Julien était encore jeune enfant puis égaya son discours en relatant d'innombrables moments complices et joyeux partagés avec son fils. Julien décrivit son parcours d'excellence à l'école, au collège, au lycée puis à l'université à Paris. Parcours qui faisait la fierté de sa mère même si vivre

loin de lui restait le prix à payer. Julie évoqua entre autres sa réussite dans l'immobilier. Elle prit, quelques années auparavant, le pari risqué de se spécialiser dans le bien atypique. Malgré des débuts difficiles, sa réputation dans ce domaine lui donnait une longueur d'avance sur la concurrence et son affaire prospérait. Elle regarda sa montre et s'étonna de voir une heure si avancée. Elle bondit de sa chaise et commença à remercier Julien et sa mère. Chacun pour des raisons différentes regrettait ce départ.

Julie reprit son manteau et se dirigea vers la sortie. Julien lui tendit son parapluie.

— Vous me le rapporterez demain.

Julie le remercia et sortit.

La discussion reprit entre mère et fils. Après le dîner, ils déplièrent le canapé-lit dans lequel Julien avait dormi toute son enfance et son adolescence. Il embrassa sa mère et se coucha.

Quelques minutes plus tard, la sonnette retentit. Julien ouvrit la porte et trouva Julie transie de froid.

Julie se confondit en excuses, elle ne voulait pas revenir, les déranger. Elle aurait aimé pouvoir se débrouiller seule après avoir attendu son amie plus de 3 heures sous la pluie. Elle se dit qu'elle prendrait une chambre d'hôtel mais sans portable ni carte de crédit toujours glissée dans l'étui du téléphone, elle ne trouva pas d'autre solution que de venir demander de l'aide.

Julien la fit entrer. Madame Bélanscourt invita Julie à passer dans la salle de bains afin de passer des vêtements secs.

— Vous allez dormir ici, décréta la vieille dame dont le ton décidé signifiait toute impossibilité de la contredire.

Julien fit toutefois remarquer qu'aucun lit n'était disponible. Ce à quoi Madame Bélanscourt répondit qu'avec l'éducation qu'il avait reçue, elle n'avait aucune inquiétude à voir les deux jeunes gens partager le canapé pour une nuit.

Une trentaine de minutes plus tard, tout le monde était au lit. Julien gêné lui demanda si elle avait un côté préféré. Julie amusée lui répondit par la négative.

— Rassurez-vous, demain, dès la première heure, je file chez mon amie.

— Rien ne presse maintenant !

Ils continuèrent d'échanger sur leur vie. Julien revint sur la mort accidentelle de son père qui laissa, à cause de dettes cumulées, la mère et le fils dans le plus grand dénuement. Madame Bélanscourt avait trouvé des petits boulots pour survivre et offrir une bonne éducation à son fils. Lui, de son côté dut reconnaître que cette disparition soudaine avait déclenché chez lui une aversion pour l'imprévu expliquant sans doute le choix de son métier.

Ils finirent par s'endormir. Au lever, Julien seul dans le lit eut un pincement. La trouver encore à ses côtés aurait été une belle surprise mais Julie ne voulant pas déranger plus était partie comme elle l'avait annoncé la veille. Ce passage furtif lui laissait un goût amer d'inachevé d'une histoire finie avant même d'avoir commencé. Il se dirigea vers la machine à café et appuya sur le bouton sans motivation.

C'est à ce moment précis que Julie sortit de la salle de bains.

— Je ne t'ai pas réveillé ?

Julien nota que Julie le tutoyait. Les échanges personnels de la veille avaient sans doute créé un rapprochement naturel.

— Non, pas du tout, ne t'en fais pas. Sans vraiment réaliser ce qu'il allait dire, Julien enchaîna.

— Si je puis me permettre, ton amie ne me semble pas très fiable et en tant que spécialiste du risque, je parierais bien que tu trouveras encore porte close ce matin.

— Peut-être qui lui est arrivé quelque chose alors !

— Ou peut-être pas...

Par acquit de conscience, Julie alla chez son amie. Julien avait raison. Elle fit donc le chemin dans l'autre sens.

— Tu dois repartir quand ? demanda Julien.

— Demain au train de 17 h 45.

Julien ne fut même plus étonné et lui annonça le plus naturellement du monde qu'il avait réservé le même train.

— Et si tu restais jusqu'à demain, au bout d'un moment il faut bien admettre que le sort est le plus fort et tu te doutes à quel point il me coûte d'avouer cela !

Mme Bélancourt fut ravie de cette proposition acceptée immédiatement par Julie.

La journée sembla ne durer que quelques heures. Julie et Julien se retrouvèrent à nouveau dans le canapé. Elle attendit que Julien fût endormi pour tirer de son sac un petit calepin faisant office de journal intime. Elle y inscrivit :

Aujourd'hui 16 novembre, mon plan a fonctionné à merveille. Un léger sourire traversa son visage. Elle parcourut son journal. Elle commença à lire à la date du 3 mai.

3 mai :

J'ai vu un beau jeune homme plusieurs fois :

Croisé au café, 18 fois

À travers la vitrine de l'agence, 12 fois

Je n'arrive pas à attirer son attention.

18 mai

Après observation, il travaille dans un cabinet d'audit, une amie le connaît vaguement, il s'appelle Julien.

2 juin

Après plusieurs tentatives, aucune possibilité de l'aborder.

Dois trouver un moyen !

Commencer par trouver son nom.

15 juin

Idée folle : se payer le culot de découvrir s'il a de la famille.

17 juin

Parviens à obtenir l'organigramme de son cabinet. Il s'appelle Julien Bélancourt.

12 juillet

Mon amie a découvert qu'il est originaire de Valence et que sa mère y habite encore.

2 août

Recherche de madame Bélanscourt nom peu courant, tant mieux.

29 août

Je me suis décidée à appeler madame Balescourt.

30 août

Elle trouve mon plan romantique et tellement original.

28 septembre :

J'ai trouvé grâce à une amie partie tenter sa chance dans l'immobilier dans la Drôme, une maison à vendre, vide à une centaine de mètres de la maison de madame Bélanscourt.

9 novembre :

Madame Bélanscourt m'a appelé pour me dire que le plan sera mis à exécution le 14 novembre, pluie torrentielle sur toute la France, indice de confiance 5/5, risque de pluie 100 pour 100.

De sa propre initiative, elle a acheté les 4 places du carré, nous serons seuls et certains d'être l'un en face de l'autre.

13 novembre

Demain, c'est le grand jour, il ne sera pas en retard, il n'est jamais en retard.

Avant de refermer son calepin, elle écrivit : Avec Madame Bélanscourt, on s'est promis de garder le secret, au moins pour quelque temps, on verra ensuite.

Elle déposa le carnet des secrets au fond de son sac à main dissimulant le téléphone portable.

Son sourire n'avait pas quitté son visage.

Elle regarda Julien tendrement en se disant que parfois, il fallait savoir maquiller le hasard pour lui donner les allures du destin.

Malgré les apparences, Julien couché sur le flanc ne dormait pas.

Comment cette fille qu'il regardait furtivement à travers la vitrine d'une agence immobilière, qu'il croisait régulièrement au café ou à la supérette, cette fille qui ne l'avait pas reconnu dans le train se retrouvait dans un lit à côté de lui ?

Il dut avouer son humilité face à une si grande force de l'imprévu. Il lui avait arraché l'amour paternel, c'était aujourd'hui peut-être sa manière de se racheter...

La belle Hélène
de Lamys Hachem

Troisième Prix

La belle Hélène avait toujours été bohème. Peut-être était-ce en raison de sa naissance dans les années vingt, les Années folles, ou bien du séjour chez les religieuses qui lui avait laissé une aversion pour le carcan rigide de l'internat ; peut-être avait-elle hérité, par le hasard qui fait bien les choses, de la fantaisie de son père ; peut-être encore était-ce l'appétit de vie qui irriguait sa gaîté... toujours est-il qu'elle était réfractaire à la fois à la ponctualité comme aux esprits étriqués et qu'elle préférait le « Y'a d'la joie » du fou chantant aux mélopées sirupeuses des chanteurs larmoyants.

Quand elle eut l'âge de claquer la porte, elle monta à Paris. La ville où les ouvriers travaillaient en sifflotant, où l'on pouvait écouter du jazz et où l'on ne fermait pas encore sa demeure à clé. Avec son amie la blonde Janine, elles étudiaient d'arrache-pied pour exercer le plus beau métier du monde : sage-femme.

Elles fumaient de fines cigarettes mentholées et fréquentaient le milieu des artistes. La belle Hélène était belle, mais ne le savait pas. Elle s'étonna d'ailleurs que l'on veuille sculpter son buste, ce qui fut fait de la plus belle des manières par son premier amoureux transi, un mois de juin.

Ses cheveux relevés sur sa tête en cascades argentées encadraient un visage doux, où pétillaient des yeux verts, tantôt émeraude comme les vagues de la côte bretonne, tantôt gris comme le ciel bas de Paris. Ce n'était pas une beauté classique, le modèle des marbres froids, mais une beauté frappante par son sourire chaleureux, sa générosité et sa gaîté, qui charmaient qui s'en approchait.

Quand elle put s'acheter un vélo ce fut une véritable joie. À elle la ville et ses pavés bondissants ! Pédales et sentir le soleil ou la pluie fouetter ses mollets... aller accoucher les femmes à la maison bien plus rapidement qu'auparavant... le vélo trônait dans l'entrée de l'immeuble. Qu'il était beau... Chaque fois qu'elle

le prenait pour aller aider à donner la vie, son cœur s'emplissait de mille trilles qui n'attendaient que le premier coup de pédales pour s'échapper.

Un jour, la blonde Janine l'amena avec elle au café avec d'autres amies. Chacune bavardait de tout et de rien, touillant de sa cuillère percée d'un trou comme il était d'usage à l'époque, un café qui devait permettre de durer l'après-midi au soleil. À la table d'à côté, siégeait une bande de jolis garçons parlant français avec un accent charmant.

« Mesdemoiselles, peut-on vous offrir un verre ? »

« Volontiers, d'où venez-vous ? »

« Nous sommes venus de très loin, d'un pays d'Asie Mineure... de Syrie plus exactement. Nous sommes tous boursiers venus étudier à la Sorbonne. Voici Amjad, lui c'est Hadi et moi je m'appelle Hikmat ».

De fil en aiguille et de sourires en coins, les jeunes femmes se lièrent d'amitié avec les jeunes hommes et la belle Hélène tomba bientôt amoureuse du brillant Hikmat qui n'avait d'yeux que pour elle. Ce furent des moments merveilleux où tous les deux allaient se promener au Jardin des Plantes, ou sur les bords de Seine, regardant les feuilles d'automne tourbillonner en volutes légères ou ramassant les marrons joufflus comme des billes bien cirées.

Un jour vint la guerre. Les sirènes hurlant d'aller se cacher dans les caves ou dans le métro, le froid, le couvre-feu. La baignoire qui sert de bibliothèque car l'eau chaude n'est plus accessible, les tickets pour avoir un œuf alors que la faim tenaille. Le trait de peinture sur les jambes pour faire croire qu'on a des bas – parce que malgré tout l'élégance devait se maintenir – et l'averse qui l'efface malencontreusement... La belle Hélène et Hikmat, qui était entre-temps devenu son mari, étudiaient sans relâche, le nez sous les couvertures pour se réchauffer.

Un matin on l'appela au téléphone, cet appareil dont elle était fière car il y en avait peu dans la capitale, était destiné à répondre aux urgences. On lui dit qu'il

fallait aller rapidement au chevet d'une jeune femme, car le début du travail ne se présentait pas bien. La belle Hélène dévala les escaliers, ouvrit la porte de la cour. Nulle trace du vélo. Le cœur en panique elle alla frapper à tous les étages, mais personne n'avait vu voler le vélo. Elle décida de courir vers l'adresse de la patiente, mais ce n'était pas facile avec des chaussures aux semelles de bois. Elle n'avait pas d'argent pour acheter un ticket de métro. Le chemin fut long, l'angoisse l'étreignait et ce n'est que deux heures plus tard qu'elle toqua à la grande porte en fer forgé de l'immeuble en pierres de taille. On la fit entrer, elle alla directement vers la chambre de la future mère dont elle entendait les cris se répercuter sur les murs. C'était un accouchement par le siège. La belle Hélène avait l'habitude, elle fit des gestes rapides, précis, elle donna tout d'elle-même. Elle sauva la vie de la jeune femme. Mais ne put rien faire pour l'enfant.

Elle revint chez elle le cœur en berne. Si seulement elle avait pu arriver plus tôt, elle aurait pu changer le cours des choses. Combien de fois les voisins lui avaient répété de ne pas laisser son vélo dans l'entrée : « Hélène tu devrais ranger ton vélo, tu vas te le faire voler ». La belle Hélène n'en avait cure, les regardait en riant et chantait à tue-tête : « à vélo-vélo-vélo, à vélocipède ». Si seulement si seulement elle avait su prévoir... Ses larmes coulaient et se mêlaient à la pluie battante. Un petit être n'avait pas pu voir le jour à cause de son imprévoyance et le chagrin de sa mère est dorénavant incommensurable.

Les semaines suivantes furent tristes, mornes, sans épaisseur. La belle Hélène ne chantait plus, ne riait plus, se sentait étrangère au monde qui l'entourait. Le décalage avec ses collègues ou ses amis était flagrant et rien ne pouvait la distraire. Elle ne faisait que se repasser en boucle les moments douloureux, sans répit. Et comme un malheur ne vient jamais seul, il n'était plus possible d'obtenir un deuxième vélo, en raison du rationnement. Faire son métier devenait difficile, elle s'en ouvrit à la blonde Janine qui l'encouragea à rester. « Tu sais bien que la vie est ainsi faite que le malheur touche tout le monde, tu n'y peux rien. Pense aux prochains enfants que tu sauveras ».

Peu à peu les nuages gris se déchirèrent et la vie devint à nouveau supportable, même si au fond d'elle-même le poids pesait lourd. Sa gaîté naturelle revint peu à peu et lui fit entrevoir la surface du lac glacé au fond duquel elle était plongée.

Et puis la vie se chargea de mettre du baume sur son cœur en lui envoyant un joli petit poupon tout rond, à l'adorable gazouillis, celui que les parents aimants peuvent intimement comprendre. Un autre grand bonheur qui les submergea fut la fin de cette horrible guerre qui avait entraîné dans son sillage tant de malheurs...

Malgré les mises en garde de sa famille et des amis qui pensaient que le monde lointain était inquiétant, voire dangereux, la belle Hélène décida de suivre son amour exotique et fraîchement diplômé de philosophie, à Damas, ville natale dudit exotique. En fait elle n'était pas seule à s'envoler, ses amies du café avaient elles aussi épousé leurs étudiants syriens.

Cette ville lui plut immédiatement. Que la vie y était douce ! Le charme oriental enchâssait chaque ruelle, le vent chantait sur les pierres millénaires, la lumière du soleil se déposait en voiles légers au point du jour, alors que la lune pleine invitait l'œil à célébrer la beauté de l'univers sous le chant du muezzin. Les baisers, dont étaient couvertes les joues dodues de son petit garçon par de multiples tantes et cousines, sentaient la pistache et le musc. Le café à la cardamome, servit dans de minuscules tasses de porcelaine, rythmait les journées. L'hiver, on vivait dans une maison centenaire où au centre du patio chantait une fontaine et, quand au mois de juin il faisait chaud, la belle Hélène partait en convoi avec toute la famille et les amis vers le port de Lattakié pour y déguster des glaces fraîches.

Parfois lui revenait en rêve l'épisode dramatique qu'elle avait vécu. Elle se voyait chercher désespérément son vélo dans les rues et essayer de courir sans pouvoir bouger un muscle. De nouveau un grand sentiment culpabilité l'accablait et elle pleurait les larmes de son corps. Elle se réveillait le cœur en vrac et ce sentiment de triste réalité la poursuivait alors tout le jour. Comment avait-elle pu être aussi inconsciente sur la protection de son outil de travail ?

Un matin, elle reçut du courrier. Il s'agissait d'une lettre qui venait de France. Intriguée, elle prit le coupe-papier pour déchirer d'un trait net l'enveloppe bleutée aux bords striés de fines bandes bleues et rouges, estampillé du fameux « par avion ».

Elle lut :

« Chère Madame,

Je vous ai cherchée longtemps sans succès et j'ai enfin pu avoir votre adresse par l'hôpital. Je suis la femme que vous étiez venue aider à accoucher malgré le vol de votre vélo. La perte de mon bébé m'a longtemps hantée et j'avais vu combien vous étiez vous-même bouleversée par ce drame. Les années sont passées ; je suis maintenant l'heureuse maman de trois enfants et je voulais vous faire part de mon bonheur. Vous m'aviez encouragée à l'époque en me disant que le sentiment de perte ne disparaîtrait pas, mais s'émousserait peu à peu avec l'arrivée d'autres enfants. Sur le moment je ne vous ai pas crue. Pourtant c'est effectivement ce qui s'est passé.

J'espère que vous-même avez pu toucher du doigt le bonheur indicible d'avoir des enfants auprès de vous et si ce n'est pas le cas sachez que j'ai donné votre prénom, Hélène, à l'une de mes filles. Par ce geste je voulais pour toujours me rappeler vos mots apaisants et je veux aussi par cette lettre vous dire combien je vous suis reconnaissante de m'avoir fait entrevoir un espoir d'avenir à cette époque qui s'avérait si sombre.

Si vous passez par Paris faites-moi signe, j'ai écrit mon adresse au dos de l'enveloppe, cela sera un réel plaisir de vous revoir ».

La belle Hélène s'assit sur le tabouret, en état de sidération. Toutes ces années à ressasser ce moment, comme figé dans le temps, alors que finalement rien ni personne ne restaient immobiles : la vie nous emportait tous dans son éternel mouvement.

Elle s'en ouvrit à son mari qui l'entoura de ses bras en lui disant « Ma chérie, tu vois maintenant tu peux te pardonner ». Elle fondit en larmes et réalisa ce que ces quelques mots lui faisaient : comme si l'on passait une main apaisante sur son front brûlant et que ce geste tendre effaçait sa douleur.

Les semaines qui suivirent furent légères, légères... la belle Hélène n'en revenait pas de ne plus subir ces rêves qui la hantaient depuis si longtemps. Combien avait été extraordinaire cette femme de lui avoir écrit, par ses mots elle l'avait guérie.

Quand elle partit pour un voyage éclair à Paris, la belle Hélène trouva bien des choses changées. Beaucoup de monde, beaucoup de bruit, mais le plaisir n'avait pas disparu de voir les ponts enjamber la Seine au coucher du soleil, ou celui de flâner dans les rues au gré du temps. Elle habitait pour l'occasion chez sa chère Janine, dont l'amitié tout au long de ces années faisait figure de brasero. Alors qu'elle rentrait dans l'appartement après une journée vibrionnante, quelle ne fut pas sa surprise d'y voir ses anciennes amies sages-femmes, rassemblées pour la fêter.

« Hélène ! Notre belle Hélène revenue parmi nous ! Viens nous raconter ta vie si loin de nous, on a hâte ». Hélène n'en revenait pas et passait d'une histoire à l'autre, demandait des nouvelles de l'une, de l'autre, c'était un chaos magnifique.

Tout à coup Janine se leva et fit tinter son verre pour demander le silence. Les derniers chuchotements s'éteignirent et la voix haute, claire, son amie dit :

« Je crois qu'il est temps d'offrir à notre Hélène son cadeau, symbole de l'amitié que nous lui portons et pour qu'elle puisse de nouveau parcourir Paris en chantant ».

Ce faisant elle découvrit un drap sous lequel se cachait un vélo. Pas trop grand ni trop petit, le vélo parfait quoi. La belle Hélène, émue aux larmes, s'empressa de l'enfourcher, son cœur battait la chamade, elle n'en avait pas refait depuis l'événement.

Toutes l'accompagnèrent dans la rue et d'un coup la belle Hélène se mit à pédaler, heureuse de sentir à nouveau le vent sur sa peau.

« C'est le plus beau cadeau que vous auriez pu me faire ! » dit-elle alors que ses poumons s'emplissaient de chansons. Et la première chose qu'elle fit en revenant, ce fut de le mettre à l'abri.

***Demain, on part !
de Valérie Gallois***

Chapitre 1

14 novembre 2021

C'était le lendemain de mes cinquante-trois ans. Il y a bientôt trois mois et pourtant je m'en souviens comme si c'était hier.

La nuit avait été délicieuse mais peu reposante. Le jour semblait encore plus paresseux que moi et mon fidèle Jedi ronflait dans son panier, troublant le calme de la maisonnée. Je cuvais mes excès de la veille sur mon canapé, un bol de café chaud à mes côtés.

Excès d'alcool, excès d'amour, excès de « jeunesse » et de souplesse. J'avais tellement aimé réussir à oublier, ne serait-ce que quelques heures, que je n'avais plus vingt ans ! Douce sensation que je regrettais pourtant dès le réveil.

La veille, je m'étais endormie la tête lourde, le cœur léger et le corps laxé dans les bras de mon homme. Et ce matin, les images de notre fin de soirée revenaient en boucle tambouriner à la porte de mon mal de tête. Que c'est bon, mais que c'est dur d'avoir cinquante-trois ans, même lorsqu'on est amoureuse !

J'étais donc sur mon canapé, hésitant entre la position assise et la position couchée, et, pour me donner une constance, j'avais ouvert devant moi un des magazines traînant négligemment sur la table du salon. Comment avais-je pu imaginer lire un quelconque article dans mon état ? Je tournais les pages, sans autre but que d'essayer de tromper ma migraine.

Thérapie inévitablement inefficace et qui pourtant a changé ma vie.

Car oui, c'est là, précisément, à cet instant, que ma vie a basculé. En même temps que ma tasse de café froid oubliée sur l'accoudoir du canapé.

Je revois encore la tête ébouriffée de Jedi tiré de son sommeil par l'explosion du verre sur le carrelage. Je ressens encore les nausées lorsque je me suis baissée pour ramasser les morceaux et je revis plus que tout encore l'excitation inconsciente que j'ai éprouvée en lisant ces lignes. Pourtant c'était un encart noir sur fond jaune, propice à attirer l'attention mais aussi à accentuer mon mal de tête.

Au-dessus de moi, le parquet de la chambre a marqué par quelques craquements sans équivoque le réveil de mon amant. L'homme de ma vie serait là dans quelques secondes.

J'ai déchiré la page vingt-trois du magazine, à la hâte et me suis précipitée, aussi vite que mon état me le permettait pour la glisser dans mon sac à main. Il m'avait fallu quelques secondes pour décider que je n'en parlerais à personne. En tout cas, pas tout de suite ! Pas tant que je n'aurais pas réussi !

Cachotterie ? Pudeur ? Ou manque de confiance ?

Chapitre 2

6 février 2022

J'avais choisi ce week-end.

Alors voilà ! Cette fois-ci, j'y suis ! C'est le jour J !

Pourquoi ce week-end ? Pourquoi pas la semaine dernière alors qu'il faisait si beau ?

Pourquoi pas le mois dernier alors que j'étais seule ?

Eh bien tout simplement parce que cette semaine j'ai dû me rendre à l'évidence : Je ne pouvais plus reculer.

Je n'avais plus le choix... J'arrivais « en fin de date ». Je devais y aller, je devais le faire... sous peine de péremption de mon estime de moi !

Renoncer ? Pas question !

J'ai rejoué dans ma tête ces derniers soirs le film de la matinée du 14 novembre dernier. Et j'ai su que je ne pouvais pas faire marche arrière.

Chapitre 3

7 février 2022

Je me sens l'âme bucolique ce matin. Je me suis levée sur la pointe des pieds, j'ai croisé mon fidèle Jedi en posant mon index sur mes lèvres pour lui indiquer de ne pas faire de bruit et je suis sortie. Dehors, l'horizon est rosé, le jardin est rosé et moi Isabelle, cinquante-trois ans, j'ai (enfin) décidé d'oser.

Je saute dans ma Twingo. Je me sens légère et heureuse. Je sais maintenant que je ne reculerai plus. Je me sens une autre. En ce dimanche matin, je ne suis plus Isa, je suis Isa-Belle ! Heureuse et fière de l'être.

Je connais la route par cœur. Mais pour la première fois depuis deux ans, personne ne m'attend à destination. Même Enya ne sait pas que je viens. Pourtant il n'y a qu'à elle que je l'ai dit. Je lui ai glissé l'information hier soir dans le creux de l'oreille : « Demain matin, on part. Seules. Juste toi et moi ! ».

Je ne sais pas si j'ai rêvé le léger frémissement de son pavillon chaud et velu mais j'imagine déjà le bonheur qui nous attend de partager cela ensemble.

L'écurie est encore endormie. Le jour s'est levé, doucement, sans bruit. La brume tapisse les prés où les chevaux finissent leur nuit paisiblement. Enya m'a reconnue et vient vers moi, gourmande, chercher sa carotte.

Je la prépare à la hâte. Je ne veux croiser personne avant de partir.

Neuf heures. Nous franchissons le portail de l'écurie. Je suis en selle. Nous sommes seules. Juste elle et moi. Et je n'ai pas peur. Les minutes qui s'offrent à nous ne seront que pur bonheur, sérénité et lâcher prise. J'en ai tellement rêvé !

Elle est surprise ma petite jument de partir en solitaire. Tellement surprise qu'elle tente même dès les premières foulées de faire demi-tour pour aller chercher les copains. Mais je suis déterminée. Je ne cède pas et réussis à lui insuffler mon envie d'avancer. Elle danse sous mes fesses. Un pas à droite effrayée par le chardonneret élégant alors que j'admire ses couleurs vives si vite disparues. Des foulées de trot incontrôlables pour marquer sa gaieté matinale. Un arrêt brusque face au chat fauve de l'écurie qu'elle connaît pourtant si bien.

Des oreilles en girouette, le port altier, la jambe alerte : Voilà une balade qui s'annonce animée et joyeuse.

Il fait encore frais. Un nuage de vapeur s'échappe de mes lèvres lorsque je souris de bonheur face à la beauté de cette nature que j'aime tant. Je suis tellement contente d'être là. Tellement heureuse de sentir mon corps en harmonie avec celui d'Enya, de capter ses tressaillements, son cœur qui s'accélère à chaque bruit nouveau et d'absorber tout cela au plus profond de moi. Mi-peur, mi-excitation pour elle. Joie et confiance absolues pour moi !

Mais que s'est-il passé ? Cette sensation est tellement nouvelle et enivrante !

Notre vive allure nous conduit rapidement à la plage. Une image de carte postale que je conserverai jalousement pour moi. Pas de cliché. J'ai volontairement laissé mon téléphone dans la Twingo. Je savoure cette image à la Magritte : La douceur d'un dégradé de tons pastel. Du jaune du sable au rose du lever de soleil se diluant à l'horizon. Je tente en vain de faire partager mon émerveillement à Enya. Au calme matinal et hivernal de cette superbe étendue de sable fin, elle préfère le bouillonnement de l'eau frappée avec ardeur de ses antérieurs. Une vraie gamine ! Elle joue à m'éclabousser. On dirait qu'elle a décidé de me tremper jusqu'à l'os ! C'est promis, nous reviendrons au mois de juillet et là je prendrai ma revanche.

En attendant je la fais reculer au rythme du flux de la marée montante. Il fait trop frais ce matin pour finir les pieds dans l'eau.

Un petit détour vers une crique encore épargnée par le flot pour le plaisir de marcher au pas dans la vase et me régaler du bonheur auditif de ces « Chpluchhh, Chpluchhh... » inimitables. J'adore !

Il est temps de rentrer. Je décide de couper à travers champs. Je veux nous offrir cette belle montée dans le pré, dos à la mer, poussées par le vent marin et l'allant du retour à l'écurie.

Je ferme les yeux et je lâche tout. Enya connaît le chemin. Elle l'a fait si souvent ! Mais d'habitude je suis pendue à ses rênes, calée entre le cheval de devant et celui de derrière, secouée dans tous les sens par son grand trot de « trotteuse » et je prie pour ne pas me « faire embarquer ».

Mais ce matin, quelle expérience inoubliable ! Après trois grandes foulées de trot, je me sens emportée à vive allure et bercée par un galop puissant et

frémissant. Je n'ai dans les mains qu'une poignée de ses crins pour garder l'équilibre et je sens son bonheur, sa fougue, sa joie. Ses élans s'imprègnent dans mes jambes, dans mon corps et me grisent. Lorsque j'ouvre les yeux, nous sommes arrivées en haut du champ. Enya souffle de ses naseaux dilatés par l'effort, ses flancs battent contre mes mollets, son encolure est chaude, ses oreilles pointent vers l'avant signalant son plaisir et son bien-être. Sent-elle le mien ? Devine-t-elle les larmes de joie coulant sur mes joues ? Ou bien est-ce la vitesse qui a mouillé mes yeux ?

Nous rentrons à l'écurie, rênes longues, détendues de fatigue et de bonheur.

Chapitre 4

L'écurie a pris vie. Mes amies cavalières sont là et sont surprises de me voir.

Je regarde ma montre. Il est près de onze heures. Cela fait bientôt trois heures que j'ai quitté la maison. Mon homme doit être levé. Il a dû trouver mon mot sur la table : « Bonjour mon chéri. Partie me balader. Je serai de retour pour déjeuner. Bisous ». Je sais qu'il n'est pas inquiet. Il n'est jamais inquiet ! Je lui ai tellement envié cette qualité depuis que je le connais !

Et aujourd'hui, ce matin, comme lui, je sais, je découvre, je savoure ce bonheur-là ! Le bonheur de la confiance en l'instant présent, le bonheur de l'insouciance !

Le bonheur de ne pas se demander ce qui nous attend à la croisée des chemins, le bonheur de lâcher prise, le bonheur de l'imprévoyance !

Ce matin pour la première fois de ma vie je suis partie à cheval sans en parler à personne.

J'ai quitté la maison sans prévenir, sans dire où j'étais. Je suis partie avec Enya en m'interdisant de penser à tout ce qui pourrait nous arriver. J'ai laissé tous mes trop fidèles « et si... » derrière moi et je suis partie.

Je croyais connaître cette randonnée. Je l'avais faite à l'automne avec Aude et Marion. C'était le même trajet mais tellement différent :

« Et s'il y avait des chasseurs ! Et si les chevaux s'excitaient entre eux ! Et si Enya avait peur des tracteurs, des vaches, ... et si, et si... ! ».

Aujourd'hui, pour la première fois de ma vie j'ai expérimenté la confiance.

Je suis montée dans ma Twingo la boule au ventre ce matin mais avec une seule mission : Faire rentrer l'imprévoyance dans ma vie.

Et j'ai réussi ! Je l'ai fait ! Et j'ai adoré !

Je sors de la poche de ma veste la page de magazine que j'y avais glissé ce matin :

« Imaginez un événement qui vient bousculer la vie, un inattendu qui l'emmène vers un chemin nouveau, une insouciance qui fait rentrer son imprévoyance dans le réel. Racontez cet aléa de la vie, peut-être anticipé au plus profond de soi et qui vient bouleverser ces certitudes. Décrivez-nous le chemin qui mène alors à une reconstruction, à la résilience et qui pousse à se surpasser et à retrouver le bonheur perdu ».

Il a fallu cet article pour faire basculer ma vie !

Je vais enfin pouvoir l'écrire cette nouvelle !

Cet encart noir sur fond jaune a bousculé mes neurones endormis par un lendemain de fête et m'a forcée à expérimenter l'imprévoyance.

Comment aurais-je pu participer à ce concours de nouvelles sans retrouver une part d'insouciance ?

Comment aurais-je pu écrire sur l'imprévoyance en ayant passé les quarante dernières années de ma vie à assurer, prévenir, anticiper, protéger, imaginer les pires scénarios ?

Je sais que je vais dorénavant renouer avec le bonheur perdu de ma jeunesse insouciance.

Comment ai-je pu me laisser envahir depuis si longtemps par mon angoisse de l'incertitude ?

Chapitre 5

Toutes ces pensées envahissent encore mon esprit lorsque je rejoins le manège pour descendre de cheval.

Il est l'heure de rejoindre la maison pour déjeuner. J'ai hâte de partager mes bonheurs et émotions matinales avec mon chéri.

Quant à Enya, elle, elle est impatiente de retrouver ses congénères.

Je déchausse les étriers, passe ma jambe droite au-dessus de sa croupe et me laisse glisser au sol.

Soudain, c'est l'explosion ! Enya, m'arrache les rennes des mains, paniquée et s'enfuit au grand galop !

J'ai perdu l'équilibre et me retrouve à terre, le souffle coupé. J'ai l'impression d'être enserrée dans un corset.

Autour de moi, c'est le fou rire général.

Je suis sonnée mais en me relevant je m'aperçois dans le miroir du manège et j'éclate de rire à mon tour. Mes côtes sont douloureuses mais je ne peux m'arrêter de rire.

Je me vois là, couverte de sciure gonflée comme un bibendum. Je suis engoncée dans mon gilet airbag !

Je comprends alors : J'ai oublié de détacher la courroie de mon gilet de sécurité avant de descendre de cheval. Le vendeur m'avait pourtant prévenue !

J'en suis quitte à racheter une cartouche de gaz !

Enya revient vers moi apeurée.

Je la ramène au pré, la régale d'une carotte bien méritée et je rejoins ma Twingo.

Un reflet dans le pare-brise. Je tends la main et récupère le papier laissé sur mon tableau de bord ce matin :

« Je suis partie avec Enya faire le tour à la plage. Si je ne suis pas rentrée à midi, venez voir si vous nous trouvez svp ».

Ah prévoyance, quand tu nous tiens !

Un délicieux brunch m'attend en rentrant à la maison.

J'embrasse l'homme de ma vie. Avant de lui raconter toutes mes aventures matinales, je le remercie pour ce gilet airbag : formidable cadeau d'anniversaire qui m'a permis de retrouver confiance et sérénité. Grâce à lui je n'ai plus peur de tomber et j'ai fait ce matin la plus belle balade à cheval de ma vie.

En rire
de Karine Deraedt

Cinq mois que j'ai quitté la douceur de mon école communale. Cinq mois que je déambule dans cet établissement immense, parmi une foule d'imbéciles hostiles. Ce collège est un amas de béton gris, trois bâtiments de chacun trois étages. Les gamins mettent plus de dix minutes pour passer de la salle A350 à la salle C127, chaque intercour prend des allures de transhumance hystérique au sein d'un labyrinthe de pièces, de couloirs, d'escaliers, de recoins, de portes coupe-feu. Mille deux cents élèves gravitent dans cet espace sans âme, mille deux cents adolescents, et je n'en connais aucun. Je ne comprends pas ce qu'il s'est passé en un été, mais mon univers s'est effondré. Plus d'amis, plus de refuges, plus de maître attentionné. Ici, les professeurs sont froids et distants, ils nous appellent par notre nom de famille et ne savent pas qui nous sommes. Les heures s'enchaînent, on travaille beaucoup, je ne saisis pas grand-chose et je me sens terriblement seule. Seule et stupide.

J'ai peur. Toute la journée, cette boule au ventre ne me lâche pas. L'inquiétude me gagne dès l'arrêt de bus que je dois rejoindre à pied. À sept heures, la nuit enveloppe encore les routes de campagne désertes, étroites, sans trottoir ni éclairage. Les voitures foncent, me frôlent presque, je redoute qu'elles me fauchent ou pire qu'elles stoppent et m'embarquent. Je longe des champs à perte de vue, pendant vingt minutes. Une fois arrivée, l'angoisse redouble, de grands gaillards chahuteurs attendent le même bus, et j'ai bien remarqué qu'ils se foutaient de ma gueule. Je ne connais pas les enfants de mon village. Mon père a toujours refusé que mon frère et moi sortions, encore moins que nous invitions des amis. Personne ne me parle, je suis l'étrange étrangère, celle qui s'habille comme un sac, avec des fringues trop larges et démodées, héritées d'une cousine inconnue ou récupérées à Emmaüs. Je suis celle qui porte des chaussures aux semelles qui se décollent, celle qui est coiffée d'une frange en escalier, celle qui héberge sûrement des poux, celle qui baisse les yeux, celle qui ne dit pas un mot et fuit les contacts autant qu'elle peut. Je suis la muette, la bizarre, le serpent à lunettes rouges. Je vois bien que mon embarras les amuse, aussi ils jouent, ils m'apostrophent, ricanent, se lancent des défis. Je suis une distraction.

J'arrive le plus tard possible à cet arrêt, pour raccourcir ce temps d'attente

auprès d'eux, mais pas trop tard non plus pour ne pas rater le bus. C'est beaucoup de stress. Une fois assise au premier rang près du chauffeur pour plus de sûreté, je savoure le trajet. Vingt-cinq minutes d'accalmie. Vingt-cinq minutes de spectacle auditif. J'écoute les conversations des gars, certains se voient le week-end, ils racontent leurs exploits, leurs aventures, des vies qui me paraissent mille fois plus riches que la mienne. J'entends les ricanements et les confidences des filles, petits groupes compliqués dont les débats, les disputes, les rabibochages me laissent songeuse.

Le bus approche du collège, dès qu'il se gare l'adrénaline grimpe d'un coup. J'ai le cœur qui cogne, le cerveau qui s'affole. Je me colle au flux, surtout ne pas traîner, ne pas être isolée, je tente de me fondre dans cette masse qui avance, compacte, vers la cour. Depuis quelques semaines, trois gars m'attendent à l'entrée. Le plus gros, le plus grand, le plus con, le plus moche m'a prise en grippe. Pourquoi moi ? Je ne sais pas. La première fois, il m'a attrapée par la poignée du cartable, m'a fait reculer jusqu'au centre de sa bande, et ces connards se sont amusés à me pousser, comme une balle qu'on se passe. Ça les a bien animés. Mais le lendemain, le plus laid, le plus baraqué, le plus idiot, toujours lui, a eu une superbe idée :

— Et si on la balançait dans la benne les mecs ?

— Bah ! Ouais !! À la poubelle, la p'tite !

Je me suis fait escorter jusqu'à l'arrière du Bâtiment B, là où les poubelles sont bien alignées. Le plus petit a ouvert le couvercle, les deux plus costauds m'ont portée au niveau des mollets et m'ont basculée à l'intérieur. Ils ont été sympas, ils ont balancé mon cartable par-dessus moi. Puis ils ont refermé le battant en se marrant. Ça pue là-dedans, mais je ne bouge pas. J'attends. Je les entends ricaner et commenter :

— On dirait que ça lui plaît !! Elle ne bronche pas, dis donc !

— Elle doit être dans son élément la p'tite merdouille.

J'écoute leurs rires s'éloigner. J'ai honte. Je n'ai pas envie de sortir. Je veux rester là, toute ma vie. Je voudrais mourir ici, pour qu'on me foute la paix, pour que tout s'arrête. Je suis fatiguée. Des larmes m'embrouillent les yeux. J'entends la sonnerie du début des cours, il est temps de bouger. C'est difficile d'ouvrir le couvercle trop lourd, je n'arrive pas à le basculer, juste à le soulever un peu. Je

prends deux grosses boîtes de conserve que j'empile pour réaliser une sorte de marche et me grandir jusqu'en haut. Le plastique dégueulasse touche mes cheveux, je me hisse, je balance mon sac de l'autre côté, je pose mon pied sur le rebord et je m'extirpe de la benne. Je me sens sale, je me sens nulle, petite et je pue. Je cours jusqu'au bâtiment C, j'ai cours de techno.

Ces connards sont là chaque matin à la grille, ils me cherchent du regard, un sourire aux lèvres. Je parviens parfois à me faufiler, à les éviter, mais souvent ils me chopent. La poubelle est devenue un rituel, un passage obligé, un rendez-vous quotidien à la con, une humiliation qui peu à peu glisse sur moi. Je suis résignée, je ne trouve en moi aucun instinct de résistance, aucune force pour lutter, pas même une miette de colère. Je m'en contrefiche, je ne ressens rien. C'est comme le chapardage de la cantine. Ce même gars, ses potes l'appellent Séb, tous les jours il vient me voir à table et prend mon dessert. La première fois, je ne dis rien, parce que je suis surprise, parce que je suis timide, parce que je suis seule, parce que c'est comme ça... Mon fatalisme l'encourage, forcément. Maintenant, c'est foutu. À peine, je suis assise, il arrive, il se sert et il repart. J'évite de le regarder, j'entends juste sa petite phrase qu'il tente de diversifier sans grande imagination cependant « merci la Mongole », « merci cageot », « merci bouffonne », « merci laideron ». Les gars de sa table se bidonnent, la drôlerie de la situation m'échappe.

Il me reste une dernière année à tirer, une toute petite dernière année de solitude. Je ne parviens à m'intégrer à aucun groupe, je me sens moche, bête et inutile. Je remarque les évitements, j'entends les railleries, je perçois les regards moqueurs. Le collège est le royaume de la norme et des apparences. Avec ma dégainé d'Emmaüs, je suis exclue sans sommation.

Un matin, à la récré de dix heures, un grain de sable vient cependant enrailler ma petite routine d'esquives. Un mec m'interpelle quand je passe près de son groupe de potes, pour se moquer de mes chaussures. Je porte des sortes de ballerines en toile et à lacets, trop fines pour cette froide fin d'automne, élimées par les trois saisons déjà endurées. Depuis quelques jours, la semelle se décolle, ce qui me fait régulièrement trébucher. C'est à cause de cette presque chute d'ailleurs que le gars a repéré mes godasses. La situation, finalement très banale, ne m'ébranle pas outre mesure, j'ai l'habitude. Mais le lendemain, il remet ça. Sa petite bande m'entoure et je me sens doucement menacée. Rien de bien grave, a priori, ces trois gars et ces deux filles n'ont pas l'air trop méchants, mais

je me méfie de la bêtise. La blonde au chewing-gum arbore un sourire méprisant, et on voit bien que c'est pour lui plaire que le grand dadais fait le malin. Ce genre d'encouragement mutuel m'apparaît périlleux. Mon cerveau se met en alerte, il se connecte illico à l'expérience de la poubelle. Si je ne me rebelle pas, l'humiliation pourrait devenir quotidienne. Pour l'heure, je ne sais pas trop comment réagir. Je tente de fuir, mais le cercle est serré, toujours l'un d'eux me repousse au centre. Le gaillard qui mène la danse ouvre brusquement mon blouson pour voir mes vêtements en dessous. Les gamines rigolent en détaillant mon jean trop petit d'une couleur indéterminée, mes chaussettes jacquard à l'élastique distendue, mon pull en laine rouge boulochée. Dans la bousculade qu'ils provoquent, mes lunettes tombent au sol, l'autre fille, la grande brune qui semble avoir redoublé trois fois se les met sur le nez en louchant et en se cassant la gueule pour m'imiter.

La sonnerie me sauve, mais chaque jour l'inspection vestimentaire recommence. J'ai tenté chez moi de vider ma maigre garde-robe pour y trouver des fripes moins risibles, mais aucun effort ne les calme. C'est trop tard, je suis dans le collimateur, je suis la cible, je suis perdue. À moins d'arriver un matin avec des fringues neuves, à ma taille, à la mode et signée d'une marque, rien ne peut m'extirper de leur distraction débile. Je dois trouver une solution, je sens que chaque jour ils cherchent de nouvelles idées, le jeu les lasse déjà, mais pas le plaisir qu'ils y puisent. Les vêtements, le physique, les lunettes, le cartable... ils ont fait le tour. Ils testent désormais ma docilité, les limites franchissables. Ils osent de plus en plus me toucher, me bousculer, me contraindre, les humiliations vont monter d'un cran. Je flaire le danger, je reconnais ma peur, je sais mon impuissance. Mais je dois réagir.

Un matin, face à la décrépitude consternante de mes placards, je capitule. Je n'ai aucun moyen d'améliorer mon look, je n'ai aucune solution pour me conformer à la mode du collègue. Inutile d'insister, l'issue n'est pas à trouver de ce côté. Le dépit s'imprègne sournoisement, doucement, de colère. Crépite en moi une envie de hurler, de boxer, de pulvériser. Une saturation inédite associée à une indifférence assumée me submerge. Ras-le-bol et rien à foutre viennent coloniser mon cerveau, sans crier gare, et cet état d'esprit nouveau se met à gronder de plus en plus fort. Une sorte de pulsion de vie aux allures de suicide s'empare de moi. Je réalise que je n'ai plus vraiment peur, j'admets que rien de plus grave ne peut arriver. J'ai du mal à démêler cette énergie qui se construit sur la base du désespoir et de la rage, mais brusquement une issue se dessine. Une

idée un peu kamikaze, un peu roulette russe, un quitte ou double, ça passe ou ça casse, qui se tente justement parce que je n'ai plus grand-chose à perdre. J'aurais pu tout aussi bien me jeter sous un train.

Avec précipitation, je remplis un sac à dos. J'y entasse des fringues hirsutes, du gros scotch – genre chatterton – que je pique dans l'atelier de mon père, des marqueurs, des élastiques en couleurs. Dès mon arrivée au collège, je file dans les toilettes et je me déguise. J'enfile une longue jupe au-dessus de mon jean replié qui laisse entrevoir de hautes chaussettes dépareillées et remontées jusqu'aux genoux. Je superpose une chemise à carreaux d'homme sur mon blouson élimé. Je m'affuble de deux couettes ridicules et d'un bandana vert pomme autour du cou. Sur les chaussures toutes les deux béantes désormais, je dessine une bouche à l'une avec mon marqueur rouge, et je cloue le bec à l'autre avec trois tours de chatterton. Au feutre noir, j'ajoute des paires d'yeux à chacune et le tour est joué. Mes pauvres godasses dégueulasses sont devenues des marionnettes du Fraggie-Rock. Ainsi attifée, je respire un grand coup, je me plaque un sourire débile sur la face et je sors affronter les rires et le ridicule, la tête haute. Sur le coup, je ne suis pas sûre de comprendre moi-même l'intention de ce travestissement humiliant. J'agis dans l'unique but d'ébranler le cours des choses. J'obéis à une pulsion instinctive de défense très primaire.

Je traverse cette cour toujours bruyante, oppressante, menaçante, et doucement quelque chose bascule dans mon esprit. Je savoure le glissement. La honte lentement me quitte en emportant son amie la peur sous le bras. Un renversement imperceptible et fugace opère. Je me sens intouchable, insensible, je suis autre, je suis loin. Je ne crains plus les rires, je ne cherche plus à les esquiver, je les provoque même. Je prends le pouvoir.

Je ne sais pas si c'est moi qui désormais vois l'univers autrement ou l'inverse, mais le mépris dans le regard de ces petits cons s'est fait la malle. J'avance sur cette nouvelle scène, dans mon rôle tout neuf, et dans leurs yeux de bovins médusés, je perçois maintenant le doute et un léger malaise. Face au saugrenu, ils ont perdu leurs repères et leurs réponses toutes faites. Je vois même certains visages surpris se teinter d'un peu d'admiration, et pourquoi pas, de respect. On ne rit plus de moi, on me trouve drôle et culottée. Je ne suis plus le bouc émissaire, je suis l'étrange, la décalée, l'originale, l'audacieuse. La bizarrerie est devenue singularité.

À partir de ce jour, la bande n'a plus trouvé de prises pour m'importuner.

Comment se moquer de quelqu'un qui assume ses fringues pourries ? Comment cingler celle qui se fustige elle-même ? Comment piétiner une différence érigée en étendard ? Comment offenser quelqu'un qui ose déjà autant s'humilier ? Ce jour-là, j'ai expérimenté le pouvoir de l'autodérision. J'ai même pu baisser le niveau du déguisement et simplement remettre mes vêtements habituels, en les assumant je les ai transformés en choix aux yeux de mes congénères. Je n'ai gardé que mes scotches aux chaussures et une frange dont j'ai accentué l'escalier. Cela suffit au personnage. Les regards sur moi ont changé, quelques sourires – mi-complices, mi-admirateurs – me sont même adressés. En un jour, ma bizarrerie s'est mue en originalité, ma timidité en mystère, ma solitude en différence. La boucle est bouclée. On me fiche la paix, c'est tout ce qui m'importe.

Le vilain petit canard a découvert le pouvoir du burlesque.

À quinze ans, j'ai trouvé mon clown.

*Issue de secours
de Victoria Léger*

Je suis écrivain, survivant d'un drame dont « *La tragédie s'est jouée en trois minutes trente.* » Cette phrase suffit-elle à me présenter alors que mes lecteurs ne connaissent même pas ma véritable identité ? « *Dean Arjuna ? Parfait mon vieux, pour le genre de littérature qu'on pratique chez moi !* » avait commenté Charles, mon éditeur, en entendant mon pseudo pour la première fois. Durant une dizaine d'années, j'avais collectionné les aventures de *l'Inspecteur Anglart*, un type plutôt mince portant chapeau et un même costume élimé en toutes circonstances, pâle copie d'un Columbo à la française. Je ne parvenais à m'expliquer ni mon succès ni ma prolixité. En mai 2009, j'avais répondu à l'invitation pour présenter à Rio, *La femme de l'ombre* récemment traduit en portugais. Dans les fastes du hall du *Visconti* j'avais fourni des dédicaces à la chaîne devant des visages béatement souriants. C'était avant de réaliser qu'écrire était bien autre chose. Depuis la catastrophe aérienne, je m'étais mis à prêter une attention nouvelle aux mots. Les infos télés décrivaient l'affaire en une vingtaine de secondes ! Je me demandais comment de tels énoncés : « Les proches des victimes... » auraient pu rendre compte de vies dévastées par le chagrin ? Je me repassai en boucle la reconstitution de l'AFP des dernières minutes de vol de l'Airbus A330 200 postée sur internet. La brièveté de la conclusion de la vidéographie me fascinait. Elle faisait allusion au sort des passagers à bord du vol d'Air France 447/Rio-Paris de 22 h 30, ce 31 mai 2009. La voix anonyme évoquait le crash au fond des eaux de l'océan Atlantique, scellant par la mort le destin de 228 personnes... mais elle demeurait muette à propos du mien. Chaque fois, j'en avais le souffle coupé. Étais-je vraiment prédestiné à échapper à ce cercueil en fer-blanc quand des fils invisibles avaient relié tous ces gens pour ce funeste rendez-vous ? Ils avaient pris cet avion ce jour-là, précisément, tandis que pour la seconde fois de ma vie, la mort avait rôdé sans m'emporter. Mes douleurs à la hanche me faisaient payer le fait d'être vivant. Quand il ne s'agissait pas de mes pauses immobiles devant l'ordinateur, le temps humide me faisait mal jusqu'à l'intérieur des os. Je ne parvenais pas à me dire : « Réjouis-toi, tu es un miraculé, estropié mais vivant. » Durant des mois, je trouvai refuge dans le petit square près de chez moi. Je passais du temps assis sur les bancs à

observer les restes de ma vie d'avant. Une vie d'écrivain qui fréquente les restaurants branchés, un quadra célibataire croyant tromper le vide de son existence en multipliant les aventures avec des créatures figées dans la lumière de projecteurs braqués sur lui. En matière d'amitié, des listes de noms sur des carnets et un éditeur aussi opportuniste que lui. Mais depuis l'accident, une fragile vérité cherchait à s'opposer au mensonge de ma vie. Dans la rue, j'observais les gens tendus vers leurs objectifs personnels, recroquevillés sur leur petit monde, chacun avec son nuage gris de pensées flottant au-dessus de lui. Ils pensent à tout sauf à leur mort, ce « scandale » dont personne ne parle jamais, comme pour la conjurer. Je savais que quelque chose de profondément significatif m'était arrivé. Je voulais l'écrire et pour un écrivain qui ne trouve pas les mots, tôt ou tard, le mutisme se transforme en punition. Mais rien. Pas une ligne, durant trois ans. Juste la sensation que jamais je ne pourrais écrire comme la vie compose la partition de chacun.

*

Peu après la conférence de presse du Bureau-Enquête-Analyse du 16 juillet 2012, (l'autorité française d'enquêtes de sécurité de l'aviation civile), je me retrouvai dans l'angoisse de n'avoir aucun sujet en tête, pas le moindre feuillet à fournir à Charles, de plus en plus pressant. Face à l'étendue des toits en ardoises, depuis la fenêtre de l'appartement parisien, je repensais à ceux qui étaient parfois venus de loin pour écouter les conclusions des experts du B.E.A. Trente-quatre nationalités étaient représentées à bord. Pour un frère, un oncle, un père, une mère ou un ami, c'était la fin d'un long chemin. Évidemment, ce jour-là, ils avaient dû repasser par les souvenirs et revivre les émotions éprouvées juste après le crash. Mes yeux glissèrent vers le cliché de ma jeunesse sur la table basse du salon. J'avais su capturer l'inépuisable sourire d'Émilie et la grâce de ses dix-sept ans. En un éclair, des images, plus que des pensées, se mirent à danser devant moi. Sur la route escarpée, accroché au guidon de ma moto, j'enchaîne les virages et le corps d'Émilie se plaque au mien. Il n'y a que nous deux et le bruit du moteur vrombissant. L'idée de la mort est absente du paysage. La voiture en face, nous envoie valdinguer sur le bas-côté. Émilie est éjectée. Sa tête heurte le parapet en pierres. Émilie n'a pas sanglé son casque. Une douleur fulgurante et l'âcre saveur du manque ressuscitèrent le souvenir d'un amour

fauché à la racine. Enfin, j'en convenais. Après la mort d'un être cher, sans espace dédié pour y déployer sa douleur, on ne vit plus, on survit. Je devais l'écrire. Et là, dans ma poitrine, je reconnus l'élan qui venait se loger habituellement lorsqu'une idée de récit prenait possession de moi. Je me sentais un homme neuf, prêt à tous les combats y compris celui de réussir à faire avaler à Charles que mon prochain livre traiterait de la mort, du deuil et de la perte. Des visages aux traits encore indistincts, « des proches des victimes », m'apparurent. Mais j'avais un obstacle à passer. Je voulais décrire les détails infiniment précis de la chute et des eaux noir glacé qui avaient avalé les passagers. Mes souvenirs remontaient seulement à l'instant où je claquai la portière du taxi, juste après avoir tendu un pourboire à la montagne de chair qui m'avait servi de chauffeur. Je jouissais encore d'une altière station debout et croyais franchir l'instant d'après les portes de verre du terminal numéro 1 de l'aéroport de Rio. Happé par le souvenir de notes dans le carnet emporté à Rio, mon esprit brûlait de m'y reporter. Quelques mots sur les pages à petits carreaux bleu et blanc : Rafaëlla, boucles brunes, regard sombre, voix douce et rassurante... Les assurances : « Dossier clos. » Au contact de mes doigts sur le clavier, l'ordinateur sortit de son sommeil.

*

Soudain, devant mes yeux, l'hôtesse projetée de l'autre côté de l'allée. Blême, les yeux exorbités, elle s'efforce de rester en équilibre. Comment restituer son courage au milieu du chaos et son obstination à vérifier les ceintures ? Elle demande aux femmes d'ôter leurs talons, récupère stylos, peignes, bijoux et autres ustensiles effilés ou saillants. Des sacs chutent des casiers à bagages et se mettent à valser dans la cabine. Des enfants pleurent. L'hôtesse poursuit ses recommandations. « Prenez votre gilet mais ne le gonflez pas ! » Lorsque l'avion se met à tomber, des masques à oxygène demeurent prisonniers de leur container. Les poumons oppressés cherchent l'air et certains passagers sont dans un état de confusion et d'euphorie. Quels mots pour décrire les mugissements métalliques faisant vibrer le sol, les secousses, les grondements menaçants des puissants réacteurs, les grincements de la carlingue et le fracas des tôles ? Les mâchoires se crispent, les oreilles se bouchent pour un répit de quelques secondes, puis elles se débouchent. Que dire de l'effet boule de neige des hurlements ? Une

religieuse en larmes à l'accent espagnol agrippe les perles de son chapelet. Elle veut savoir si c'est dans l'eau ou sur terre que l'on va s'écraser. Les corps en proie à des palpitations cardiaques s'enfoncent dans les coussins bleu azur. L'imagination s'embrase et une certitude s'installe, rutilante. Rien ne vous sépare plus de cette petite fille blonde aux bras potelés, accrochée au cou de sa mère qui lui chantonne une berceuse en brésilien. Ou de ce professeur de français qui retire sa veste, desserre sa cravate. Il regrette amèrement sa condescendance vis-à-vis de son aimée qui l'avait prévenu et qu'il croyait superstitieuse et phobique de l'avion. Il mesure l'étendue de son ignorance en matière de perceptions extrasensorielles et de pressentiments. « Je vais mourir. Qu'ai-je fait de ma vie ? » Dans le froid, cette question s'impose comme la seule valable quand on a négligé de s'interroger sur l'existence. Combien de temps encore avant le choc ? Du temps, il en reste suffisamment pour mesurer l'absence d'échappatoire tandis qu'une partie du cerveau s'applique à le nier. « Impact dans trois minutes ! » La voix provenant du cockpit et relayée dans la cabine ne cherche plus à se montrer rassurante. Chacun sonde le regard de son voisin de siège. Il n'y a rien à quoi se raccrocher. Et le cerveau carbure à toute allure. Il cherche une issue de secours à l'enfer de cet infiniment présent. Présent, vous l'êtes pleinement lorsque les lumières au plafond vacillent. C'est bientôt la fin. Ce qui est éphémère en vous, le sait. Et cela résiste pour survivre sous les vociférations d'un gigantesque « NON ». Plus cela se cabre, plus vous souffrez. « Trente secondes avant impact. Crispez-vous ! » La gorge serrée, les passagers se recroquevillent, les mains l'une au-dessus de l'autre sur la tête placée entre les jambes. L'image évoque une demande en grâce. C'est alors que l'évidence de l'égalité parfaite de ces gens face à la mort vous apparaît. Et vous pleurez, car vous n'êtes pas différent d'eux. Et vous réalisez que lorsque vous pensiez ne pas aimer certaines personnes, ce n'était que leur comportement, leurs paroles qui vous déplaisaient. Tous sont venus au monde avec un cœur d'enfant rempli d'espoir et de confiance en la vie... Ce cœur aspirait au bonheur et à ce que le monde prenne soin de lui. C'est la douleur et la déception qui vous poussaient à réagir parfois de façon malsaine. En cet instant, plus que de l'empathie, vous éprouvez de l'Amour pour ce cœur innocent. Pourtant, il est trop tard pour jouir de cette tendresse infinie pour le vivant qui vous unit à tout ce que vous croyiez ne pas être « vous. » Les yeux fermés, vous avez cette vision de vous-même comme si vous y étiez, le corps plaqué contre le siège, engoncé dans un gilet couleur jaune poussin. L'eau s'engouffre partout et lorsque la nuit envahit la cabine, les derniers remparts du mental cèdent. C'est là que cela

bascule.

*

« J’imagine qu’il faut du courage pour évoquer l’idée de la finitude », asséna Charles en manipulant le manuscrit incomplet. Comme à son habitude, Charles faisait les questions et les réponses. Au fil des ans, il était devenu ce type mal aimable aux objections parfois cinglantes de maître d’école.

— « Mais bon sang, Jean, un roman choral racontant la reconstruction de ceux qui ont perdu un proche dans ce crash d’avion ? Et par-dessus le marché tu te mets en scène avec un drame personnel ! ? Que devient l’Inspecteur Anglart dans tout ça ?

— L’Inspecteur Anglart est mort.

— Mort ? On ne tue pas la poule aux œufs d’or !

— En fait, c’est surtout son créateur, *Dean Arjuna*, qui y est resté. Je ne veux plus de cette anagramme ridicule.

— Tu veux écrire sous ton vrai nom ? Cet accident t’a changé à ce point-là ?

— À un point que tu ne soupçonnes pas. Alors, tu me suis ?

— Je dois dire que la scène de sexe avec la petite brésilienne et son professeur de français pourrait nous garantir un certain succès... comment s’appellent tes personnages déjà ?

— Rafaëlla et Marc... Bon, tu publies ou pas ?

— J’attends de voir comment tu t’en sors... C’est quoi la chute ?

— Tiens, voilà les deux derniers chapitres...

*

« Aeroporto Antonio Carlos Jobim », lance Marc au type au volant. Rafaëlla a failli ne pas l'accompagner. L'atmosphère entre eux a été électrique toute la journée. Mais elle s'en serait voulu de ne pas avoir tout tenté pour essayer d'infléchir le destin.

« Tu me penses naïve parce que je crois en des forces invisibles c'est ça ? Tu crois que je suis folle !

— Ne recommence pas Rafaëlla. Je respecte ta culture et tes croyances mais je suis un professeur de français né au pays de Descartes. Je ne crois ni en Dieu, ni aux esprits, ni aux pressentiments. Je ne suis pas un homme de foi.

— Je vois ce que d'autres ne peuvent pas voir, j'entends ce que d'autres n'entendent pas. Je capte des informations depuis toute petite, c'est comme ça ! Je t'en conjure, prends un autre vol.

— Il vaut mieux arrêter là cette conversation. »

À la descente du taxi, la nausée de Rafaëlla s'intensifie. Devant le comptoir d'Air France, il y a des brésiliens chargés comme des mulets, des hommes d'affaires chinois en costume trois-pièces et mallettes aux coins carrés, une majorité de vacanciers français, des couples avec des enfants. L'angoisse envahit Rafaëlla. Sa sensibilité particulière conservée depuis l'enfance est un don et une croix à la fois. « Ma vision était si claire... le logo de la compagnie et ces mêmes chiffres sur ton billet : Vol 447 /A330 200. » Il y a dans sa voix un accent de vérité que Marc ne peut ignorer. Un bref instant, il lui semble que son monde de certitudes vacille. Mais non. « Tout ira bien. Dès que j'arrive, je t'appelle. » Dans le cou de Rafaëlla, une cascade de petits baisers. Lui jeter un dernier regard affolé n'entamera pas la détermination de son amant. Dans une immobilité résignée, elle observe sans les voir, les joyeux petits signes d'adieux de Marc. Abrégeant le supplice, Rafaëlla tourne les talons. Les portes automatiques du terminal N°1 s'ouvrent sur un air chaud charriant cette vague odeur de kérosène qui flotte toujours aux abords des aéroports. Sur le trottoir, elle frissonne. À l'idée que tout s'arrête là, maintenant, des sentiments mêlés de regrets et de colère : et si tout était faux ? La vision du fuselage entrant en contact avec la surface de la mer, dure comme de la pierre. Le regard apeuré des passagers scrutant l'indéchiffrable opacité par le hublot. Une voix lugubre désigne clairement son avenir à Rafaëlla. Marc n'y figure pas. Passant la rangée de taxis jaunes, le présent se rappelle à elle brutalement. Insouciant, un homme aux

baskets rouges vêtu d'un blazer gris s'extirpe d'un taxi, s'engage sur la chaussée quand une fourgonnette blanche déboîte. En un éclair les jeux sont faits.

*

Quelque chose vient de me heurter au côté gauche. À présent, je repose sur le dos. À portée de regard, le pneu avant d'un véhicule de couleur claire. La douleur me submerge, s'infiltré dans des recoins de mon corps inconnus de moi et d'où elle pulse. J'aurais dû regarder avant de traverser. Une de mes baskets a volé sur le trottoir d'en face. Des feuillets dactylographiés, des chaussettes et des caleçons partout sur la chaussée. Une soudaine envie de rire survient. Mais la douleur fulgurante qui envahit la région du bassin et de la hanche me rappelle à l'ordre. « Chame uma ambulância ! »¹ hurle une voix de femme. Ses bras plaqués sur mon buste m'interdisent de bouger. Je contemple ce visage anxieux cerné d'une cascade de boucles brunes. Dans le ciel immense et bleu au-dessus d'elle, j'aperçois une fine traînée blanche derrière la croix minuscule dessinée par les ailes et le fuselage d'un avion.

« Je... je dois prendre le vol de 22 h 30.

— Pour Paris ? » demande la même voix en français.

— Oui. »

Quelque chose d'humide coule sur ma tempe. La main pressant un mouchoir sur la blessure me semble aussi légère que le frôlement d'une aile d'oiseau. L'air est chaud, pourtant j'ai froid.

« Restez avec moi... comment vous appelez-vous ?

— Jean... Jean Arnaud.

— Jean... regardez-moi, Jean... moi, c'est Rafaëlla. Des êtres chers vous attendent à Paris ? Il y a quelqu'un à prévenir ? »

Les genoux plantés dans le bitume, Rafaëlla plonge dans le mien son regard sombre.

« À part mon éditeur, personne de ma famille ne sait que je suis à Rio...

— *Bon, tant mieux.*

— *Pourquoi ? Je vais mourir ? »*

Sa bouche se plisse en un sourire douloureux.

« Non, justement. C'est votre jour de chance, Jean Arnaud. »

*Le juste équilibre
de Laurence Piera*

Surprise !

Il est 17 heures. Les invités vont arriver d'ici deux heures. Il me reste juste le temps de prendre une douche, enfiler ma robe et mettre un peu de maquillage. J'ai tout organisé pour l'anniversaire de mon mari. Dans son dos ! Il ne se doute de rien. J'avoue que ça n'a pas été facile tous les jours. Il m'a posé quelques questions piège, sans le savoir. J'ai dû faire preuve d'une imagination débordante pour ne pas gaffer.

Aujourd'hui, tout est prêt. J'ai tout prévu, organisé, géré. Pas de place à l'imprévu ! Mon fils a emmené son père au karting cet après-midi. Comme ça, je ne l'ai pas dans les pattes. Mes enfants sont dans la confiance, bien sûr. Sans leur complicité, cela aurait été très compliqué.

J'ai pensé à tout. Les faire-part ont été distribués en toute discrétion. Le numéro de téléphone à utiliser pour ceux qui voulaient avoir des informations supplémentaires était celui de ma fille aînée, Nolwenn. Il a bien été mentionné sur l'invitation "*Ne pas en parler à Stéphane. Ne pas téléphoner à la maison. Prendre contact avec Nolwenn uniquement.*"

Hier soir, je ne suis pas allée à la danse, comme tous les vendredis soir. J'avais récupéré les clefs de la salle des fêtes et, avec deux de mes amies, nous avons mis les décorations dans la salle. Mon mari fête ses soixante ans et il prend sa retraite dans la foulée. Une autre vie s'ouvre à lui. J'ai hâte de ne plus travailler moi aussi. Pour moi ce sera dans quatre ans. S'il a pu bénéficier de la retraite à soixante ans, je vais devoir attendre mes soixante-deux ans. J'ai arrêté de travailler pour élever nos enfants, donc je ne peux pas partir plus tôt. C'est bien dommage !

Je refais le point dans ma tête. Stéphane va revenir d'ici une petite heure. Je vais lui proposer d'aller au restaurant ce soir, comme ça, il va aller prendre une douche et s'habiller en tout beau, comme il aime le faire quand nous sortons. Je lui ai acheté une nouvelle chemise et je lui proposerai de l'enfiler.

Ma fille Estelle a accueilli le traiteur en début d'après-midi dans la salle. Il a pris possession des cuisines. Les musiciens s'installeront vers 18 h 30. Elle se chargera de les accueillir également. Quand nous pénétrerons dans la salle, tout sera prêt. J'ai hâte de voir la tête de mon mari quand nous ouvrirons les portes !

Imprévu n°1

Je sors de la douche et le téléphone sonne.

— Allo, maman, c'est Estelle !

— Oui, ma puce. Tout va bien ?

— Maman, je pense que ce serait mieux de décaler un peu l'heure de votre arrivée avec papa.

— Mais non, enfin, pourquoi ? lui demandais-je, inquiète.

— Le four ne marche pas bien et le cuisinier prend du retard. Du coup, il ne sera pas prêt pour l'apéritif. Ce serait moche que la surprise ne soit pas au top ! Tu sais, on doit faire une haie d'honneur en lui présentant le champagne et les petits fours. Donc si on veut continuer la mise en scène, il faudrait arriver vers 20 heures plutôt que 19.

— C'est bien embêtant tout ça. La mairie m'avait certifié que les appareils électroménagers fonctionnaient parfaitement. Je leur dirai mon mécontentement en lui rendant les clefs lundi.

— Maman, faut que je te laisse, je crois que les musiciens arrivent. Bisous.

Et elle raccroche me laissant avec cet accroc qui me contrarie. Pour me détendre, je monte dans ma chambre et m'installe devant la coiffeuse pour une séance beauté.

J'enfile mes collants, ma nouvelle robe verte surmontée de brillants et mon collier en or, hérité de ma grand-mère. Je mets mes chaussures à talons mais je prépare une autre paire, moins haute, pour pouvoir danser le soir ! Une petite touche de parfum. Je suis fin prête.

Imprévu n°2

Le téléphone sonne de nouveau.

— Allo, maman, c'est Nolwenn !

— Tu vas bien ma bichette. L'heure approche à grands pas. J'attends papa qui ne devrait plus tarder.

Je lui explique les problèmes rencontrés à la salle et le fait que nous devons reculer l'heure de notre arrivée avec papa. Je la charge d'accueillir les invités avec sa sœur en attendant notre venue et de meubler ce temps d'attente.

— Écoute maman, j'ai un petit problème. Je vais être en retard, moi aussi.

— Oh, non, ce n'est pas possible, enfin. Que t'arrive-t-il ?

— Ce n'est pas moi, c'est le chat ! Il s'est coincé la patte et il boite. J'ai dû l'emmener chez le vétérinaire et je viens juste de rentrer. Il faut maintenant que je me prépare. Mais ne t'inquiète pas, ça va aller. Tout va bien se passer !

Franchement, je pense que le chat aurait pu attendre. Il n'était pas à l'agonie non plus. Parfois, je me demande ce que les gens ont dans la tête. Ça a beau être ma fille, elle me surprend d'avoir donné la priorité à son chat plutôt qu'à la fête de son père. Évidemment, je n'allais pas lui dire ça, mais cela m'aurait soulagé de lui dire ce que je pensais.

Décidément, les choses ne s'enchaînent pas comme je l'avais prévu. Toute mon organisation au millimètre est en train de tomber à l'eau. Je n'aime pas ça, du tout ! Je me fais couler un café, histoire de penser à autre chose.

Imprévu n°3

Je me pose devant la fenêtre, ma tasse à la main. Il fait un beau soleil et la température extérieure est très agréable pour la saison. Nous pourrions aller un peu dehors le temps de l'apéritif, profiter des derniers rayons de soleil. J'entends mon téléphone sonner. J'espère que c'est enfin une bonne nouvelle.

— Allo, maman, c'est Franck !

— Oui mon chéri. Tout va bien ? Ton père ne se doute toujours de rien ? Ça a été votre après-midi karting ?

— Maman, on a un petit souci avec la voiture. On attend la dépanneuse. Papa n'a pas trouvé la panne. Il a passé une demi-heure le nez sous le capot mais rien n'y fait. La voiture ne veut rien savoir. On a appelé l'assurance et elle nous envoie une dépanneuse.

— Mais on a besoin de la voiture ce soir ! On n'a pas le choix, m'écriais-je, à la limite de l'hystérie.

— Ne t'en fais pas maman. Si le garagiste ne trouve pas la panne, il nous prêtera une voiture pour ce soir. Papa a appelé l'assurance et c'est convenu avec elle.

— Décidément, je n'ai que des problèmes aujourd'hui. Vous pensez être là pour quelle heure ?

— Je n'en sais rien. Je te tiens au courant dès qu'on aura vu le garagiste. Ne t'inquiète pas, maman, tout est sous contrôle !

Et il raccroche, me laissant seule avec une montée de stress incontrôlable.

Je me refais couler un café. Je vais être obligée de remettre du rouge à lèvres car c'est la tasse qui en a le plus profité.

Imprévu n°4

Je me pose sur le canapé et allume la télévision. Je tombe sur une émission animalière. Elle raconte la vie des blaireaux. Tu parles d'un thème. Depuis une heure, je me sens vraiment comme un blaireau, dans le mauvais sens du terme. Cela fait plus de six mois que j'organise cette fête. J'ai fait des listes et des listes. J'ai passé des coups de téléphone à droite et à gauche, au traiteur, au fleuriste, au musicien. J'avais contacté tous nos amis avant pour définir la meilleure date. Je n'ai pas fait les choses à moitié. Et c'est quoi ma récompense ? Le four ne fonctionne pas, le chat boîte et la voiture est en panne. Tout ça dans la même journée. Vous avouerez quand même que je n'ai pas de chance. Que va-t-il arriver d'autre jusqu'à ce soir ? Je me le demande bien. Quelle poisse !

J'entends une voiture se garer devant la maison. Je me lève d'un bond et regarde par la fenêtre. J'aperçois un véhicule de livraison. Le chauffeur en sort et se dirige vers l'arrière de sa camionnette. C'est sûrement pour la voisine. Je retourne sur le canapé. La sonnette retentit. Le livreur a dû se tromper de numéro. Je vais ouvrir la porte.

— Bonjour madame, j'ai un bouquet à vous livrer. Je suis bien au n° 5 ?

— Oui, c'est bien le 5. Mais je n'attends pas de fleurs, désolée.

— Il est marqué... il cherche le nom... oui, c'est là, c'est marqué "*Chérie*". Je n'ai pas d'autre nom. Mais c'est bien noté au n° 5 de la rue. Donc c'est bien pour vous !

Il s'écarte, se penche et soulève une gigantesque composition de fleurs, principalement ornée d'orchidées et de fleurs exotiques. Le bouquet est magnifique. Je n'en ai jamais vu de si beaux. Il rentre et le pose sur la table de la salle à manger. Je lui précise que s'il y a erreur, il pourra toujours venir le rechercher le lendemain matin, mais pas ce soir car je serai absente. Il me confirme qu'il n'y a pas d'erreur et se dirige vers la porte en me souhaitant une bonne soirée.

La composition est géante et a dû coûter une fortune. Celle à qui elle était destinée doit être aimée par un mari charmant. Quelle chance elle a... mais tant pis pour elle, car pour l'instant, c'est moi qui en profite !

Imprévu n°5

Ce bouquet m'a toute chamboulée. Je n'arrête pas de le regarder. Comme il est beau ! Quand Stéphane va rentrer, il va se demander d'où il vient ! Il ne devrait pas tarder maintenant. Franck ne m'a pas rappelée ; il a dû oublier ! Notre voiture est neuve, elle n'a pas de raison tomber en panne, franchement.

Il est bientôt 19 heures et ils ne sont toujours pas revenus. Je commence à m'inquiéter. Je n'ai pas de nouvelles. Où peuvent-ils bien être ? Je tourne en rond dans le salon. La télévision m'énervait ; je l'ai éteinte. Je suis comme un lion en cage. Je ne vais pas les appeler mais ce n'est pas l'envie qui me manque !

La porte d'entrée s'ouvre. Enfin, Stéphane est là. Je m'approche rapidement de lui et lui demande si tout va bien. Il m'embrasse et me rassure.

— Bien sûr que ça va ! J'ai passé un super après-midi avec Franck. Il faut que je fasse ça plus souvent. Ça lui a fait plaisir autant qu'à moi cette sortie !

— Super. Mais dis-moi, tu as récupéré la voiture, j'espère !

— Ah, la voiture. Bah non, figure-toi. Impossible de la faire redémarrer. Le garagiste ne sait absolument pas ce qu'elle a ! C'est incroyable, non ? !

Stéphane passe devant le bouquet de fleurs et ne le remarque même pas. Je lui dis que j'ai envie d'aller au restaurant et que j'espère qu'il a une voiture en remplacement.

— Oui, il m'a prêté une voiture. Mais je te préviens, ce n'est pas le même gabarit que la nôtre. Ça va te changer !

— Je m'en fiche, je lui réponds. Tant que nous pouvons aller au resto, le reste m'indiffère ! On la récupère quand la nôtre, tu le sais au moins ?

— On sera fixé la semaine prochaine. Ce n'est peut-être pas grand-chose. Si tu veux sortir, je vais aller prendre une douche avant. D'accord ?

— Oui mon chéri ! Je t'ai sorti la nouvelle chemise. Tu n'as qu'à la mettre !

Il grimpe l'escalier et ajoute :

— Au fait chérie, elles sont superbes tes fleurs !

Stéphane a vu le bouquet mais il n'est même pas impressionné. C'est bien les hommes, ça ! A-t-il au moins une idée du prix ? Ça m'étonnerait !

Une demi-heure plus tard, Stéphane redescend, tout beau, coiffé, parfumé, prêt pour notre soirée. S'il savait !

— Tu es toute en beauté ce soir ! me glisse-t-il à l'oreille. Tu es prête ?

Je regarde l'heure. Il est quasiment 20 heures. Il est grand temps que nous partions. J'enfile une veste et un chapeau d'été pour terminer ma tenue. Je sors et Stéphane ferme la maison à clef. Nous nous dirigeons vers la rue où sont garés plusieurs véhicules. J'aperçois une Ford Mustang de 1966, rouge, cabriolet, garée devant chez les voisins. Je le fais remarquer à Stéphane qui sait à quel point j'adore cette voiture. Si j'avais les moyens, j'en achèterais une identique.

Lorsque nous nous approchons, la Mustang émet un bip et j'entends les portes se déverrouiller. Je regarde autour de moi, cherchant le propriétaire de cette fabuleuse voiture qui doit forcément être à côté. Quelle n'est pas ma stupeur de voir Stéphane ouvrir la portière côté passager en m'invitant à m'asseoir.

— Ça va pas ! Je ne monte pas dedans. Si le propriétaire débarque il va nous lyncher !

— Si madame veut bien s'installer à bord de cette voiture, cela nous permettra d'arriver plus vite au restaurant ! me lance-t-il !

Je n'en crois pas mes oreilles !

— Tu veux dire que c'est la voiture que tu as eue en prêt à la place de la nôtre ?

— C'est ça, oui. Si on veut ! Allez installe-toi, je t'emmène !

Je savoure mon bonheur d'être assise dans un véhicule si extraordinaire, si fantastique, tellement américain. Du bonheur à l'état pur ! Stéphane tourne la clef dans le contact et le V8 se met à ronronner comme un chat. Quel bruit ! Ce n'est pas un moteur, c'est un poème !

— Je t'emmène où ? me demande-t-il.

Prise au dépourvu, je lui réponds "*à la salle des fêtes du village*". Comprenant

ma gaffe, je lui précise que j'ai une personne à voir sur place avant le dîner. Il n'a pas l'air surpris, tant mieux !

Imprévu n°6

Stéphane se gare sur le parking où la première place a été réservée pour nous par les enfants. Je lui fais remarquer que nous avons une place juste devant l'entrée. Je lui demande de venir avec moi pour saluer mon amie qui m'attend dans la salle. Stéphane coupe le contact, ferme la Mustang et range les clefs dans mon sac à main. Cela ne me surprend pas plus que ça car souvent il me confie les clefs de la voiture pour être sûr de toujours les retrouver.

Je voudrais qu'il rentre en premier dans la salle mais il n'en fait rien. Galanterie, oblige ! Je ne veux pas insister et pénétrer dans la salle la première. Quel n'est pas mon étonnement de voir une multitude de personnes que je n'avais pas invitées ou qui m'avaient dit ne pas être présentes ce jour-là.

Où sont passées les décorations que j'avais accrochées la veille ? Que s'est-il passé dans cette salle ? Je ne comprends plus rien ! Les invités me regardent, sourire aux lèvres, et ne s'intéressent que très peu à mon mari. C'est le monde à l'envers. Mon esprit est en train de perdre le nord !

Je me retourne vers Stéphane qui me sourit amoureusement et m'invite à me placer au milieu de la salle. Les invités s'installent en cercle autour de nous deux. Où est la haie d'honneur avec le champagne et les petits fours ? D'où viennent tous ces bouquets de fleurs exotiques, semblables à celui que j'ai reçu ? Des orchidées sont disposées sur les tables. Des dizaines ! Je n'en reviens pas. La salle est magnifique et toutes les personnes que j'aime sont maintenant autour de moi. Les larmes me montent aux yeux. Je cherche mes enfants du regard. Ils sont là, souriants, tenant une immense enveloppe dans les mains. Elle est si grande qu'ils la tiennent tous les trois.

Stéphane va les rejoindre et me laisse seule, au milieu du cercle amical. Il prend la parole.

— Ma chérie, je sais tout le mal que tu t'es donné pour organiser cette fête... en mon honneur ! Non, ne t'inquiète pas. Personne n'est à blâmer d'avoir vendu la mèche. Il n'y a qu'un seul responsable, et c'est moi. J'ai tout fait pour court-circuiter tes projets. Et j'en suis ravi car tu n'as rien vu, rien compris, n'est-ce

pas ?

Les invités rigolent et applaudissent. Stéphane reprend son discours.

— Depuis que nous sommes mariés, tu as toujours tout organisé, orchestré, planifié, et à chaque fois, à merveille. Je suis sûr que cette fête que tu me programmais aurait été parfaite. Comme d'habitude ! C'était sans compter les quelques aléas que tu n'avais pas prévus, et pour cause ! Ma chérie, ce soir, nous n'allons pas arroser mon anniversaire ! Non, vois-tu, ce soir, c'est le premier soir de ta nouvelle vie ! Pour commencer, tu as une nouvelle voiture, elle est garée devant la salle, les clefs sont dans ton sac. Tu as un bouquet de fleurs qui correspond aux pays que nous allons bientôt visiter. Petit détail, le four fonctionne formidablement bien ; le chat est en pleine forme et ma voiture n'est pas en panne !

Et je vois mes enfants ouvrir l'enveloppe, en sortir un immense document. C'est un chèque grand format. Logo de la Française des Jeux, en haut à gauche. Et le chiffre deux... suivi de six zéro !

Mes jambes ne me portent plus, je vacille. Une main amie m'aide à me tenir debout. J'écarquille les yeux et mon mari ajoute :

— J'ai gagné au Loto. Nous sommes les heureux gagnants de deux millions d'euros. Bonne fête ma chérie ! Bonne fête à tous !

Et là, toutes mes convictions s'envolent ; mon organisation millimétrée a foutu le camp. Mais quel bonheur ! À quoi bon être prévoyant ? Je vous le demande !

Le reflet ébréché
de Sandra Mézière

1. Cléo

Intransigent, le soleil d'août illumine l'appartement et en souligne la froide perfection. Les moulures au plafond. La cheminée en marbre. Le lustre de Baccarat. Et sur les murs anthracite, des photos des grandes heures de ma vie de mannequin. Aseptisées. Comme mon existence. Comme ce lieu qui respire une outrageuse sérénité. Je le regarde une dernière fois avant de fermer la porte. Et, sans savoir pourquoi, j'en ressens une indicible tristesse.

— Cet endroit te ressemble. Il est parfait, me glisse Marc en m'embrassant dans le cou.

Ses propos exacerbent encore mon sentiment de mélancolie. Ce n'est pas le moment ! Allons Cléo ! Dans quelques heures, tu auras quitté Paris et tu seras au Cap Ferret pour trois semaines de vacances. Les amis. La plage. La fête. La frénésie. L'oubli : de soi, du temps qui passe et dévore tout. Et de la réalité. Mais non, pourquoi voudrais-je oublier la réalité ? J'ai une vie idéale. Sans souci du lendemain. Je ferme la porte. Et, avec nonchalance, je suis Marc qui descend quatre à quatre les marches qui mènent au vestibule. Nous sortons de l'immeuble. Il m'ouvre la portière de la décapotable garée devant, s'installe côté passager, m'adresse un sourire dévastateur. Un sourire qui ne transige pas, qui ne tolère pas d'ombre sur sa gaieté exhibée.

— Paris est désert, dis-je tout en démarrant, pour détourner son attention de mon visage maussade.

— C'est normal, enfin, un 2 août ! me rétorque Marc.

Je comprends soudain pourquoi le ciel sans nuages me semblait malgré tout voilé. Je me rehausse pour me regarder dans le rétroviseur intérieur. J'ai l'air si lisse. Si jeune. Si insouciant. Si étrangère à tout sentiment de douleur. Je remarque que le rétroviseur est légèrement ébréché. Cette brisure me rassure.

— Le rétro est un peu cassé, dis-je presque pour moi-même en quittant l'avenue Victor Hugo.

— Ah oui, il faudra changer ça, c'est laid, assène Marc.

— Oui, un photographe comme toi ne tolère pas la moindre cicatrice, pas la moindre imperfection.

— Quelle étrange réflexion !

— Elle ne te semblerait pas étrange si tu essayais de comprendre.

— On ne va pas se disputer pour une broutille alors que trois semaines de rêve nous attendent.

Marc a raison certainement. Pourquoi me compliquer la vie ? Je m'y vois déjà : alanguie sur la plage. Si la circulation n'est pas trop dense, je pourrai me baigner dans l'océan dès ce soir et frimer sur les réseaux sociaux. Et ainsi narguer les autres avec ce cliché du bonheur. Mais, malgré moi, la date me revient comme une litanie obsédante. Pour chasser cette idée de mon esprit, je me concentre sur l'image de ma jeunesse insolente sur la plage.

— Attention ! me crie Marc.

Par réflexe, je me tourne vers lui. Je croise son regard horrifié, et je freine brusquement. Une masse indéterminée a cogné contre le parechoc. Je suis tétanisée. Je prends mon courage à deux mains pour sortir du véhicule. Un vieil homme en loques est couché sur le bitume. Son bras est légèrement écorché mais il bouge normalement, presque indemne. Il me regarde même avec une sorte de sourire extatique. Marc sort à son tour. Détaille la victime de toute sa hauteur. Je m'accroupis auprès du vieil homme.

— J'ai réussi ? J'ai réussi à mourir et je suis au paradis et vous êtes un ange, déclame-t-il.

De près, je constate qu'il n'est pas si vieux comme sa barbe et ses cheveux désordonnés me l'avaient laissé penser, et aussi qu'il a des yeux bleus translucides. Je l'aide à se lever. Il s'accroche à moi. Je le ramène vers le trottoir et l'assieds sur le rebord d'une fenêtre.

— Il n'aurait plus manqué qu'il en meurt ! claironne Marc, sans même prendre la précaution de parler bas pour n'être pas entendu de l'homme.

C'est pourtant ce que j'ai aimé au début : son cynisme. Et sa beauté carnassière, son pragmatisme, sa désinvolture en toutes circonstances. Ou plutôt ce que j'ai feint d'aimer. Parce que cela m'éloignait de celle que j'avais été. Le temps d'une séance photos insolite en haut de l'Arc de triomphe, je m'étais laissée capturer. C'était il y a trois ans. À nous deux ! avait-il lancé, tel Rastignac. Avec lui, en effet, la ville et l'avenir semblaient m'appartenir. À

moins que, au contraire, il ne m'ait dépossédée de moi-même.

— Bon, tu viens ? Personne ne nous a vus, de toute façon, insiste-t-il devant mon silence.

Je regarde autour de moi. Je constate que la petite rue du 16^e est en effet totalement vide et que les fenêtres qui la surplombent sont presque toutes fermées.

— Tu es sérieux ?

— On ne va quand même pas perdre une journée de vacances pour un vieux schnock ! Un SDF en plus. Regarde, il va bien. Allez, viens ! Tu sais bien que je déteste l'imprévu.

Sonnée, je laisse Marc me prendre par le bras, me conduire vers le siège conducteur. Je m'y écroule. Je m'accroche au volant.

— Tiens, il a perdu ça le vieux. Il a dû le piquer à une jeune mère innocente.

Marc me tend un bracelet de naissance. Dessus figure le nom d'une petite fille : Léa. Et une date de naissance : 1^{er} mai 1980. Il me le reprend des mains et le jette dans le caniveau.

— Laisse-moi le volant, tu n'es pas en état.

Je le vois se lever, contourner la voiture, attendre que je lui cède ma place. Mais je ne parviens pas à bouger. Le mot *imprévu* résonne dans ma tête. C'est par cette infâme litote que j'avais aussi qualifié le drame de ma vie. Un 2 août. Il y a 5 ans. Je devais partir pour une séance photos à New York. C'était un matin d'été radieux qui réfutait toute idée de malheur. Mon téléphone avait sonné. C'était la dernière seconde avant la fin de l'enfance (on est toujours un enfant tant que nos parents sont vivants, non ?), la fin de ma vérité, de l'insouciance. Quand j'ai raccroché, les mots résonnaient dans ma tête, abscons : *crise cardiaque, pas souffert, ça arrive, désolée*. J'avais alors appelé l'agence pour dire ça : qu'il y avait eu un « imprévu ». Et après, cela avait été le trou noir. Le gouffre. Mais pour les autres, toujours ce visage sans craquelure. Ce visage du mensonge. Ce visage traître qui avait séduit Marc. La vie avait repris comme si de rien n'était. Comme si de rien n'était...

— Mais on ne va pas le laisser comme ça ! On devrait quand même

l’emmener aux urgences, finis-je par dire.

— Et puis quoi encore ! Ils ont l’habitude de se débrouiller seul ces gens-là. Ne te formalise pas pour ça. En plus, on n’avait pas mis « malheur » au programme des vacances.

— En effet, le malheur n’envoie jamais une lettre recommandée avant d’arriver. Crois-moi.

Je sors de la voiture. Je ramasse le bracelet. Je m’approche de l’homme et le lui tends.

— Tenez, c’est à vous, je pense.

Il prend le bracelet, se caresse la joue avec et le range avec précaution dans sa poche. Je retourne vers la voiture. J’ouvre le coffre, sors la valise de Marc et la balance sur le trottoir. Je me sens presque légère tout à coup. Marc me saisit le bras avec virulence, me secoue pour me « faire revenir à la raison ». Mais je n’ai jamais été aussi clairvoyante.

— Je pense que notre route commune s’arrête là. Tu trouveras bien un moyen d’aller au Cap Ferret. Moi, j’emmène monsieur aux urgences. Et après je vais au cimetière.

— Mais tu es devenue folle ! Que vas-tu faire au cimetière ?

— Mon père est mort un 2 août.

— Oui, je me souviens. Tu m’avais dit. Et alors ?

Et alors ? Et alors : tout. Mais je sais désormais que cela ne vaut plus la peine de répondre. J’aide celui qui me dit s’appeler Paul à s’installer à la place qu’occupait Marc quelques minutes plus tôt. Il se mire, longuement, dans le rétroviseur intérieur.

— Il est comme moi. Il est cassé, conclut-il.

Comme moi aussi, ai-je envie de répondre. Je me contente de lui sourire. D’un sourire las qui ne cherche plus à masquer la tristesse. Je sais que le temps est venu. Le temps du chagrin. Le temps d’être moi-même. Le temps de cesser de jouer la comédie du paraître et du bonheur fallacieux.

2. Léa

C'est enfin l'heure. Tous les invités sont là, de l'autre côté de la porte, à attendre l'ouverture. Les rires fusent sous le soleil éclatant d'août. C'est une journée qui doit être joyeuse. Pour ma première exposition, j'ai choisi un petit local dans le centre d'Angers. Je réalise que le lieu va sembler bien exigü avec tout ce monde. Je me sens de toute façon toujours à l'étroit. Je vérifie une dernière fois que les tableaux sont correctement accrochés. Ils représentent tous la même chose. Des fenêtres ébréchées. Des vitres cassées. Des miroirs abîmés. Cette gémellité me rassure. Comme un secret scandé. Je jette un dernier coup d'œil pour m'assurer de la symétrie irréprochable de l'ensemble. Puis, je jauge ma tenue dans le reflet de la porte d'entrée. Je porte un tailleur, droit, et je suis coiffée d'un chignon, impeccable. Rien ne dénote. Rien ne dépasse. Seules mes peintures s'autorisent les dissonances. Sans doute serait-ce ce que j'aurais porté si j'avais poursuivi mes études, si j'étais devenue avocate, si un beau jour tout n'avait pas volé en éclats. Ce n'est pas le moment de penser à ça. Je déverrouille la porte. J'affiche mon sourire qui fait illusion, celui des jours qui se doivent d'être heureux. La vie rentre. Des bras m'enserrent. Des baisers se posent sur mes joues. Les compliments m'assaillent de toutes parts, et m'attristent, et m'isolent, et me lacèrent comme des coups de poignard. « Cela ne te ressemble pas mais c'est magnifique ! » est le compliment qui revient le plus. Je me laisse brinquebaler. La vie est rentrée, certes, mais je me sens absente de ce manège. La galerie vient d'ouvrir et je suis déjà lasse. Cela ne fait que renforcer le fossé. Je fais souvent ce cauchemar. Je hurle dans une pièce pleine de monde. Personne ne m'entend. C'est exactement ce que j'éprouve quand on me dit que cela ne me ressemble pas. Je sors une seconde. Une décapotable rouge garée un peu plus loin attire mon attention. Je rêve qu'elle m'emmène loin de cette ville, loin de cette vie, loin de ce moi menteur. Mais je reste toujours là, depuis vingt ans, au cas où il reviendrait. Je me laisse glisser sur la marche de l'entrée. Pierre s'assied à côté de moi. Il passe son bras autour de mon cou. Je le laisse faire. Lui ou un autre...

— C'est curieux l'expression de toutes ces fêlures pour une femme si sûre d'elle.

Un espoir naît, subreptice. Je voudrais répondre, tout débiller, tout le malheur de mon monde. Mais je n'y arrive pas. Je vois une femme s'approcher. Je me

détourne, la regarde entrer dans la galerie, faire le tour des tableaux. Je suis heurtée par sa beauté. Je me demande si elle aussi cache des blessures ineffables. Je n'ai pas le souvenir de l'avoir invitée. Je la rejoins.

— C'est très beau, ces tableaux. Mais très violent aussi. J'ai l'impression de m'y reconnaître, me dit-elle d'emblée.

— Je ne crois pas vous avoir invitée. C'est un vernissage privé.

— Pardon, je cherche Léa. Léa née le 1^{er} mai 1980.

Elle me tend un bracelet de naissance. Je le regarde, hébétée, incroyablement. Je n'ai pas quarante-deux ans mais vingt. Je suis restée figée à cet âge. J'ai été élevée par ma mère. Mes parents se sont séparés quand j'avais deux ans. Le lendemain de mes vingt ans, mon père m'a annoncé par téléphone qu'il partait pour un tour du monde. Je trouvais cela curieux. Il n'avait pas beaucoup d'argent et n'avait jamais guère bougé de son studio parisien depuis le divorce. Mais j'étais heureuse pour lui. Sa voix était lointaine, atone, mais il me disait qu'il était heureux de partir. Puis, ce fut le silence. Le silence de vingt-deux ans. Vingt-deux ans de questions sans réponses. Vingt-deux ans à feindre de vivre.

— Vous devriez me suivre, me dit la femme.

Quelques invités, entre deux tintements de verre, déplorent que je sorte. Je ne prends pas la peine de leur répondre : ils n'ont jamais pris la peine d'essayer de me comprendre, même là, avec ma criante vérité sous leurs yeux. Je n'en ai rien à faire de l'expo. C'était juste un moyen de crier ma détresse. Je sors. Je m'avance vers la voiture rouge. Devant se trouve un homme dont je reconnais tout de suite les yeux translucides fixés sur moi qui s'embuent, qui me bouleversent, qui se baissent. Je m'avance vers ma vérité retrouvée. J'hésite, une seconde, à peine, avant de me laisser choir dans ses bras. Je m'y blottis. Chavirée d'incrédulité et d'un bonheur fou. J'ai vingt ans à nouveau. J'ai quarante-deux ans pour de vrai. Et, sans parvenir à y croire, je murmure : Papa.

3. Paul

Personne ne comprend pourquoi je suis venue m'enterrer dans cette ville. Oui, un enterrement ! C'est ainsi que mon ancien entourage qualifie mon déménagement à Angers. Au contraire, je revis ici. Ils ne comprennent pas non plus pourquoi j'ai décidé de passer derrière la caméra alors que j'étais destinée à passer ma vie devant les flashes. Je m'appelle Cléo. Comme l'héroïne du film de Varda. Ainsi m'a-t-on apposé dès la naissance le sceau du cinéma. Et de la tragédie. C'était une idée de mon père, fou de septième art. Une passion que nous partagions. Depuis cinq ans, j'inventais une tout autre histoire, pour ne pas parler de lui. Je disais que ma mère avait inventé mon prénom à partir de lettres de scrabble tirées au hasard. Qu'est-ce qu'on n'inventerait pas pour rester cachée ! Et pour ne pas parler de soi. De moi. De la blessure de ma vie. Je n'acceptais pas que la réalité ne corresponde pas à l'image. L'image que les autres me renvoyaient. L'image que leur regard m'obligeait à façonner. Un deuil ne se zappe pas. C'est une meurtrissure. Mon père est mort d'une crise cardiaque, il y a cinq ans. Du jour au lendemain, ma vie a perdu sens. Et en apparence rien n'a changé. Le vrai moi est mort pourtant ce jour-là, enfermé derrière un masque de bonheur factice. J'ai continué comme si de rien n'était. Si nous avons choisi ce nom pour notre association, c'est parce que nous croyons que ce sont les failles qui constituent nos richesses. Nos bleus à l'âme qui les rendent singulières. Il y a pire que l'absence, c'est le silence, douloureux paradoxe dans une époque de communication à outrance. Ce silence tue. Il m'a tuée à petits feux. Il y a pire que le deuil ou l'absence, c'est de devoir claquemurer la souffrance qui en découle. C'est pour cela que nous avons décidé de laisser la parole à ceux qui souffrent d'une disparition temporaire ou définitive. De laisser les vérités s'élancer pour abattre les murs du silence. Les portes de l'association seront ouvertes à tous ceux qui désireront s'exprimer devant ma caméra, partager la douleur d'une absence. Ces images seront diffusées ici, envoyées à qui vous voudrez, ou bien conservées. J'invite Léa et Paul, sans qui cette association n'existerait pas, à me rejoindre à l'extérieur pour dévoiler le nom. Sans eux, je n'aurais pas vécu cette renaissance non plus. Sans eux, je serais certainement restée toute ma vie prisonnière de mes maux dissimulés et de mes mots menteurs. Les aléas du destin peuvent vous voler une partie de vous-même. Ils peuvent aussi parfois vous la rendre. Je vois Léa. Mais Paul ?

Je suis là, Cléo, dans l'embrasure de la porte. J'ai écouté ton beau discours. Ton père serait fier de toi. Je suis là, prêt à m'enfuir, par habitude. Je me sens toujours mal à l'intérieur. Après tant d'années à la rue, j'ai l'impression de ne pas être encore à ma place. Je sursaute sous l'effet d'une douce chaleur entre mes doigts. Léa a pris ma main. Je la laisse me guider de l'autre côté de la rue. Cléo vient de me voir à son tour. Elle descend de l'estrade. Elle nous rejoint. Elle prend mon autre bras. Tous les trois enlacés, fièrement, nous regardons le nom de notre association se dévoiler : *le reflet ébréché*. C'est ce que nous sommes. C'est ce que nous acceptons d'être aux yeux du monde désormais. Ensemble, nous allons recoller les morceaux. En les laissant apparaître, nous allons soigner les plaies béantes mais jusque-là invisibles. Je vois une larme couler sur la joue de Cléo, fissurer le masque. Et je sais que pour elle aussi, enfin, c'est le premier pas vers la guérison.

Le zing et la petite voix
de Valérie Leblon

1.

Raymonde a 82 ans, elle est placée en centre de convalescence après deux lourdes opérations de la hanche dont elle a du mal à se remettre. Elle savait au fond d'elle-même que cela finirait ainsi. Elle avait souvent différé les soins que son corps lui intimait. Mieux à faire, pas envie d'effectuer ces exercices, ou ce régime drastique que cette petite voix lui dicte depuis 30 ans. Quand Lucien, son époux est mort, elle a senti cette pointe lui lacérer le cœur. Certes, il y avait l'infinie tristesse de la perte de cet homme qui avait partagé ces décennies de quotidien avec elle, mais à cela s'ajoutait cette peur sourde et timorée, comme si la peur s'effrayait elle-même, qu'elle ne pourrait pas rester dans cette maison, son unique maison, celle de toutes ses marottes, de tous ses souvenirs.

— Et si on regardait les maisons d'accueil ? Tu sais, il en existe une près de chez nous : tu peux y avoir une chambre très lumineuse avec vue sur le parc mais il faut prévoir un peu avant.

— Quelle belle idée, Mélanie ! Attendre avec impatience la mort de quelqu'un pour pouvoir y mourir à mon tour ! J'adore, ça donne vraiment la pêche pour la journée !

— Maman, tenta Frédérique, ce n'est pas vraiment cela ; même si je comprends que tu puisses trouver ça un peu glauque. L'idée est là juste au cas où... Tu vas visiter, si ça te plaît, tu fais la demande, le dossier

— Et tout le toutim. Un jour, ils t'appellent : si tu ne le sens pas, tu restes sur liste d'attente.

— D'accord alors désolée Mr ou Mme mort n° 1, je vais attendre le mort n° 2 ! lança Raymonde provocatrice.

— OK Maman, on a compris, inutile d'insister, c'était histoire de prévoir, c'est tout.

— Prévoir la maladie, l'impotence, la déchéance... merci je préfère m'écrouler dans mon jardin que de m'enterrer avec des vieux !

Les deux sœurs se regardèrent dans une complicité teintée d'agacement et de fatalisme.

Quelques semaines plus tard, Raymonde fait une chute dans l'escalier, une de ses prothèses s'est malheureusement fissurée. Hôpital d'urgence, opération et surveillance opératoire. À cela, il faudra ajouter de longs mois de rééducation. Impossible de choisir la clinique dans laquelle leur mère apprendra à remarcher, elle va là où il y a de la place. Peut-être que dans la vie, nous allons tous là où il y a une place, sans vraiment toujours trouver la sienne.

Raymonde souffre beaucoup et fait de son mieux pour ne pas trop le montrer, certains jours, c'est impossible de ne pas grimacer ou pleurer de douleur. Au milieu de ce monde en blanc, passe l'idée furtive et galopante : si j'avais accepté la maison de retraite, je ne serai pas tombée dans l'escalier et je ne me retrouverai pas si loin de mes filles... Les sanglots trop longtemps retenus, demandent leur place, revendiquent leur droit à être, ils coulent sans pause, laissant notre mamie secouée et tremblante.

Raphaëlle a frappé mais dans le tourbillon de ses regrets, de ses angoisses, Raymonde n'a rien entendu. On ne peut pas écouter son chagrin et celui qui toque à la porte. L'aide-soignante entrouvre la porte très légèrement :

— Me Libert, je peux entrer ? Les pleurs couvrent sa voix. Me Libert, je suis désolée d'insister je dois faire votre toilette. Raymonde se retourne, elle pleurerait face à la fenêtre, en compagnie des arbres, comme pour être moins seule.

— Oh, je... Je, elle renifle et s'essuie dans ses manches, gênée. Je suis navrée, je n'ai pas entendu.

— C'est moi, Me Libert qui suis désolée, je dois faire votre toilette, je vous dérange dans un moment difficile.

— Oui... Je suis arrivée hier, je suis un peu déboussolée... Je respire trois fois doucement et je me calme, se dit Ray, c'est son petit mantra quand elle souhaite calmer une émotion.

Raphaëlle est touchée par la détresse de ses patients néoarrivants mais son coup d'œil furtif à la montre lui rappelle que cela fait déjà quatre minutes qu'elle est dans la chambre 213 et elle doit finir l'étage en deux heures. Elle choisit de l'inviter à faire le transfert sur le lit dans un geste d'accompagnement. Quelques mots suffiront pour l'ensemble de la toilette. Les yeux de sa patiente brillent au bord du gouffre, parler ne l'aiderait pas pour le moment. Laisser s'installer une conversation lui ajouterait une pression supplémentaire, le temps court plus vite

que les mots. Elle déteste entrer dans la chambre sans laisser le patient décider du bon moment, elle ne supporte plus de commencer une discussion sans pouvoir la finir, abandonnant le malade à quelques mots quasiment vides de sens, tant ils sont usuels, banals et non adaptés... « bonne journée » ... « bon week-end » alors que ces gens ne peuvent ni bouger de leur lit, ni rentrer chez eux le week-end.

2.

Les jours se ressemblent lorsqu'on est hospitalisé, Raymonde est là depuis une semaine. Les rythmes sont dignes d'une organisation militaire.

Raphaëlle est là depuis 15 ans. Elle est un élément phare dans l'équipe, toujours le sourire, elle rayonne par sa joie de vivre qui semble si naturelle. Elle adore son métier et aimerait faire tellement plus. Son cerveau est toujours en ébullition : comment amener un peu de chaleur à nos patients ? Comment créer un environnement positif dans cette chambre aseptisée ? Les soins bien sûr sont importants mais il y a tant d'autres essentiels à préserver pour se sentir vivant même dans la douleur. On pourrait dire de Raphaëlle qu'elle a un grain de folie, un zing créatif qu'elle amène partout avec elle. Elle n'écoute pas les objections. Elle file droit devant, le rire en drapeau, la chansonnette aux lèvres. « Je travaille mon projet seule, ce n'est pas grave, je réfléchis, j'écris ». À ce stade, certains collègues montaient dans le train en marche et le voyage pouvait arriver au terminus : la direction. Le périple de la direction à la réalisation demandait encore beaucoup de temps, d'énergie, de réticences multiples à relever, mais à ce prix que la nouvelle directrice de la clinique pouvait se vanter de disposer d'un salon de lecture adapté aux brancards, d'un atelier créatif entre autres propositions d'entrer en joie.

15 ans de bonheur avec les - personnes en progrès - comme elle aime leur dire : « Je n'y arrive pas, je suis fatiguée, je ne pense pas remarcher un jour...

— Vous êtes en progrès, Raymonde. Chaque mouvement, chaque pas, aussi petit soit-il est un progrès.

De Madame Libert à Madame, de Madame à Raymonde, la complicité naissait entre ces deux-là. Chaque patient avait droit à son petit laïus sur le progrès.

—

— Vous êtes trop idéaliste, je suis une vieille dame en bout de course.

— Personne ne vous demande de courir, simplement de continuer votre courbe de progrès

— Je ne progresse plus justement, vous voyez, on ne peut pas faire du neuf avec du vieux.

— Le progrès a bien le droit à une petite pause, c'est comme le temps ; parfois on dit qu'il s'arrête mais en réalité il continue, c'est nous qui le percevons différemment. Je vois bien que vous progressez mais vous, vous ne le voyez pas aujourd'hui car ce n'est pas un jour « youpi, youpi ».

— Oui peut-être...

Raph est juste aide-soignante, les patients ont besoin de médecins rééducateurs, de kinésithérapeutes, d'infirmières sur le chemin de la guérison. Lorsque Raymonde croise Raphaëlle dans sa journée, les séances de kiné lui semblent plus faciles.

« Elle saupoudre de douceur positive mes séances de torture, comme si j'avais plus envie d'y aller. »

15 ans d'échec aussi : Raphaëlle n'est pas magicienne : certains patients ne rentrent pas dans le mouvement. Chanson, douceur, sourire, humour, anecdote, proposition d'atelier, incitation de ballade au soleil... rien n'ébrèche le mur de honte, d'angoisse, de pessimisme, il n'y a rien à proposer. Rien ne s'accroche, rien ne retient l'attention. Elle se souvient d'eux et c'est si douloureux de ne pas trouver la lueur pour entrer dans l'espoir. Elle est souvent rentrée chez elle, lourde de chagrin, pleine de regrets, abattue par la culpabilité. On a essayé de la rassurer : « personne n'a réussi à motiver Georges, même le psychologue ne savait plus comment faire pour remettre ce patient en route, sur le chemin du vivant. Raphaëlle ne peut pas abandonner, elle cherche, se cogne au mur puis le patient sort de la clinique ; elle ajoute une pierre à l'édifice de ses échecs.

15 ans de carrière... logique qu'il y ait tant de couleurs sur cette allée professionnelle, toute chose cohabite avec son opposé : le noir avec le blanc, la joie avec le chagrin. Raphaëlle a du mal à accepter les palettes sombres.

Elle aime ce qu'elle peut donner dans cette blouse ; elle est à sa place quand elle aide. Elle s'aime quand elle aide. Mais elle ne s'aide pas quand elle aime. Bien sûr, à sa façon, elle aime chacun des patients qui traversent dans son sillon de zing-attitude mais dans sa vie privée, sa vie de femme a très peu de place. Elle a aimé bien sûr, passionnément aimé. Elle a été aimée sans doute passionnément aussi. Dans le deux, ils se sont mal aimés. Ce grain de folie qui

fait d'elle ce qu'elle est à l'hôpital, ne parvient pas à vivre, à survivre dans le couple. Au début, il est là, étincelant et envoûtant pour l'amoureux naissant puis la vie apporte ses tracasseries, sa fatigue, ses répétitions... et ce grain de folie se noie souvent, quand il refait surface, il agace le conjoint « tu ne peux pas être sérieuse deux minutes ! » Parfois elle y a cru, c'était fun, même en famille recomposée, on pouvait rire de tout. En fait, elle y a cru à chaque fois, c'est sans doute cela le plus difficile à accepter : tomber de cheval, remonter en selle, galoper librement et tomber à nouveau... remonter en selle, trotter gentiment et tomber à nouveau... remonter en selle, marcher doucement et tomber à nouveau... Elle a décidé de regarder le cheval, parfois elle trouve le courage de le brosser, de le cajoler. Elle a cherché, s'est cognée au mur, l'amoureux est sorti de sa vie.

3.

Chacune de ces deux femmes lutte comme elles peuvent, tentant de faire une percée. Pour Ray, chaque jour est une espérance vers la marche, concrète en déambulateur. Pour Raph, chaque jour est une marche vers l'espérance, aimée et être aimée. Toutes les deux ont encore besoin de la béquille. Pour marcher seule et la tête haute, il faut cet ingrédient si simple sans lequel la recette n'est pas réussie : La confiance. Où la trouve-t-on ? C'est là que les choses se compliquent, elle ne s'achète pas dans les rayons de la vie, elle se donne et se reçoit. Celle de Raymonde s'est émoussée avec le fil du temps, cette fragilité du corps qui ébranle votre stabilité psychique. Celle de Raphaëlle ne s'est jamais construite entièrement. Les fondations ont été mal posées, et les briques se sont superposées comme elles pouvaient au gré du ciment de ses amours décomposées.

Raymonde est loin de ses enfants, chaque matin ou chaque soir, le passage de Raphaëlle est le moment de jeunesse de sa journée. D'un mot doux, la mamie remerciait ; d'un geste tendre, la jeune femme encourageait.

— Waouh Raymonde, encore en train de trotter, on ne vous arrête plus ! (...)

— Raphaëlle, j'aimerais vous prêter ce livre, prenez-le temps de savourer ces mots de sagesse (...)

— Un petit massage des pieds, ma Raymonde, ils ont tant travaillé aujourd'hui (...)

— Vous êtes mon ange gardien, vous gardez en vie la douceur chez moi, là où arrivait l'amertume

— Je pourrais dresser une longue liste de ces instants brefs et magiques que se sont offerts ces deux femmes, je suis sûre que vous les sentez aussi.

4.

Raphaëlle a pris des vacances, elle n'aime pas trop cela en réalité, elle aime sa place de lutin parmi les malades. C'est une obligation salariale, une nécessité. Elle revient vers sa maison, la maison des « progressants ». Lorsqu'elle commence sa tournée de soins, elle est tentée d'aller voir sa mamie préférée mais il y a un ordre à respecter. La reprise est chaotique, le lutin reste au fond de la boîte. Raphaëlle traîne la patte. Enfin la 213 pointe sur nez, sourire de Raymonde enfin.

Rien... mais c'est quoi cette histoire... la chambre est vide, le lit en hauteur, les armoires ouvertes... Où est ma petite manie ? Les idées s'affolent, les pensées s'effrayent dans un tourbillon de malheurs plus affreux les uns que les autres...

Raphaëlle sort du cadre réglementé de sa matinée, elle ne peut pas continuer sans savoir, elle appelle sa collègue qui rit de sa frayeur en lui annonçant que Raymonde revient le lendemain en hôpital de jour. L'aide-soignante peine à retenir ses larmes. Elle traînera sa journée, bon an mal an, lourde de cette déception.

Lorsque la jeune femme croise Raymonde dans le couloir, elle rit dans ses larmes, elle pleure dans son sourire :

— Quel bonheur de vous revoir Raymonde et sans déambulateur ! Les larmes coulent, les pleurs se gonflent, la voile des sanglots poussent Raphaëlle à baisser la tête, elle se retourne et repars de l'autre côté.

— Attendez ma petite, qu'est-ce qui se passe ? Ray tente de rattraper son ange gardien avec ses deux béquilles.

Raf vient vers Ray et lui dit à l'oreille :

— Je ne peux pas parler... je ne peux pas, désolée...

Sans comprendre, la vieille dame voit la détresse de sa petite favorite.

— D'accord, d'accord, venez dans le jardin à votre pause ce midi, je vous attendrai sur le banc.

Raphaëlle ne répond pas, elle file se réfugier dans un coin et s'écroule, assise

contre le mur. Elle finit par s'ébrouer et se relever, en retard pour les soins... La matinée s'achève sous les interrogations de patients, en la voyant triste. Elle a continué parlant le moins possible, le cœur dans l'eau d'un chagrin inépuisable.

5.

« Vous êtes une belle personne, ma petite, vous êtes un soleil pour nous, les marchants vers la mort. Vous m'avez fait rire, vous m'avez choyée par toutes vos attentions, je souffre de vous voir si triste. Qu'est-ce qui vous met dans un tel état ?

— Je ne sais pas... murmure notre aidante

— Une mauvaise nouvelle ?

— Non, aucune nouvelle, que du vieux, murmure-t-elle dans un sourire.

— Les vacances ne se sont pas bien passées ? Vous ne semblez pas ressourcée, reposée.

Aucune réponse, la tête baissée, assise sur ce banc, le fardeau semble lourd à porter

— J'ai une petite idée de ce qui est en train de vous arriver...

Le silence et les yeux doux de Raph sont la seule réponse.

Vous avez beaucoup donné, vraiment beaucoup, votre énergie, votre joie, votre temps, je pense que vous n'avez pas pris soin de vous. Avez-vous écouté les petits signes de votre corps, de votre mental qui vous demandaient de l'attention ? Je pense sincèrement que vous n'avez pas été prévoyante : vous n'avez pas vu ces légères manifestations qui se sont amplifiées, vous ne les avez pas vues avant, et maintenant elles vous pètent à la figure.

Raphaëlle écoute, sa respiration s'apaise. Raymonde pose une main dans le dos de cette tristesse

J'ai fait comme vous, ma petite, j'ai fonctionné en bonne épouse et en bonne mère, en bonne employée aussi. Je n'ai pas su être prévoyante avec moi-même, j'entendais souvent cette petite voix qui me disait « ça ne va pas, je me sens vide, triste, fatiguée » je refoulais ces douleurs récurrentes dans le cou, la tête, les hanches, elles étaient venues me signaler un besoin que je n'ai pas écouté. Aujourd'hui ça déborde pour vous Raphaëlle, vous avez couru plus vite que vos besoins essentiels, ils vous rattrapent avec violence. Posez-vous, écoutez votre corps, il détient votre vérité.

Être imprévoyant, c'est oublier de mettre de la lumière en soi et avancer sans s'écouter.

Lucien
d'Elisabeth Vilain

Dans son jardin comme dans sa vie, le printemps avait toujours suivi l'hiver. Aux beaux jours, les graines des tagètes, semées patiemment en février dans leurs petits godets conservés année après année dans la remise, deviendraient platebandes dorées. Elles délimiteraient le lopin de terre fertile du fond de la propriété, où s'alignaient carottes, betteraves, petits pois dociles enroulés sur leur rameau, haricots tuteurés et plants de tomates sous leurs jupes de protection. Toutes productions, savamment programmées par Rose dès la fin des gelées, qui rejoindraient au début de l'automne les étagères de la cave, dans leurs bocaux bien alignés, étiquetés et protégés de la lumière.

Le jardin endormi, se profilait alors le temps des réjouissances de fin d'année. Il l'abordait avec la même joie que celle qui faisait pétiller les yeux de leurs deux enfants à l'idée que la magie s'inviterait dans leur foyer comme tous les ans en décembre. Dès le début de novembre, Rose et lui occupaient leur temps libre à préparer en cachette les calendriers de l'avent et la décoration de la maison. Elle s'attelait à la confection des petites pochettes, à lui revenait d'imaginer leur support et il jubilait d'y penser d'une année sur l'autre : était ainsi nés de son esprit créatif, traditionnels sapins en feutrine, châteaux forts aux 24 meurtrières et même paquebots majestueux et leurs multiples rangs de hublots. S'y accrochaient les 48 surprises, glanées tout au long de l'année dans cette perspective, stockées dans la grande boîte posée au fond de l'armoire de la chambre des parents et que cachaient complètement les robes un peu longues de Rose.

Dès la trêve des confiseurs passée, c'est au projet des grandes vacances qu'il se consacrait : Rose n'aimait rien d'autre que l'océan, la destination ne changeait pas d'une année sur l'autre mais tous les détails du séjour devaient être réglés au millimètre. Non, ils ne vivraient pas deux fois ce départ gâché par les travaux d'aménagement à quatre voies qu'il n'avait pas anticipés sur la nationale 20, cette arrivée trop tardive qui les avait obligés à trouver une chambre d'hôtel dans un coin perdu ; l'impatience contrariée de Rose l'avait chagriné et il n'avait vraiment pas trouvé l'aventure à son goût même si les enfants s'étaient régales

de cet imprévu. Alors depuis, une fois la location dénichée après avoir fait le tour des syndicats d'initiative, la quinzaine posée, il s'assurait que les arrhes étaient rapidement encaissées par les propriétaires, garantissant ainsi sa réservation. C'est alors qu'il s'attaquait à la préparation du voyage, fixant un itinéraire principal dont il surveillerait dans les mois prochains les potentielles perturbations et un itinéraire secondaire qui les mettrait à l'abri d'un trop grand écart à ses prévisions en cas de bouchons.

Les années s'écoulaient ainsi, remplies de ces rituels qui étaient un peu comme le ciment du cocon familial. Les enfants grandissaient. Pierre qui avait toujours été un enfant studieux avait réussi après ses classes préparatoires un concours dans une grande école d'ingénieurs qui l'éloignerait de la maison pendant la semaine mais l'y ramènerait la plupart des week-ends et pendant les vacances. Clothilde, de deux ans sa benjamine, le suivrait sans doute, tant ces deux-là ne pouvaient s'imaginer trop longtemps éloignés l'un de l'autre. Lucien s'y résignait difficilement. Ce n'est pas qu'il aurait voulu les garder près de lui, il savait bien que les enfants prennent un jour leur envol mais à cette pensée, la nostalgie des moments à quatre le reprenait : des concours de calligraphies sur les étiquettes des bocaux en fin d'été aux décomptes jusqu'à Noël égayés par les découvertes des surprises au petit-déjeuner. Même les séances de petit bac pour occuper les trajets de vacances qui se terminaient inmanquablement par les bouderies de Clothilde lui semblaient ne jamais devoir appartenir au passé.

Si loin qu'il s'en souviennait, au grand dam de son propre père tellement fier de sa tribu de huit enfants, Lucien ne s'était jamais projeté en père de famille nombreuse. Son carré magique c'était Rose, un garçon et une fille et la vie avait exaucé son vœu. Rose, il l'épouserait bien sûr quand il serait grand, ils avaient grandi côte à côte, tout au moins leurs maisons étaient voisines rue Léon Gambetta, s'étaient un peu perdus de vue quand il avait poursuivi au collège et au lycée de la grande ville tandis qu'elle rentrait en apprentissage pour apprendre la couture et suivre le chemin que lui traçait sa mère. Il n'avait jamais pensé à s'intéresser aux autres jeunes filles et il savait que les yeux clairs et les longs cheveux châtain de Rose l'attendraient. Sitôt son diplôme en poche, il avait fait sa demande en mariage. La fête avait été belle, simple et joyeuse. Tout le voisinage avait été invité, autant dire presque tout le village où tout le monde se connaissait. Puis les jeunes gens avaient emménagé dans le chef-lieu du département voisin où Lucien avait décroché un emploi qui leur assurait un bon train de vie. Puis les enfants étaient venus, attendus, programmés à deux ans

d'intervalle. Ils avaient grandi, avaient à leur tour fondé leur famille, leur avaient donné chacun trois petits-enfants qui aimaient décorer les boccas de la cave de leur grand-père.

J'ai connu Lucien après le départ de Rose. « On ne prévoit jamais cette chose-là me dit-il, les yeux embués, le regard au loin ». Six mois s'étaient écoulés depuis ce triste soir où elle s'en était allée, cueillie à l'aube de son soixante-dixième anniversaire dans leur maison qui embaumait la soupe qu'elle venait de préparer quelques heures auparavant. « On y pense comme une chose qui arrive mais qui ne nous arrivera jamais ».

Tout de suite après, tout s'était enchaîné sans qu'il ait à se soucier de rien. Il s'était laissé porter par le professionnalisme des pompes funèbres. Clothilde s'était bien étonnée de la froide check-list que l'employée leur avait remise mais son esprit embrumé par le chagrin n'avait rien trouvé à y redire. Les détails de la cérémonie avaient été réglés par son contrat de prévoyance, il en avait été l'observateur lointain. L'amie de Rose, Martine s'était proposée pour l'aider à reprendre le cours de sa vie, pour les choses du quotidien. Lucien l'avait laissé faire, lui qui n'avait pas la moindre idée du temps de cuisson des pâtes, ne savait pas mettre en route la machine à laver la vaisselle, ne s'était jamais préoccupé de la température de lavage de ses pull-overs. Puis il avait fini par prendre contact avec l'association qui m'emploie, trois passages par semaine, le linge, l'entretien de la maison, un peu de cuisine pour le soir, quelques courses dans le quartier.

Moi, je m'appelle Marinette, j'ai 24 ans, pas de chéri, un petit studio à deux rues de la maison de Lucien, un CAP accompagnement de la vie à domicile en poche, une passion pour mes livres et une petite faiblesse pour mes petits vieux. J'ai bien dit « mes petits vieux », pas « mes petites vieilles ». Ma patronne n'aimerait pas entendre ça, elle dirait que ce n'est pas très professionnel. Mais eux, ils ne critiquent pas ma façon de plier le linge, me sourient quand j'arrive, ne préparent pas la liste de ce que je dois faire, me demandent gentiment s'il ne me manque rien parce que « vous savez, moi je n'y connais rien dans les produits de ménage ». Je n'ai pas bien aimé l'école, sauf la lecture et la récré. Quel ennui que de rester toute la journée assise avec pour seul décor devant moi l'enfilade de dos voûtés de mes camarades et un tableau noir mal effacé, les cimes des marronniers et les nuages qui filaient à toute vitesse derrière les grandes vitres sur ma gauche et la porte du paradis que je franchissais au plus vite dès que la sonnerie retentissait sur ma droite. Je n'aimais rien d'autre que la

lecture et c'est le nez dans mes bouquins que j'occupais mes récrés et que j'occupe aujourd'hui tout mon temps libre. J'aime ce que je fais aujourd'hui. M'occuper de mes petits vieux, ça m'est venu des visites qu'on rendait à ma grand-mère aux Hortensias tous les dimanches dans les dernières années de sa vie.

Quand je suis entrée chez Lucien pour la première fois, j'ai tout de suite senti qu'on allait bien s'entendre. Il était un peu gauche et aussi intimidé que moi. Jamais personne d'autre que Rose n'avait pris soin de la maison et aussi un peu de lui. Quant à moi, j'étais troublée par sa ressemblance avec ce grand-père dont je croisais le portrait sépia au centre du pêle-mêle de la chambre de ma mère. J'avais l'impression étrange de rencontrer pour de vrai quelqu'un qui m'était familier.

« Vous voulez qu'on parle un peu ? » m'aventurais-je cet après-midi-là, attendrie par ses yeux rougis. Bien sûr, je savais bien que ma patronne n'aurait pas encouragé mon initiative, pas plus qu'il ne lui aurait plu de me voir m'installer à la table et prendre la main de Lucien qui se laissait faire. La nuit avait été mauvaise, trop d'images lui étaient revenues de sa vie d'avant, d'il y a si longtemps, leur jeunesse, leur vie si bien organisée, le jardin et ses saisons, les préparations de Noël et les vacances en famille au bord de l'océan. Oh, ils avaient été heureux mais au crépuscule de sa vie, n'avait-il rien manqué ? Cette existence bien rangée, rythmée par les rituels qui les avaient tant rassurés sans doute avait dévoré le temps et il lui en restait peut-être bien peu. Rose et lui avaient toujours tout contrôlé, tout anticipé, orchestré leur vie et dans le fond, il devait à cette attitude cette tranquillité qui faisait son quotidien de solitude désormais. L'heure est passée si vite, je l'écoutais et me glissais dans la vie de ce couple qui n'était plus. Je suis sortie de chez Lucien comme l'on sort d'une séance de cinéma, plongée dans ses souvenirs, infiniment troublée par la confusion que je faisais avec mon propre grand-père dont je ne connaissais pas grand-chose.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Au matin, ma décision était prise. J'enfournais rapidement quelques affaires dans mon grand sac à dos, je passais à la banque chercher mes maigres économies et toquais à la porte de chez mon oncle à l'autre bout de la ville. Je le cueillais en plein petit-déjeuner, encore en pyjama, à quelques minutes de se mettre en route pour le boulot. « T'es toujours d'accord pour me prêter ton van, tonton ? ». Il n'avait pas eu le temps d'y

réfléchir, ni même de se souvenir quand il me l'avait proposé, que je lui sautais au cou pour le remercier, prenais les clés qu'il me tendait en me rappelant de ne pas oublier de tirer le starter, il faisait encore frais, je risquais de noyer le fragile moteur du carrosse.

Je me suis présentée chez Lucien, tout surpris de me voir là un mardi. « Je vous emmène, j'ai une journée de repos, on va se changer les idées » lui dis-je avant qu'il ait le temps de me demander ce que je faisais là. Il m'avouerait quelques heures plus tard qu'il ne comprenait pas pourquoi il n'avait pas plus protesté, m'avait suivie et même ne s'était pas étonné que je me mette au volant de ce drôle de véhicule aménagé comme une caravane et si peu adapté aux tournées d'une jeune aide à domicile. Il ne m'a tout d'abord pas posé de questions, pas même quand j'ai pris la nationale 20. Il souriait, j'ai pris confiance. Il faisait doux derrière les vitres du van, j'ai mis un peu de musique. À midi, on s'est arrêtés sur le bord de la route dans un petit restaurant. On a pris le menu du jour sans même demander ce que c'était, il a fait la grimace en voyant arriver les brocolis qu'il détestait et a noyé sa déconvenue dans le petit ballon de rouge conseillé par le patron. Puis on a repris la route et il m'a tout de même demandé où je l'emmenais, on s'était un peu trop éloigné de la maison, il n'avait pas d'affaires. Quand je me suis arrêtée un peu plus loin sur le parking d'un supermarché et que je suis revenue avec des habits pour homme, des produits de toilette, un pyjama et de quoi souper, c'est là qu'il a vraiment réalisé sans doute qu'on ne serait pas revenus ce soir à la maison. Il a plissé les yeux en me regardant me remettre au volant, fait un petit signe de la tête qui m'a semblé me dire qu'il était d'accord et s'est installé au mieux pour entamer son petit roupillon de l'après-midi. J'ai continué ma route sans trop savoir comment j'allais me débrouiller pour la suite. J'étais juste contente de moi.

À son réveil, le van filait déjà droit à travers la forêt de grands pins, presque seul. Quelques trouées rappelaient les ravages de la fameuse tempête de 1999. Des promeneurs remontaient de la plage quand nous sommes arrivés sur le parking. « Je crois que nous allons dormir ici » lui dis-je. Les volets aux fenêtres des résidences qui surplombaient étaient presque tous fermés, la saison n'avait pas encore commencé, personne ne viendrait trouver à redire que nous nous installions. J'ai sorti la table de pique-nique face à l'océan, ai posé un plaid sur les épaules de Lucien. La nuit tombée, j'ai installé mon protégé sur la confortable couchette et me suis ensuite glissée sur le matelas du toit relevable.

Nous n'avons plus bougé de ce parking. Au lever du jour, Lucien installait sa chaise pliante rouge face à l'océan. Je le rejoignais quelques heures plus tard, car je n'ai jamais été du matin. Le temps changeant ne le perturbait jamais, au contraire disait-il, « ce qui est fascinant c'est qu'ici le ciel est imprévisible, bien malin celui qui prédira quand se lèveront les premiers nuages ou quand s'assombriera ce ciel dégagé. Et bien imprudent celui qui s'en réjouirait ou s'en désolera. » Quant à moi, j'assurais notre intendance, au jour le jour. L'après-midi, on s'installait en lisière de la forêt de pins toute proche, à deux pas de la piste cycliste. Et bercés par le souffle du vent sur les cimes, enveloppés par les senteurs de bruyères et de sève mêlées, nous laissions s'écouler le temps, lui, moi et mes livres. Des semaines sont ainsi passées, sans donner de nouvelles à personne, car j'avais à dessein laissé mon portable dans le tiroir de la cuisine de mon studio en partant. Lucien m'écoutait lui faire la lecture ou rêvassait au bord de la plage. Je l'écoutais me raconter ses souvenirs des étés ici et m'arrangeais pour que notre conversation ne le ramène pas là-bas.

Et puis, il y a eu ce matin où la chaise pliante rouge est restée vide. L'océan grondait, sans doute Rose souriait.

Mon autre
de Caroline Oules

Avant qu'elle entre dans ma vie, j'étais en pleine ascension professionnelle. J'avais une clientèle à faire pâlir les tauliers du barreau. Moi, l'avocat monté à la capitale pour faire carrière, enchaînais les conseils à des entreprises toutes plus cotées en Bourse les unes que les autres. Mon succès professionnel me grisait. Mon succès personnel aussi. Sorties nocturnes très festives, conquêtes féminines très éclectiques, je louais un duplex avec *rooftop*, rue de Lübeck dans le 16^e, exposition sud, à deux pas du cabinet. J'avais un rythme d'enfer et menais grand train. J'étais au top. Un homme heureux, peut-être. Insouciant, certainement.

La date de notre première rencontre est gravée dans ma mémoire : 8 octobre 1998, je venais d'avoir trente-six ans. C'est Paulo, mon ami neurologue, qui a fait l'entremetteur. Sa présence si inattendue a envahi toute la pièce, l'atmosphère qui y régnait s'est faite plus dense, l'air lui-même semblait plus épais. Une décharge de cent millions de volts venait de m'atteindre. J'étais foudroyé, comme aspiré par une sensation qui m'était jusque-là inconnue. Pourtant, je ne savais rien d'elle. Trop impressionné, j'en suis resté muet. Paulo a pris le relais et a mené la discussion.

Elle n'a pas dû me trouver à son goût ce jour-là puisque pendant les deux années qui ont suivi, elle n'a pas cherché à entrer en contact avec moi. Il m'arrivait, pendant cette période, de douter de la réalité de cette apparition. Alors, je passais un coup de fil à Paulo qui me confirmait que je n'avais pas rêvé, elle existait vraiment. Lui, n'avait pas de nouvelles non plus.

J'ai repris le cours de ma vie, tout en la gardant dans un coin de ma tête et de mon cœur meurtri. Je n'avais retenu que la première lettre de son nom : S.

Alors qu'entre deux dossiers de fusion-acquisition et deux patients, Paulo et moi disputions un match de tennis, S. est sortie de nulle part. C'était au

printemps 2000. Paulo n'était pas de connivence avec elle, il me l'avait assuré. C'était notre destinée, tout simplement.

Je pouvais sentir chez elle une volonté et une force de caractère à toute épreuve. Ma vision s'est brouillée, des fourmillements m'ont envahi jusqu'au bas-ventre. Là, j'en étais certain, elle m'avait cueilli.

Elle s'est installée chez moi, nous ne nous sommes pas quittés pendant trois mois. Trois mois intenses. Je vivais à travers elle, elle s'épanouissait à travers moi. Trois mois que je lui ai entièrement consacrés. Nous étions ensemble jour et nuit, fusionnels. J'ai bien tenté de travailler mes dossiers mais je n'arrivais pas à me concentrer tant sa présence était lancinante. Des disputes, des accès de colère, il y en a eu. Beaucoup. Elle m'attirait éperdument tout en m'asservissant. Je savais que cette relation était toxique mais je ne parvenais pas à la stopper.

C'est elle qui a pris la décision de partir, du jour au lendemain, sans explication.

Après son départ, j'étais l'ombre de moi-même. J'ai prétexté la préparation d'un colloque avec des confrères anglo-saxons pour ne pas rendre visite à mes parents au mois d'août dans l'arrière-pays héraultais. Je ne leur ai pas parlé de S., ne me sentant pas la force d'affronter leur regard compatissant et voulant leur épargner la vision de leur fils tombé aussi bas en si peu de temps.

Mon été 2004 a donc été parisien. Cette période normalement propice aux fêtes et aux excès en tout genre dont j'étais assez friand, a eu sur moi l'effet d'un long mois de novembre. Rien ne me faisait envie, je me traînais dans l'appartement sans profiter – même pas depuis mon *rooftop* – du calme et du soleil de Paris déserté en ce mois de l'année. J'étais devenu mou. Un mou fatigué chronique, un mou seul, un mou triste. Cette situation ne pouvait pas durer, j'avais un emploi, il fallait que je me ressaisisse. Bien que le cabinet eût été fermé à la clientèle pendant cette période estivale, j'en ai tant bien que mal repris le chemin pour rattraper le retard de ces derniers mois, sachant pertinemment que les dossiers s'y accumulaient. Pourtant, je devais me rendre à l'évidence, j'avais du mal à fixer mon attention. J'avais S. dans la peau.

Au début de ma carrière, ma pugnacité, ma redoutable capacité d'analyse et mes manières parfois peu orthodoxes de traiter les dossiers m'avaient valu le

surnom de *Cassius* dans le milieu du droit des affaires. J'avais fait mienne sa célèbre *punchline* « vole comme le papillon, pique comme l'abeille ». Force était de constater qu'il s'était porté pâle le Mohamed Ali du droit des aff. ! Il fallait pourtant que je redresse la barre, que j'honore mes engagements si je ne voulais pas perdre ma clientèle et pouvoir payer mes traites.

Mes clients n'étant pas les plus compréhensifs du monde, *business is business*, j'ai fait des efforts colossaux et ai réussi à remonter la pente, à mon rythme, doucement.

S. venait parfois me rendre visite dans mes rêves, je l'imaginai auprès d'autres hommes, plus mûrs que moi. Cette vision m'était insupportable. Elle m'obsédait.

Souvent pendant cette période de ma vie, je me suis demandé comment je réagis si elle revenait. Paulo, qui la connaissait bien, m'avait dit qu'il la savait imprévisible. Imprévisible, elle l'était, il avait raison.

Bon an mal an, j'ai repris le cours de ma vie. À désormais quarante-cinq ans, les sorties déjantées n'en faisaient plus partie. Je me plaisais à dire à mon entourage que la maturité avait eu raison de moi, prenant bien soin d'éluder le fait je portais toujours en moi les stigmates de cette relation passée. Les aventures d'un soir s'étaient faites de plus en plus rares, mon travail était au centre de mes préoccupations, il emportait tout mon temps et toute mon énergie. Paulo, lui, était en boucle, il me rebattait les oreilles : il fallait que je m'aère, que je vois du monde, que je lève la tête du guidon, que j'aie taper dans la balle avec lui, que ça me ferait du bien... Il y mettait tant d'énergie que j'ai fini par céder et, je dois l'avouer, ça m'a fait du bien, au moral surtout. Je m'astreignais à honorer nos rendez-vous sportifs : *Paulo, boulot, dodo* deux fois par semaine, je m'obligeais également à faire une sortie culturelle une fois par mois, à accepter une invitation à dîner par mois et à rendre l'invitation dans la foulée.

La vie sociale, pour mon plus grand plaisir, m'ouvrait à nouveau ses bras. En tant qu'avocat, j'étais certes moins en vue que pendant ma période *Cassius* mais je parvenais à payer le loyer de mon seul signe extérieur de richesse dont je n'étais même pas propriétaire, et à m'offrir des plaisirs simples.

Cinq années se sont écoulées sur ce fleuve tranquille.

En avril 2012, alors que je venais de m'accorder ce que j'aimais appeler ma *bulle O2* dans le majestueux jardin du Luxembourg – le *Luco* pour le Parisien que j'étais devenu –, je pris la décision de rentrer à pied pour prolonger ma bouffée d'oxygène. Arrivé rue du bac, je suis tombé nez à nez avec la chapelle éponyme. Je décidai d'y entrer. J'ai toujours affectionné les chapelles pour le sentiment de réassurance qui y règne, celle-ci plus particulièrement – les apparitions mariales qu'il y aurait eues ne devaient pas y être étrangères –. Moi, l'athée invétéré, me suis assis sur un banc pour m'imprégner de cette enveloppe de douceur et d'espoir ambiante. Les yeux clos, je ressentis une présence, des picotements dans le thorax, un ruissellement sur ma peau, une sensation d'étau dans ma poitrine, du coton dans mes jambes. Un tourbillon m'a enlevé jusqu'à la perte de connaissance.

Je suis revenu à moi à l'Hôpital Bichat, dans le service de Paulo. L'imprévisible, l'indomptable, la douloureuse S. était à mon chevet, elle serrait ma main dans la sienne. Bizarrement, sa présence ne m'a pas surpris, je ne peux pas l'expliquer mais j'en étais même soulagé. Mon cher ami Paulo, lui, avait la mine des mauvais jours. Je compris immédiatement que mon malaise n'était pas anodin. Sans y aller par quatre chemins, il m'expliqua que je n'avais pas d'autre choix que de faire un *break*, de me concentrer sur ma santé et me dit surtout que j'allais avoir besoin d'aide.

Cette annonce a sonné le glas de ma vie parisienne. Moi qui avais toujours tiré une certaine fierté *de m'être fait tout seul*, d'avoir apposé ma plaque d'avocat à mon arrivée dans la capitale sans avoir jamais été collaborateur d'un cabinet, réalisai brutalement que j'avais certainement péché par excès de confiance en la vie qui s'offrait à moi. Mon état de santé m'ôtait désormais la capacité de travailler et corollairement très bientôt, la capacité financière de conserver mon duplex et celle de me payer un loyer dans la capitale.

J'ai donné congé de mon meublé à mon propriétaire qui m'a en retour donné un mois pour faire place nette. Le propriétaire du bureau où j'avais installé mon cabinet a eu la bonté de se caler sur le préavis de mon logement. Une bonté

feinte, je n'étais pas dupe, il n'aurait aucune peine à louer son bien idéalement situé après mon départ et devait déjà avoir une liste de candidats potentiels longue comme mon bras. Personne n'est irremplaçable.

Physiquement diminué, je l'étais aussi moralement. Je réalisai que j'avais un mois pour tirer un trait sur quinze ans de ma vie. Quinze années qui se résumaient en cinquante-deux cartons dont les trois-quarts étaient des dossiers et des livres, de droit pour l'essentiel et une table basse qui m'appartenait.

Résigné, c'est chez mes parents à Saint-Chinian dans le sud de la France que j'ai trouvé refuge, avec S. Je pensais avoir réussi pendant toutes ces années à leur cacher son existence mais les parents ont un instinct animal quand il s'agit de la chair de leur chair, fût-elle cinquantenaire. Ils n'ont donc aucunement été surpris quand je leur ai présenté S. et m'ont même avoué s'être préparés depuis longtemps à nous accueillir tous les deux. J'avais l'impression qu'ils connaissaient S. mieux que moi sans jamais l'avoir rencontrée. Les voies de la parentalité resteront décidément toujours impénétrables pour moi !

Notre acclimatation a pris un certain temps. Je me retrouvais dans le trou perdu que j'avais tout fait pour quitter quand j'étais plus jeune. Bien que mes parents soient des êtres formidables qui se sont attachés dès notre arrivée à ne pas envahir notre espace, à être présents sans que cela soit pesant pour nous, nous nous retrouvions, S. et moi, dans ce nouvel environnement où tout était à reconstruire.

S., fidèle à elle-même, n'était pas facile à vivre et je dois avouer qu'à son contact, ma bonhomie me faisait de plus en plus défaut. Il y eut beaucoup de bas où se mêlaient colère, sentiment d'injustice et regrets d'avoir vécu au jour le jour à cent à l'heure, dans une superficialité totale, de ne pas avoir été prévoyant et de vivre aux crochets de papa et maman à cinquante ans. Il y eut malgré tout quelques hauts aussi grâce à la bienveillance et la prévenance de mes parents qui n'ont jamais donné de signes de désapprobation de quelque nature que ce soit et qui sont très vite apparus comme des soutiens indéfectibles. Doucement, nous nous sommes adaptés à notre seconde vie, notre seconde chance.

Trois ans se sont écoulés depuis que j'ai quitté *la Ville Lumière*. Je vis toujours à Saint-Chinian.

Il y a quelques mois, j'ai accédé à la demande d'une association en acceptant d'assurer des permanences juridiques au profit des administrés de la commune. J'ai un succès fou tant mes conseils leur sont précieux, et je dois dire que la reconnaissance qu'ils m'expriment résonne en moi comme un encouragement à poursuivre mon engagement. Pour la première fois de ma vie peut-être, je me sens réellement utile.

Je vis au rythme des saisons, je prends mon temps et redécouvre le patrimoine local : l'ancienne abbaye bénédictine et son cloître, l'église paroissiale et ses orgues classés, le canal de l'Abbé, le Moulin, tous ces lieux qui ont bercé mon enfance me font du bien. Je suis l'odeur des garrigues dans le vaste éventail de vignes qui entoure le village. Je m'arrête régulièrement à la Maison des Vins à deux pas de la Promenade pour échanger avec les producteurs locaux et m'initier à la dégustation. Mon cher et fidèle ami Paulo vient me rendre visite chaque été. Ici, je m'accorde *ma bulle O2* puissance mille !

Aujourd'hui, mes journées sont rythmées par ces moments délicieux, les permanences juridiques et aussi les incontournables exercices de kinésithérapie et, selon mon état, par les perfusions de corticoïdes.

S. ne m'a plus jamais quitté. Elle reste imprévisible mais notre relation est désormais apaisée.

C'est grâce à S., ma Sclérose en plaques, que je ne me suis étonnamment jamais senti aussi vivant.

Prévoir, dit-elle
de Nadia Nelson

Suite à une grève de Météo France l'orage prévu demain soir est annulé.
Citation de Grégoire Lacroix ; Les Euphorismes de Grégoire, Tome 3 (2017)

Mel était née prévoyante, c'était pour elle une question de survie : elle avait déjà dû se battre pour venir au monde car manifestement, ni le joli Henri ni sa bonne amie Rose n'avaient programmé sa conception après qu'ils se furent allongés à l'arrière de la vieille Coccinelle pour échanger quelques caresses. L'imprévoyance du jeune couple et leur manque criant de connaissances anatomiques avaient également profité à Mel qui était arrivée en moins d'une heure sur cette même banquette, 9 mois plus tard, en hurlant son appétit de vivre et sa grande soif de liberté. En 66 ans, elle n'avait jamais dérogé à ce principe de base : vivre, c'est prévoir et c'est la raison pour laquelle elle avait projeté au moment de sa retraite, de s'installer chez sa mère, dans son petit pavillon de la banlieue parisienne, en anticipant une baisse substantielle de ses revenus.

Quand Mel était fourmi sombre et pessimiste, Rose sa mère était cigale rayonnante et insouciant. Rose lisait le célèbre Traité sur le bonheur de Marcel Leblanc et ne jurait plus que par ce bel homme, aux traits réguliers et au nez aquilin qu'elle comparait à son défunt mari et qu'elle écoutait religieusement, quand l'occasion s'en présentait, sur sa petite Sony portable. Mel, à l'inverse, rejetait avec véhémence ces feel-good stories qui visaient selon elle à décerveler l'ensemble de la population et leur préférait la méchanceté et la misanthropie d'un Michel Houellebecq bien saignant qui la renseignaient mieux que quiconque sur l'état de notre monde contemporain.

Malgré deux conceptions de l'existence diamétralement opposées, Mel et Rose s'entendaient bien, leur modus vivendi reposait sur un pacte implicite de non-agression, la mauvaise humeur de l'une s'émoussait instantanément sur la lisse surface de l'autre, les conversations tournaient essentiellement autour de la météo et les débats ne portaient que sur les courses au supermarché et le contenu de leurs assiettes. Pas de quoi s'étriper ni fouetter un chat. Elles avaient choisi de

mettre en commun leurs économies et leurs solitudes respectives et il n'était plus envisageable à leur âge de rompre cet équilibre pour un quelconque conflit. Un compte joint sur lequel tombaient chaque mois la pension de réversion de Rose et la retraite de fonctionnaire de Mel et le partage des charges de la maison leur laissait entrevoir un avenir à peu près serein. Rose ne supportait pas l'idée de finir ses jours en EHPAD, Mel comprenait bien cela, elle aimait aussi les odeurs du jardin et le soleil dans la petite véranda et ne souhaitait pas réintégrer son studio au 6^e étage de la tour des Lys de la Croix de Berny. Leur vie commune, sans les satisfaire entièrement, leur apportait une sérénité et une quiétude relative, un soutien mutuel et même quelques moments de plaisir à l'heure de l'apéro devant un bon feu de bûches.

Dans cet univers, aucune place n'était laissée au hasard ou à l'incertitude, elles étaient toutes deux comptables de leurs vies et aucun grain de sable ne venait enrayer les rouages bien huilés de leur confort et de leur sécurité. Leurs loisirs étaient à leur image, sages et tranquilles, lecture et cinéma leur faisaient découvrir d'autres pays et d'autres vies que les leurs, elles craignaient toutes les deux les voyages et ses aléas et de manière générale préféraient éviter les risques, quelle qu'en soit la nature.

Rose avait aimé un seul homme, celui qu'elle avait épousé 70 ans auparavant et dont elle avait gardé le nom malgré son départ définitif au bout de 30 ans de mariage avec sa troisième maîtresse. Elle ne lui en avait jamais voulu de ses coups de sabre dans le contrat matrimonial, indulgente et fidèle, attentive à ses « besoins d'homme », aimante et soumise, esclave de ses sentiments jusqu'à et par-delà la mort par fausse route et étouffement de celui qu'elle adorait comme un dieu et qu'elle n'avait jamais remplacé.

La vie sentimentale de Mel était plus secrète et les rares tentatives de questionnement de la part de sa mère ou des quelques collègues qu'elle fréquentait en dehors du bureau s'étaient toutes soldées par un échec. Chacun dès lors avait cessé de s'y intéresser, et en mal de confidences, les relations qu'elle entretenait s'étaient finalement disloquées en même temps que les sujets de conversation. Une seule de ses amitiés avait résisté au temps qui passe, peut-être parce que Milka habitait en Suisse - pays neutre et placide - et qu'elle compensait la rareté de ses visites par un envoi régulier de chocolats de la marque Villars dont Mel faisait un usage raisonnable mais systématique après son repas du soir. La présence dans la boîte aux lettres d'un petit paquet portant

la mention de l'expéditeur Milka de Torrente, place du petit Paradis, Fribourg, Suisse suffisait à éclairer son visage, faire briller ses yeux bleu clair et ressortir ses taches de rousseur. Ces jours-là, elle cuisinait exceptionnellement à la place de Rose et sortait de la cave une des rares bouteilles de Gevrey-Chambertin Vieilles vignes oubliées par son père à son départ.

C'est le lendemain d'une de ces soirées un peu plus arrosées et joyeuses que d'ordinaire, un mercredi fraîchement ensoleillé de fin novembre, que survint le seul évènement au monde que n'avait pas anticipé Mel, la très prévoyante.

Quand on n'a pas d'imagination, mourir c'est peu de chose, quand on en a, mourir c'est trop. Citation de Louis-Ferdinand Céline ; Voyage au bout de la nuit (1932)

Elle s'était réveillée plus tard que d'habitude à cause d'une insomnie de quelques heures au milieu de la nuit et s'étonna de ne pas avoir entendu le bruit des volets roulants que sa mère remontait en général vers 8 heures. Quand elle se leva pour aller faire couler son café à la cuisine, Rose n'y était pas non plus et Mel alla frapper discrètement quelques coups à la porte de sa chambre, entra sans bruit et découvrit sa mère allongée, le visage tourné contre le mur, dormant encore profondément. Elle ne comprit pas tout de suite, posa sa main sur son bras, sursauta violemment à son contact glacé, remonta la couette et s'assit au bord du lit pour lui parler doucement de la journée à venir, du temps clair mais frais qu'il faisait ce matin et voudrais-tu prendre ton café au lit pour une fois, je te l'amène, il est encore tout chaud, repose-toi encore un peu, maman, maman ?

La mort inéluctable de tout être vivant est l'évènement le plus prévisible de tous les évènements prévisibles et pourtant il faut bien souligner ici que ni Rose du haut de ses 96 printemps, ni Mel sa fille unique qui en avait tout juste 66, n'avaient évoqué cette éventualité, ce qui explique sans doute que Mel soit descendue préparer un café noir et un petit sablé nantais, qu'elle ait allumé France Inter, ouvert les volets, chassé le chat noir et blanc de la voisine, arrosé le pétunia et vidé le pot de compost, avant de s'asseoir lourdement dans un fauteuil en regardant son téléphone comme s'il allait se mettre à sonner pour lui annoncer une mauvaise nouvelle.

À midi, la voisine sonna, elle cherchait son chat, en voyant le visage défait de Mel, elle s'enquit de sa santé, Mel bégaya et s'affaissa lentement sur le carrelage beige du couloir, un grand trou noir devant les yeux. C'est ainsi que l'ambulance

appelée en urgence par la voisine affolée, emmena deux corps, l'un tout à fait mort et l'autre inconscient, jusqu'à l'hôpital du secteur où les deux femmes furent prises en charge dans deux services heureusement différents.

Quand Mel revint chez elles deux, chez elle seule dorénavant, elle marchait encore dans un environnement cotonneux, irréel et flou dans lequel elle ne se reconnaissait pas et c'est la dame au chat noir et blanc qui fit toutes les démarches relatives à l'enterrement de Rose qui eut lieu dans le gigantesque et impersonnel cimetière de Thiais, tombeau 9035, allée 65 L. Elles n'étaient que deux, Mel et la voisine, à jeter une rose pour Rose, dans la fosse, sans un mot, elles ne savaient pas quoi lui dire. Elles se séparèrent très vite, mal à l'aise et regagnèrent chacune leur pavillon solitaire.

Pour voir resplendir l'aube, il faut traverser la nuit, Citation de Martine Pouchain ; Traverser la nuit, (2012)

Mel sortit de son grand trou noir presque six mois plus tard, aux premières fleurs de pêcher et au bruit de la sonnette du facteur en ce joli matin du mois de mai : encore étourdie de sa longue hibernation, les cheveux coiffés en pétard, toujours vêtue de sa combinaison/pyjama en pilou rose malabar, elle signa le récépissé du paquet de chocolats envoyé par son amie suisse, sourit, se remit au lit et termina la boîte en une heure, les yeux brillants de larmes et de plaisir : un petit mot de Milka joint aux chocolats indiquait sa prochaine arrivée en région parisienne pour le week-end de l'ascension. Mel se leva, fit couler un bain, y rajouta quelques gouttes d'essence de lavande, clapota dans l'eau chaude jusqu'à ce que ses orteils soient tout à fait fripés, se recouvrit les jambes, les aisselles, le maillot de crème dépilatoire et les cheveux, de son dernier échantillon de soin repigmentant blond vénitien Éléonor Grey1, laissa reposer le tout encore quelques minutes puis rinça abondamment comme l'indiquait la notice, sortit enfin de l'eau, enfila son peignoir et pour célébrer son retour à la vie et aux chants des petits oiseaux, se servit un grand ballon de bourgogne aligoté aux saveurs de noisette et d'épices douces qu'elle dégusta vautreée dans le grand fauteuil rouge qu'occupait Rose pour regarder la télévision.

Le ciel que découvrit Mel en remontant un peu plus tard les stores vénitiens lui apparut d'un bleu pastel parsemé de petits moutons bucoliques à souhait, l'air était léger comme un voile de mariée, des odeurs de pain chaud lui parvenaient de la boulangerie d'en face, elle vit émerveillée un nid de tourterelles dans lequel deux œufs de porcelaine rose pâle semblaient flotter sur les brins de paille. Elle

exulta et mit à fond la chanson de Johnny Hallyday qui lui parut la plus appropriée à son humeur du moment : qu'on me donne l'envie, l'envie d'avoir envie, qu'on rallume ma viiiiie ! !

Le 26 mai, le TGV en provenance de Lausanne prévu à l'arrivée en gare de Montparnasse à 16 h 25 n'avait que quelques minutes de retard et Mel aperçut Milka la première. Les confinements successifs dus à la Grande Épidémie avaient séparé les deux amies, la frontière suisse ayant été plus infranchissable encore pendant cette période malade que le mur de Berlin en d'autres temps. Milka n'avait pas changé cependant, sa tenue stricte et ses cheveux courts contrastaient avec l'arrondi de son corps et sa peau brune, son rire éclata à la vue de Mel et elle se précipita dans ses bras en lâchant brutalement sa grosse valise, manquant faire trébucher le cadre pressé derrière elle qui n'avait pas su anticiper son mouvement et qui lâcha un « conasse » sonore auquel lui répondit un majeur dressé et triomphant. Mel rit à son tour, embrassa son amie et les deux femmes reprurent bras dessus, bras dessous la ligne RER vers leur lointaine banlieue pavillonnaire, sans un regard pour le jeune cadre déchu de ses fonctions de mâle dominant.

Toutes deux se connaissaient depuis leurs années lycée, elles avaient fréquenté le même établissement, bu des verres dans le même café avec la même bande de copains et étaient devenues inséparables lors des cours optionnels de cinéma proposés en première littéraire. Par la suite, elles ne s'étaient jamais perdues de vue même si c'était devenu plus compliqué depuis l'installation de Milka comme urologue dans le célèbre Centre Hospitalier de Lausanne. Contrairement à Mel, elle n'avait pas encore pris la décision de prendre sa retraite, sa mère et une partie de sa famille vivaient encore en Martinique et elle hésitait à les y rejoindre. Le choix de Mel avait été moins difficile à prendre, elle n'avait jamais quitté Antony depuis le lycée et entre son studio et le pavillon de Rose qu'elle avait choisi de rejoindre, il y avait 250 m de distance et c'était le même climat...

Milka avait posé exceptionnellement deux semaines de vacances et elle comptait bien les passer auprès de son amie qui avait, pensait-elle, besoin d'une présence amicale et chaleureuse pour l'aider à traverser cette période de deuil qui s'avérait beaucoup plus difficile à supporter qu'elle ne l'aurait imaginé. Elle s'était installée tout naturellement dans l'ancienne chambre de Rose qui donnait sur la rue. Mel avait gardé la sienne et appréciait de se réveiller aux airs de Philippe Lavil que Milka, plus matinale qu'elle, mettait à fond en préparant leur

café crème. Elles allaient ensuite le siroter dans la petite véranda et préparaient leur journée qu'elles aimaient remplir selon le temps qu'il faisait, d'expos, de cinéma, de longues promenades dans les parcs parisiens et de thés gourmands. Le soir, un plateau télé sur les genoux, elles regardaient le journal télévisé puis l'une de ces séries addictives dont elles raffolaient toutes deux, Downtown Abbey en ce moment.

Leurs goûts divergeaient peu et quand elles se séparaient, c'était pour régler des affaires administratives ou des questions de santé. En cette veille de Pentecôte, il s'agissait d'un rendez-vous médical que Mel n'avait pas pu reporter, un simple contrôle annuel mais qu'elle avait dû prévoir six mois en avance, un rendez-vous avec un spécialiste relevant ici comme en Suisse d'un challenge qui ne laissait aucune place à l'improvisation. Elle allait devoir sacrifier son après-midi et ne rentrerait pas avant 17 heures de l'Hôpital Henri Mondor qui se trouvait à Créteil. Elle arriva finalement exaspérée à 18 h 30, un arrêt brutal de la ligne 8 pour cause « d'accident de voyageur » entre deux stations l'ayant encore retardée, rentra en nage et en trombe dans la maison puis se figea sur le seuil, la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

Là où l'on s'aime, il ne fait jamais nuit, proverbe africain

C'est un peu comme si Valérie Damidot avait transformé son intérieur un peu défraîchi et au look classico-vintage en une pimpante cabane de plage sur l'anse Grand Macabou au Vauclin : grande nappe de madras multicolore sur la table, gigantesque bouquet de fleurs d'hibiscus et de bougainvillées, musique bèlè sur la platine. Milka, radieuse, l'accueille deux verres de cocktail planteur à la main, l'invite à s'asseoir sur le vieux canapé en velours vert du salon et lui tend un petit paquet orné d'une rose en soie rouge, c'est pour toi, cadeau.

Dans le petit paquet, un très joli caillou monté sur une bague signée Tiffany, et voilà maintenant Milka à genoux devant son amie dont les joues ont pris la couleur de la rose en soie - Mel, ma belle, ma chérie, veux-tu m'épouser ? - Oui, je le veux, Milka, je le veux depuis si longtemps, je t'aime depuis si longtemps, tu m'as tellement manqué. Et la bouche de Mel se pose comme un oiseau de paradis sur la bouche de Milka.

Mel et Milka se marieront le 24 juin suivant, fête de la Saint-Jean, dans la lumineuse mairie d'Antony et répondront oui d'une seule voix à la question posée par Madame la Maire Voulez-vous prendre pour épouse... ? Elles vivront

très vieilles et très heureuses dans leur jolie cabane de plage sur l'anse du Grand Macabou et leur jardin multicolore sera peuplé de strelitzias géants et d'oiseaux de paradis.

RIZ BLANC, RENOI
de Pauline Galmiche

C'était au lendemain d'Achoura. Elle m'a dit : « Tu reprendras bien du riz ? », de sa voix souple et pleine.

Et je me suis raidi.

Ça arrivait de temps à autre. Ce rappel pointu, dégoûtant. Toujours au pire moment.

Je crois que le quotidien favorise le guet-apens. On se déchausse par trop dans l'intime. Les vannes débordent négligemment dans l'insouciance, et, en n'y prenant pas garde, on se trouve assailli.

L'association d'idées, c'était mon pire cauchemar. Ce jour-là, les légères inflexions empruntées au wolof d'Aïssa m'enlevèrent pour une fraction de seconde. J'ai retrouvé ma nuit, mon ciel de velours fumé, et cet air glacé qui suintait l'huile ou la gomme brûlée. À ces odeurs de moteurs se mêlaient ces relents de cuisine, et je pensais à la mienne. Résidence F, huitième étage, appartement 314, à droite de l'entrée. À l'heure où je courais sur l'asphalte, ma femme s'y agitait. Un yassa sans riz diola, c'est de l'hérésie, que j'avais dit. Elle avait souri sans savoir, en relevant ses dents qui tranchaient sur sa peau. J'avais embrassé sa tempe du bout de mes lèvres avant de sortir.

Aujourd'hui, ma fille, Aïssa, ne sourit pas. Elle attend encore, sourcils arqués, le regard dirigé vers sa mère. Elle a grandi, et je ne m'y habitue pas. Ses cheveux nattés lui descendent maintenant à la taille. Celle-ci s'est galbée, au poids des années.

Elle avait neuf ans quand j'ai refermé la porte. Sans l'embrasser. J'avais descendu les marches des escaliers sans attendre l'ascenseur. J'étais pressé.

Elle en avait dix-huit quand j'ai pu la rouvrir.

C'est ma femme qui voit l'émotion me gagner, c'est elle qui intime à Aïssa de

débarrasser. Elle voit tout, de ses beaux yeux restés clairs. Ses cernes se sont marbrés, ses joues ont forci, mais elle a gardé son regard d'inquisitrice. Les mêmes pupilles cuivrées, tirant vers le safran. Celles qui m'avaient plu, immédiatement. Quelques grains blondis s'y logent. Les ophtalmologues y voyaient une anomalie oculaire bénigne, j'y distinguais mes gemmes, mes pépites mordorées.

Elle ne parle pas beaucoup, ses yeux parlent pour elle. En l'occurrence elle s'approche seulement. Sa main s'accroche à ma cuisse en silence, tandis qu'Aïssa soulève le plat en douceur, en le faisant glisser sur sa paume ouverte.

J'ai revu le petit paquet, l'emballage brillanté.

J'avais vu sa boutique de loin. On la voyait à deux cents mètres. Impossible de la rater dans le noir. L'enseigne rougissait la vue. Ali aimait bien le clinquant. Très kitsch.

Je suis entré en soufflant, bien haletant. Le seuil a braillé et ses carillons ont balayé l'entrée. Je ne me souviens pas d'avoir vu du monde. Lui n'était pas là. Pour le reste, je me suis cru seul. On ne se pose pas la question en général, on ne se la pose qu'après.

Je connaissais vaguement les rayons. C'était la petite épicerie de quartier typique. Du basique, du nécessaire, et de l'alcool. Beaucoup d'alcool.

J'ai trouvé mon paquet auprès des vermicelles. Je ne me suis pas attardé. J'ai rejoint le comptoir. Ali ne mettait jamais bien longtemps – il logeait en haut, dans un trois-pièces classique, et descendait au bruit. J'ai fixé les murs blanchis par les néons, et j'ai attendu. Son comptoir carrelé me glaçait les mains, et la lumière trop crue m'agaçait. Rien de pire que le blafard qui cingle. J'attendais sa veste, son éternelle, celle en tweed qu'il portait toujours. Et j'ai soufflé. Je n'ai pas eu peur, pas dans sa boutique. Il était tard, je me rappelle m'être dit que ça ne devait pas l'amuser. Ça ne m'amusait pas non plus, et j'ai fini par reculer pour faire voler son carillon. J'y suis allé fort, les losanges de pacotille ont crissé au-dessus de ma tête.

Rien.

Je crois que j'ai commencé à piétiner sur place, un pas en avant, un sur le côté,

et un en arrière. Rien de feutré. Je commençais à m'impatienter, et ça s'entendait, littéralement.

C'est là que j'ai dû le voir.

Je m'étais rapproché de l'extrémité du comptoir. Assez pour distinguer des chaussures. Des bouts de cuir brunis, bien lustrés. Et deviner le reste.

Encore aujourd'hui, du corps d'Ali je ne conserve qu'une image. Je ne vois que ce cirage luisant, d'où émergent des lacets grisâtres, à demi renfoncés auprès des chevilles. Des chevilles qui se devinent seulement. Un bout de chair blanche.

Je sais que j'ai vu davantage. On me l'a dit, et je l'ai suffisamment payé. J'ai dû découvrir son corps, ses jambes étalées sous le bleu du jean, son torse écrasé sous l'écarlate. Ma tête a refusé de se souvenir. Je ne me souviens que d'un visage frais, aux joues couperosées, et aux sourcils bien portants. L'Ali d'avant.

« Papa... »

Aissa est revenue, et elle m'a effleuré l'épaule. Sa voix s'est faite douce, onctueuse.

« Ça va ? »

Je l'entends qui s'accroupit. Moi je ne la vois plus, voilà longtemps que j'ai fermé les yeux. Elle sait qu'elle n'aurait pas dû. Ça se sent. La compassion, ça s'évente à travers l'air. C'est vrai aussi de la pitié. Peut-être que c'est la même chose pour l'horreur, que j'aurais pu pressentir sa mort et le reste. Que j'aurais pu éviter d'entrer, de voir, de toucher ce visage.

Quelques petites minutes. C'est assez pour sombrer, pour que tout s'éteigne. Et même dans la nuit, c'est toujours le noir qui paye.

J'ai couru, ça oui j'ai couru. Je ne sais pas combien de temps je suis resté, les pieds coincés entre son sang et les néons trop blancs, mais j'ai fini par me relever. Le saisissement autorise toutes les faiblesses, mais j'ai réalisé, enfin.

Je me suis écrasé contre la porte, et j'ai rejoint la nuit.

Je ne me souviens pas d'avoir ressenti de la peur. J'avais vu sans comprendre.

Je courais pour appeler. Pour rejoindre mes bouts de femmes. Et parce que j'étais incapable de faire autrement.

Non, Aissa, ça ne va pas. Ça ne peut pas aller quand on ne se souvient même plus de la couleur du ciel de sa dernière nuit.

Je n'ai pas pu appeler les secours ce soir-là. Je n'ai pas rejoint ma femme et ma fille, et mon paquet de riz est resté sur le comptoir. Il n'y a pas eu de yassa. Simplement, la mort d'Ali a fait des ricochets.

Je n'ai même pas atteint la résidence. J'ai été arrêté dans la rue, à quelques mètres du parking. Ce souvenir, pour le coup, je l'associe à du bruit. Des hurlements.

J'ai vu le goudron bleuir. Je ne me suis pas arrêté aux sirènes. J'étais tellement loin d'ici. Je pensais vermeil, et j'en avais partout.

Le tout se brouille.

Je sais que j'ai arrêté de courir, parce qu'on m'en a empêché. Je ne savais plus réagir. Il fallait que j'atteigne le combiné, c'était tout ce qui retenait mes larmes.

Je crois qu'il y avait du métal. Du froid sur mes tempes. Je ne sais plus bien, j'ai peut-être inventé. Je n'ai jamais atteint le combiné. J'en ai vomi. Pleuré, plus probablement. J'ai l'impression d'en garder un souvenir détrempé.

Mes bouts de femmes me retiennent. Leur gêne se communique.

Elles ont bien dû penser à l'époque. Accusé d'homicide volontaire, que j'étais. Pris en fuite. Ça n'avait pas le sens commun. J'étais parti chercher du riz. Oui, du riz, monsieur. Non, je ne ris pas. Je ne sais pas si elles m'ont défendu longtemps. Si elles y ont cru. Un innocent aux mains sales, recouvertes de traînées de sang coagulé. Mes empreintes sur Ali.

Je n'ai jamais demandé. C'est ainsi, il faut une sacrée retenue dans l'invraisemblable pour garder espoir. Je ne veux pas noircir ce qui me reste.

Elles se taisent beaucoup. Respectent ma peine sans la comprendre. J'essaie de ne pas trop sombrer. J'essaie. Je m'astreins souvent à sourire, à les suivre.

Je ne peux pas garder mes yeux fermés.

Je les ai rouverts pour Aissa. Ses lèvres esquissent toujours ce demi-cercle timide à mon contact, la commissure droite creusant davantage sa joue. Elle a ce petit air inquiet qui lui abîme le front. Je ne suis pas certain qu'elle sache que

son riz est coupable.

Je n'aime pas le riz. Enfin, je n'ai plus jamais aimé le riz. J'ai beau savoir que là n'est pas le problème, mon inconscient cherche des certitudes. Du tangible à quoi se raccrocher. C'est toujours plus facile de concentrer sa haine sur l'insignifiant. La miette incrustée, le témoin trop prosaïque de l'impensable.

Quand l'inconcevable se matérialise, il fraie mal avec les marques de l'ordinaire.

J'ai arrêté de me poser des questions. On ne tient pas sinon. Ces agents luisant en bleu. Le riz manquant. L'heure.

Plus de pourquoi.

J'ai transformé le tout. J'ai vrillé à la haine. Du riz, des agents, du temps aussi. Neuf ans...

Est-ce que quelqu'un sait comment s'égrènent les heures au-delà du bleu ? Ça ne se raconte plus après. Le reclus, quand il sort, n'a pas droit au passé proche. Le silence nimbe encore l'évidence. C'est douloureux pour les gens. Embarrassant. Les yeux cillent trop et les doigts grimpent vers la nuque.

Personne ne veut avoir à en entendre parler.

Moi j'aurais préféré ne pas avoir à en parler. J'aurais préféré ne pas avoir eu à sentir des mains grasses et brusques lier les miennes.

Je crois que ces liens m'ont déformé. Comme irrémédiablement. C'est dur de dire.

Je me sens flasque, j'ai l'impression d'avoir été étiré. Plus là, plus ici. Je n'appartenais pas à ces sols cirés au béton, mais je ne suis pas plus de ces murs tapissés. On voudrait que je m'assoie comme hier, le vieil hier.

Elles voudraient. C'est partout, dans leurs sourires abusifs, dans leurs voix adoucies, dans leurs gestes, différents. On me glisse des coussins, et on tapote leurs housses. De vagues odeurs de cuisine imprègnent le tissu. L'oignon confit sature l'air.

Elles comptent sur mes souvenirs. Quant à moi je compte les heures. Bientôt je me souviendrai. Je me souviendrai à l'envers, en rappelant l'oubli au service

du souvenir.

Le passé proche, il m'échappe déjà. Chaque jour un petit peu plus sûrement. J'ai tant supplié. Je ne savais pas Allah si facétieux.

Je me sauverai. Mon réveil à moi, ce sera l'amnésie. J'en mourrai, aussi.

Évidemment j'ai peur, maintenant. Peur d'oublier leurs visages avec ma peine.

Il faudrait pouvoir paramétrer Alzheimer, doter la maladie d'une date d'obsolescence programmée. On ne peut pas encore tout vouloir, et à tout prendre je préfère ça. Parce que je sais qu'un jour je me souviendrai. Je me souviendrai sans qu'aucune de mes cellules ne puisse me rappeler au béton. Je poserai mes yeux sur les tentures sans plus les considérer comme des stigmates d'un temps révolu. Je les toucherai, elles, sans me référer à l'absence.

Il y aura un intermède de pleine présence. Une heure, deux heures, ou plus. Qu'importe. Je serai là, et pas ailleurs. Je glisserai mes mains sur leurs épaules, et mes paumes s'imprimeront simplement.

Aucune contrepartie. Mes gestes ne seront plus cernés par la nostalgie, et par cette détestable lueur fanée qu'elle dépose en toutes choses. Le halo brillant, passéiste à l'envi, n'exhumera plus rien.

On me plaindra. Soit. Les voix des gens ne savent pas s'exprimer à temps. S'il y avait lieu de s'époumoner, c'était il y a douze ans.

J'ai eu du mal à retrouver ce monde. Leurs corps, leurs voix. Nasillardes et pointues. Je n'imagine plus l'hypocrisie autrement.

Un temps, j'ai cru qu'ils avaient peur. Que leurs bouches se déformaient sous l'angoisse. Ça, pour angoissés, ils l'étaient. Angoissés de honte, tout pris par l'embarras. Je l'ai compris plus tard.

Ils avaient tous médité, et l'on ne revient pas facilement d'un persiflage inique.

Je leur en ai voulu. Je crois que j'en ai voulu à tout le monde. Sauf à elles. J'avais besoin de croire à quelque chose. Tout pour rester droit.

On m'a relâché en mars, il y a trois ans déjà, et je crois que beaucoup de bouches se sont agrandies ce mois-là. Je refuse de me souvenir du jour. Ce n'est

pas un anniversaire, c'est la fin d'un délire. Bien sûr que je le connais, mais je ne l'écrirai pas. Jamais.

Ils ont fini par obtenir d'autres aveux. Une belle arme. Un bon motif.

On m'a réhabilité. Après presque autant d'années que de coups de couteau reçus par Ali. C'est un grand blond qui a pris ma place. Du genre qui a plus de taches de rousseur au bas des yeux que de scrupules dans son cœur.

Moi ça me bouffe, les scrupules. J'en viens à avoir mal quand je regarde le visage d'Aïssa, et les mains froncées de ma femme. Je les ai quittées mat, bien souples. Les voilà grippées, déjà nervurées. On n' imagine pas ce que ça peut secouer, une main oubliée. C'est un rappel constant de la chair ; les secondes s'y sont incrustées.

Elles secouent leurs doigts en parlant. Ça a toujours été. Aïssa a une bague en plus qui lui dore le majeur. Je sais qu'elle a voulu éclaircir sa peau. Je l'ai su trop tard. J'apprends tout à rebours et je ne peux pas m'emporter. Elle est belle ta peau, Aïssa, que j'aurais envie de lui dire. À l'heure où il l'aurait fallu.

On m'a blanchi l'âme, moi, à défaut de la peau. Ce sont des doigts immaculés qui l'ont décidé, des doigts d'âmes noircies à la houille.

La seule couleur qui compte, ma fille, c'est celle de ta conscience.

Un petit coin de paradis
d'Alain Giraudet

— (André) Bonjour Monsieur, je vous appelle parce que je viens d'apprendre que j'étais mort.

— (Téléconseiller) Bonjour, pouvez-vous me donner votre numéro de Sécurité sociale.

— (André) Je viens de le taper au clavier.

— (Téléconseiller) C'est une simple vérification Monsieur.

— (André) 1 50 01 33 099 987

— (Téléconseiller) Je consulte votre dossier. Je vous écoute.

— (André) Je viens de recevoir une lettre de vos services qui confirme mon décès.

— (Téléconseiller) Confirme ?

— (André) Oui je l'avais lu dans le journal deux jours auparavant. Vous comprenez ma surprise.

— (Téléconseiller) Je comprends parfaitement Monsieur. Effectivement l'informatique m'indique que votre décès a été déclaré le 30 avril 2021. Tout est en règle.

— (André) Pardon ?

— (Téléconseiller) Je dis que les données sont cohérentes. Décédé le 30 avril 2021, vous allez recevoir un courrier. Le versement de votre pension a été suspendu. Il vous reste à remplir le dossier de réversion pour votre femme.

— (André) Malheureusement elle est morte, elle.

— (Téléconseiller) C'est encore plus simple, vous n'avez rien à faire. Tout est en règle.

— (André) Un détail ! Je suis toujours vivant ! Les informations contenues dans vos fichiers sont fausses. Vous faites erreur !

— (Téléconseiller) Vous êtes bien Monsieur André Pardon ?

— (André) Oui !

— (Téléconseiller) C'est une situation étrange...

— (André) Je ne vous le fais pas dire.

— (Téléconseiller) Un problème lié aux flux informatiques j'imagine.

— (André) Je me moque de vos flux informatiques.

— (Téléconseiller) Vous ne devriez pas.

— (André) Pouvez-vous corriger cette information et rétablir la vérité.

— (Téléconseiller) Holà ! Ce n'est pas si simple que cela.

— (André) Il suffit de changer mort par vivant dans votre fichier. Ça ne doit pas être très compliqué.

— (Téléconseiller) Holà ! J'aurais besoin d'un certain nombre de documents justificatifs.

— (André) Vous ne me croyez pas ?

— (Téléconseiller) Ce n'est pas le sujet. Vous devez prouver que vous êtes bien vivant !

Cette histoire avait débuté un matin de mai, un beau matin de mai. André avait suivi son parcours habituel. Il avait emprunté la rue des charmilles jusqu'à la place du marché, l'allée des goélands qui descend comme un toboggan puis la promenade littorale. Comme chaque matin il avait salué des connaissances croisées au gré de son trajet, le coiffeur qui fumait une blonde avant sa première coupe, le médecin qui partait faire sa tournée des rhinites et des bronchites, des grappes d'enfants qui couraient joyeuses dans la rue de l'école. Comme chaque

matin André avait commandé son double café sans sucre avec un verre d'eau d'un simple signe de la main que Quentin, le patron du bar de la mer, décodait sans mots superflus.

— Salut ! Il va faire beau aujourd'hui.

— C'est bon pour le commerce.

Rien de plus. Puis arrivèrent les copains. Jacques et Michel venaient aux nouvelles. Ils avaient l'habitude de se partager le journal du jour. Jacques prenait les pages Sports. Michel commentait les informations sur la ville, le canton, le département (passée cette limite ça l'intéressait beaucoup moins). André ramassait le reste, les faits divers, les pages culturelles et les programmes télé. À chaque fois c'était le même rituel.

— Il y a un bon film avec Gabin ce soir.

— On l'a déjà vu cent fois...

— Ils vont refaire le toit de la mairie, paraît qu'il y a des fuites.

— Des fuites à la mairie, ça ne m'étonne pas avec le maire qu'on a...

— Vous venez au match de dimanche ?

— C'est à quinze heures.

— On va encore se prendre une raclée...

— Tiens ! On annonce la naissance d'un petit Gabin. Tu crois que les parents vont regarder le film ?

— Bah ! Ils ont d'autres chats à fouetter.

— Merde ! Ils annoncent le décès d'un André Pardon...

— Fais voir !

Jacques prit le carnet du jour des mains d'André.

— Fichtre ! Te voilà dans le journal mon pauvre André.

— Ce doit être un homonyme.

— Il ne doit pas y en avoir beaucoup des « André Pardon » dans la région.

- Heureusement ! Celui-là nous suffit largement. Pas vrai André !
- Ce n'est pas drôle ! Il avait le même âge que moi.
- Il est mort avant-hier.
- Il pleuvait des cordes ce jour-là !
- Merci miss météo !
- Tu pourras aller à ton enterrement. Ce n'est pas donné à tout le monde.

André n'avait pas pris la nouvelle avec autant de légèreté que ses copains. Tout semblait concorder, les dates, le lieu. C'était sans doute un homonyme comme disait Jacques mais André se trouvait déstabilisé par cette annonce brutale et officielle, une mort soudaine sans aucun signe annonciateur tout ça en page 12 du journal local.

André n'était pas anxieux de nature mais il décida tout de même de consulter le docteur Purgon, au cas où... On n'est jamais assez prudent.

- (Docteur Purgon) Qu'est-ce qui vous amène Monsieur Pardon ?
- (André) J'aimerais savoir si je vais bien.
- (Docteur Purgon) Avez-vous des douleurs ? de la fièvre ? des nausées ?
- (André) Non rien de tout cela... juste une petite interrogation.
- (Docteur Purgon) Je vais vous examiner. Déshabillez-vous.

L'examen se déroula dans le plus grand silence. Purgon auscultait, palpait, sondait, pesait, étudiait, scrutait, observait, vérifiait. Rien n'alerta le médecin. André Pardon semblait se porter comme un charme. Il lui annonça cette bonne nouvelle avec toute l'empathie dont il était coutumier. Mais comme la science est un puits d'incertitudes, il prescrivit à André un certain nombre d'exams complémentaires et des tranquillisants légers pour faire taire l'anxiété.

- (André) Si la fin était proche... vous me le diriez ?

- (Docteur Purgon) Pourquoi avez-vous de telles pensées ?
- (André) Oh rien ! Une idée comme ça...
- (Docteur Purgon) Vous avez encore de belles années devant vous.
- (André) Ce n'est pas l'avis de tout le monde.
- (Docteur Purgon) N'écoutez pas la rumeur.
- (André) Elle est persistante. Vous ne lisez pas le journal ?
- (Docteur Purgon) Non, je n'ai pas le temps.
- (André) C'est peut-être mieux ainsi.
- (Docteur Purgon) Allez ! Profitez de la vie. Faites des projets.
- (André) Je vais y réfléchir.
- (Docteur Purgon) Bonne journée Monsieur Pardon.
- (André) Bonne journée Docteur.

Le soir même André alluma la télévision pour regarder le film avec Gabin.

« Tu m'emmerdes gentiment, affectueusement, avec amour... mais tu m'emmerdes ! » [Un singe en hiver - 1962]

Cette réplique, entendue des dizaines de fois, ne le fit même pas sourire. André était trop préoccupé par l'annonce de sa mort. Il n'était pas préparé à une telle situation. Et si c'était vrai ? Ou a minima annonceur d'une fin tragique ? Ne fallait-il pas songer à mettre sur papier ses dernières volontés ? Qu'allait-il laisser ? Pas grand-chose ! Et à qui ? Une petite nièce qu'il n'avait pas vue depuis quelques années et qui vivait en région parisienne. Un cousin pédopsychiatre qu'il n'aimait pas beaucoup. Il y avait les copains bien sûr ! À Michel le vélo d'appartement. À Jacques les bouteilles de vin empilées dans la cave. Les livres à Julienne la nièce isséenne et la télévision à la voisine du 3^e.

André se sentit soulagé d'avoir mis ses affaires au clair.

« On ne sait pas... C'est peut-être un rêve qui se jette dans la mer. » [id]

André dormit comme une souche (d'aucuns auraient dit comme un cheval mort). Il fit un rêve étrange. Dans une gare un homme tapait sur un clou avec un marteau pour l'enfoncer dans une pièce de bois. L'homme s'agaçait car à chaque coup le clou disparaissait puis réapparaissait quelques secondes plus tard dans la même position. Inlassablement le marteau s'abattait sur la tige métallique qui entrait et qui ressortait. André regardait la scène avec inquiétude car l'heure tournait comme un moulin et les trains s'en allaient un par un.

André avait trouvé dans sa boîte la lettre de la CNAV qui confirmait qu'à la suite de son décès le versement de sa pension était suspendu. C'était idiot mais les formules de politesse et les « sincères condoléances » lui firent chaud au cœur... Ce n'était pas rien de mourir.

— Normalement ça n'arrive pas qu'une fois, pensa-t-il.

André était abattu. Qu'allait-il devenir sans sa pension ? La collecte des documents demandés par le conseiller allait prendre des semaines. Il n'avait pas beaucoup d'économies. André imaginait le pire. Et si on le considérait comme mort, il fallait peut-être s'y résoudre. Mettre fin à cette histoire absurde...

— Mais non Purgon voit juste. Je dois réagir... tonna-t-il furieux contre le monde et furieux contre lui-même.

André passa un coup de fil au journal. Il expliqua à un jeune stagiaire que l'annonce de sa mort dans l'édition du 4 mai était une erreur et qu'il voulait que le journal publie un démenti.

— Vous pourriez écrire quelque chose comme cela : « Nous avons le plaisir de

vous annoncer que, contrairement à ce qui avait été publié le 30 avril dernier, Monsieur André Pardon n'est pas mort. »

— Oui c'est bien. Si on peut éviter de dire que le journal a commis une erreur... C'est mieux.

— Ou alors pour être plus positif : « André Pardon a l'immense plaisir de vous annoncer sa résurrection. »

— C'est un peu provocateur. Il vaut mieux éviter toute connotation religieuse. Vous risquez de braquer certaines personnes. Tout dépend de votre cible...

— Je n'ai pas de cible. Je veux rétablir la vérité. Vous comprenez la vé-ri-té.

— Oui je comprends Monsieur Pardon. Vous étiez mort et maintenant vous êtes vivant.

— Pas du tout jeune homme ! J'étais vivant et je le suis encore jusqu'à preuve du contraire.

— Ah ! Vous voyez, vous ne renoncez pas à mourir ?

— Oui mais pas le 30 avril 2021. J'avais piscine ce jour-là... Je n'étais pas disponible. Vous comprenez ?

— C'est très clair. Vous auriez pu vous noyer...

— Je nage comme un poisson.

— Un petit accident cardiaque...

— Vous avez raison. Ce sera plus « contextuel » comme on dit. Je pourrais publier le texte suivant : « Le 30 avril 2021, André Pardon a échappé à la mort grâce à l'intervention efficace des pompiers volontaires à la piscine municipale. » Qu'en pensez-vous ?

— C'est intéressant. On a envie d'en savoir plus.

— Vous pouvez ajouter : « La suite des aventures d'André Pardon dans nos prochaines éditions. »

— Voilà ! C'est ça... Écoutez Monsieur Pardon. Ce fut un plaisir. Je vais devoir retourner à mon travail. Je vous laisse nous transmettre votre annonce définitive par l'intermédiaire de notre site internet.

- Je sens que vous ne mesurez pas l'impact de cette annonce sur ma vie.
- Si, si je mesure bien.
- Vous avez une arme dans les mains.
- Vous nous surestimez.
- Une arme redoutable...
- Au revoir. Je raccroche.
- Adieu !

Quelques semaines plus tard, le facteur déposa une lettre au bar de la mer. Elle était adressée à Jacques et Michel qui en prirent connaissance assis à la terrasse devant une tasse de café.

Mes chers amis,

Je vous écris depuis mon petit coin de paradis. Ici les anges n'ont pas d'ailes. Ils portent des sarongs aux couleurs vives et ont des fleurs dans les cheveux.

Vous vous souvenez de cette annonce dans le journal. Eh bien oui, c'était de moi dont il s'agissait. André Pardon était bien mort pour le journal et pour les services administratifs aussi. Tout ça m'avait fortement secoué. Je n'y étais pas préparé.

Et puis le vent a tourné. Ici c'est un souffle chaud qui vient de la mer, il agite les palmes qui me protègent du soleil. La machine s'est mise en route. J'étais mort et personne ne voulait entendre raison. Même le banquier... Ils m'ont versé la prime d'assurance décès. Ne me demandez pas comment c'est possible mais le lendemain ma décision était prise, j'achetai mon billet d'avion, je vidai mon compte... Et voilà c'est ainsi que j'ai disparu pour être raccord avec l'annonce de ma mort. Et c'est bien ainsi, très bien même...

Je me prépare doucement à l'éternité. Vous allez rire mais je me suis mis à

l'écriture de poésies. Les mots me viennent du cœur. C'est un nouvel astre qui éclaire mes jours. Je vis un rêve éveillé, mon dernier rêve mais quelle belle chance, vous en conviendrez.

Je pense à vous mes amis. Prenez bien soin de vous. Prévoyez le pire et préparez-vous au meilleur.

Amitiés

André

Post-scriptum : J'ai laissé sur mon buffet un testament qui donne des consignes pour la distribution de tous mes biens. Faites-en bon usage.

Vie solaire
de Geneviève Le Bras

Tu aimes à travailler en plein air, les pieds solidement plantés dans le sol. Tu désires ce contact avec la nature plus que tout. Cela te rappelle tes années de jeunesse, quand l'amour te transportait sans contraintes.

Tu séduisais les filles, souviens-toi. Plus d'une, pour tes beaux yeux, a perdu la tête. Et tu dois en avoir semé, sans le vouloir, des enfants qui ont ton sourire. L'un d'eux t'attend dans un pays exotique. Mais tu ne le sauras jamais.

Tu es un fou de la vie, la tête baignée de soleil. Tu te prends pour un Icare invincible. Tu laisses les ans filer, confiant. Tu ne prévois rien, tu préfères miser sur la chance. Les papiers de la voiture ne sont même plus à jour.

Ce matin, Maria t'a dit, *n'oublie pas surtout...* Elle aura inmanquablement quelque chose à te rappeler, simple précaution pour l'avenir. Cependant, les échéances ne sont pas ton fort. Qu'elle évoque la pluie, le beau temps, une facture à régler... peu importe. Tu as juste envie de profiter du moment présent. Tu dissipes ses recommandations d'un revers de main ! Alors elle s'agace gentiment, elle y revient sans cesse, avant ton départ. *Aujourd'hui, sur le chantier, il fera chaud ! Prends tes dispositions !* Elle te garantit le nécessaire, chapeau, crème solaire, et bouteille d'eau en prime, glissés dans ta sacoche. Ce sont toutes ces attentions qu'on accorde aux plus jeunes, en prévision d'un danger lointain. Vous n'avez toujours pas d'enfant. Alors, c'est toi qu'elle protège. Une infirmière, ça ne se refait pas ! Son métier la poursuit jusque dans votre chambre.

Tu sifflotes en l'écoutant. Tu la quittes, le sourire aux lèvres. Pour un vieil immature, ses conseils ne sont guère de saison ! Tu n'as pas encore l'âge de sauver ta peau. À l'arrière de la fourgonnette, tu jetteras le couvre-chef. Elle te l'a offert en l'honneur de tes quarante ans. Elle trouve que ce panama d'un blanc chic te donne un style. Toi, tu préfères marcher tête nue, affichant l'esprit libre d'un faux adolescent. Tu mets les contraintes à distance ; l'enfant, tu n'en veux pas. Elle dit que le temps passe, pourtant. Elle commence à te regarder, les yeux tristes. Tu balaies ses envies de maternité d'une caresse. Elle ne peut pas te

résister, quand tu effleures sa nuque, comme ça. Tu la désires légère, conquise par tes baisers.

Tu avaleras le sandwich en triangle, tartiné d'anchoïade – une petite gourmandise qu'elle te connaît – et le litre de rosé que tu viens d'acheter en passant devant l'épicerie. À la sortie du rond-point, sur l'avenue du village, le rideau métallique était déjà levé. Sofiane a ouvert ce matin dès huit heures, la halte t'a séduit. C'est un écart de conduite qui aurait pu te coûter cher, mais tu as maintenu le volant droit. La police ne circule jamais sur cette route trop bosselée ; la municipalité tarde à refaire la voirie. Tu ne risquais donc rien, crois-tu, à prendre un verre si tôt. L'habitude te fait à peine tourner la tête.

Le chantier sur lequel tu travailles ne demande qu'une vigilance ordinaire. On y construit un pavillon aux murs ocre et d'allure modeste, dans le style de la région. Prévoyants, les futurs propriétaires l'ont voulu accessible. Madame dit que, dans vingt ans, un étage sera de trop. Tes collègues trouvent cela bien pensé. Chez eux, au pays, les maisons de plain-pied, c'est la coutume. Adrian y retournera pour Noël, ses vieux parents attendent la paye. Son salaire, ajoute-t-il, c'est comme une caisse de prévoyance. Lui qui travaille au noir, tu t'amuses qu'il invoque le système. La Sécurité sociale, selon toi, ça n'existe qu'en Europe ! Pour peu, tu l'imaginerais tel un moujik asservi. Russie ou Roumanie, dans ton esprit, c'est du pareil au même ! Adrian ne t'en veut pas, il respecte ton âge et ta vieille ignorance. Pour monter sur le toit, il sera le premier à te remplacer, et cela vaut mieux ! En équilibre précaire, l'ivresse aidant, tu risquerais de tomber de haut.

Mais quant à poser des briques, c'est ton domaine. La bétonnière ronronne, presque familière, se mêlant au chant des cigales. Au loin, blanche de lumière, la montagne Sainte Victoire resplendit. Vous en avez pour la journée, et dans deux heures à peine, ce sera la canicule. Les gars insistent pour aller vite. Tu saisis la truelle d'un geste machinal. Tu maîtrises ce jeu de construction, les yeux fermés. À peine si le ciment vient te tacher les mains. Sous le soleil aveuglant, tes gestes restent précis. Les autres ouvriers t'admirent ; tu as de l'expérience. Et puis avec un verre de rosé, estampillé grenache, on se dit que tu fais travailler la région ! À midi, on partagera un fond de bouteille, déjà bien entamée. Tu es comme un gosse, t'octroyant des plaisirs interdits.

Tu reviendras au soir, fatigué, mais toujours amoureux, la serrer dans tes bras. Tu auras la peau noircie, la nuque mangée par le soleil. Cependant, elle ne dira rien. Elle a laissé sa blouse blanche en clinique, tu as déjà trop entendu son discours ! Les UVA, les UVB, tout te passe à travers l'épiderme, mais qu'importe. Tu as le cuir tanné des bourlingueurs, quand tu enlèves ton maillot de corps. Tu n'es plus un gamin que l'on gronde, les épaules rougies de brûlures. Elle ose à peine te toucher, de peur de te faire mal. Elle te parle Biafine et pommade, prévoyante jusqu'au bout des ongles. Alors, tu ris, en soulevant sa robe de coton. Elle te dévore des yeux et l'amour t'irradie. Vous pourriez en avoir pour des années encore à vous enlacer comme ça, son regard dans le tien, à perte d'horizon. Un an au plus, c'est pourtant le peu qu'il te reste. Dans votre demeure, l'accident va bientôt faire son entrée. Au fond du jardin, les oliviers vacillent sous le vent de mistral. Tu regardes les feuilles incendiées par le soir. L'aurore est flamboyante.

C'est magique le soleil. Cela illumine la mer, resplendissant sous l'azur. L'astre se diffuse en rayons argentés sublimes, puis se transforme en une vie tremblante à la surface de l'eau. Enfant, tu plongeais la tête, et tu nageais en profondeur, pour voir le monde à l'envers. Tu n'as jamais cessé de jouer. Tu contemplerai l'univers, même à dix pieds sous terre.

Au début, on ne fait pas attention à ce grain de beauté étrange. Cette trace brunâtre sur la peau paraît une petite tache. Et soudain, on se rappelle l'alphabet bien appris de l'enfance. A, B, C, D, comptine inoffensive qui revient en mémoire. On avait vu ces lettres, rangées en bataillon, au mur d'une salle d'attente. On avait regardé l'affiche sans y prêter bien garde. Maintenant, les mots reviennent.

A comme allure. Tu en as toujours eu, même depuis que tu absorbes ta dose de rayons. Ce ne sont plus ceux du soleil, mais les rayonnements ionisants d'un cabinet de radiothérapie. Sur ton dos, Maria a surpris une lésion, espérant se tromper. Au milieu du mois d'août, vos vacances ont balayé ses bonnes résolutions. Septembre est arrivé, sommation impérieuse. Elle a insisté pour que tu consultes. Cela n'aurait pris qu'une après-midi et basta ! Comment prévoir le pire ? Mais le sandwich à la crème d'anchois ne passe déjà plus. Voilà deux mois que vous savez.

B comme bords. Un à un, elle resserre les pans de son manteau, tremblante de froid. Non, qu'elle ne pleure pas, tout ira bien. On a fait des progrès. Un mélanome pris à temps, dis-tu, cela se soigne. Les crabes tu t'en souviens, tu les attrapais, l'épuisette à la main. Quand tu étais petit, tu étais un champion ! À quoi sert de fanfaronner pourtant, sans même y croire ? Maria ne t'écoute pas. Elle connaît le scénario par cœur, elle qui en a tant vu ! En prisme d'arc-en-ciel, invisibles à l'œil nu, voici les maladies de toutes les couleurs ! Délavées par la pluie, celles du temps sont devenues grisâtres. Affaire de saison, sans doute. De ton lit d'hôpital, tu regardes par la fenêtre. Une ritournelle te revient en mémoire.

C comme couleurs. Tu voudrais tant les changer, *peindre ce ciel d'orange. Et l'eau d'une larme, et tout l'océan qui gronde.* Les pleurs de Maria se mêlent à ta révolte. Tu aurais bien aimé vivre encore un peu à ses côtés. Tu te rêves vieillard en charentaises. Plus d'une fois, vous avez ri, pourtant, de ces petits retraités enfoncés dans leurs habitudes et leur canapé. Vous étiez moqueurs. Aujourd'hui, c'est toi, quarante ans à peine qu'on transporte en fauteuil.

D comme diamètre. Celui de ta vie s'est rétréci soudain. Il a suffi de tout ce fichu soleil pour qu'on te diagnostique un mélanome. Malin, tant qu'à faire ! Le bougre a spoilé d'office la fin.

Et voilà que la vie aujourd'hui te semble si précieuse. La moindre seconde de ce grand final est bonne à prendre. Qui sait ? Au sprint, tu t'en sortiras peut-être.

Ce n'est pas cette chaleur que tu as trop bue qui viendra te gâcher l'existence. Pour un chapeau oublié sur un siège, une crème solaire HP 50 au parfum prononcé, ce serait vraiment trop bête ! Tu aimais ce bronzage qui te donnait l'air farouche. Tu n'y as plus droit. L'esthétique a bon dos, maintenant qu'elle risque de te coûter la vie. Tu n'es pas décidé pourtant à en laisser filer le cours sans agir.

Tu te battras pour en sauver la moindre miette. Tu te battras pour elle, ta femme, qui a pris un teint gris, des cernes sous les yeux, depuis deux mois. Depuis que vous savez tous les deux, une maladie dont vous n'osez pas prononcer le nom. Il faudra bien cependant désigner la bête... le crabe. Devancer ses mouvements pour mieux le cerner. Oui, c'est maintenant qu'il va falloir tout prévoir. Les stratégies se préparent dans des cabinets d'avant-garde. Des

faisceaux ionisants ciblent ton épiderme. Les salles d'hôpital sentent le formol et l'éther. Tu ne supportes plus aucune odeur. Il paraît que certains s'en accommodent, mais pas toi.

Tu as cessé de travailler. Les soins sont devenus trop lourds. Maria revient épuisée ; elle te soutient comme un enfant. Mais tu as encore la force certains soirs pour l'amour. C'est si doux de se perdre en elle.

Période de rémission, vous y croyez de nouveau. On s'aveugle un moment, le temps de profiter de l'accalmie. La mort à venir, on ne veut plus la voir. On s'invente des rêves, des voyages à l'autre bout du monde.

Ce sera Rome. Tu veux du soleil, toujours ! Tu n'as jamais eu la rancune tenace contre tes vieux ennemis. Cette fois, le panama, ce sera pour masquer ta calvitie naissante. Voilà que tu te la joues grand prince, le couvre-chef de côté. Tu flottes dans tes vêtements blancs, l'air d'un jeune premier. On peut dire que tu as la ligne.

Elle a pris un congé pour être à tes côtés. Il ne faut pas laisser filer le temps. Vous n'en parlez pas mais vous le savez tous deux. Pendant une semaine, les heures se font moins grises, comme si la maladie se tenait à distance. Tu te lèves le matin, feignant d'oublier la menace. Les draps vous protègent un peu. Tu renonces à établir le moindre calcul ; pour un instant, tu te décides à lâcher prise. Qui sait où cette route vous mènera ? Le chemin a bifurqué malgré toi ; vous l'empruntez ensemble.

Une nouvelle page est en train de s'écrire. C'est une aventure périlleuse ; il te faut disposer à l'accueillir. Éloignées de vous, durant quelques heures, les thérapies pointues qui te transforment en astronaute... Là-bas, dans des tubes bleuâtres, tu glisses vers un espace inconnu. Ici, tu retrouves la chaleur rassurante d'un ventre de femme.

Quelque neuf mois plus tard, tu te surprendras à respirer, humant un air nouveau. Le printemps sera revenu ; le jardin aura fleuri. Il n'y aura plus qu'une

porte à pousser pour croire à la chance. Tu en auras repeint les boiseries de bleu pastel. Tu l'appelleras ton heureux accident. Tu l'entendras gazouiller au matin, et en cet instant précis où tu enlances ta femme, c'est déjà un peu de ta vie qui se poursuit.

Depuis que tu es malade, ton cœur égoïste a cessé de dire non. Tu es devenu un homme, rêvant la tendresse au féminin. Ta peau effleurant son ventre, Maria te sourit, emplie d'amour, telle une voile à l'horizon.

On avait prévu un garçon ! Une fille s'est annoncée, et la jolie demoiselle, deux mois tout juste, te regarde sans savoir que tu vas sûrement la quitter.

On commence à prévoir l'avenir sans toi, osant à peine le dire. *S'il arrive quelque chose...* Voilà de ces formules qui sont rentrées dans ta vie. Elles gravitent en pensée, suspendues... et peu à peu retombent, amères, sur la table de nuit. Tu les dilues dans un bol de café noir. Tu ne dors plus, cependant la veille est salubre. Cette fois, c'est décidé, tu prépares le voyage... Tu pousses la porte vitrée d'une enseigne connue ; il paraît qu'on y vend des produits adaptés à ton cas. Il te faut un bouclier à ta mesure ; ton armure est déjà bien entamée. « Contrat individuel de *prévoyance* », le mot te fait sourire ! C'est comme une couverture de survie, pour y blottir ses derniers jours en boule. Les ranger à l'avance tel un trésor.

Un jeune homme assuré te reçoit ; tu as pris rendez-vous. Il t'écoute dérouler ton histoire et toutes tes inquiétudes. Ta petite blondinette n'a pas encore un an, mais tu la vois déjà médecin, danseuse, avocate peut-être. Il t'a conseillé, sans fausse tragédie. Il a le ton juste et professionnel. *Quand tu ne seras plus là...* Il l'a dit sans sourciller. En quelques mots choisis, il te projette ta fin. Et peu à peu, clairement, tu objectives la vie sans toi. Ton amour, Maria aux yeux brillants, ne manquera de rien. Tu lui offres dès maintenant ta protection de l'au-delà. Ces papiers, tout ce que tu as toujours détesté, tu les lis, le cœur presque serein. C'est ta volonté, posée en lettres capitales, pour elle. Sur chaque page, ta griffe affirmée vous réunit déjà.

Tu as bien mûri depuis deux ans. Tu n'oublieras rien d'important cette fois. Ton passeport est à jour.

Les valises sont prêtes dans la carlingue. Ce sera un beau voyage. Tu veux

voir Rome, Pompéi, la villa des Mystères. De peur qu'on ne puisse plus. La cité offerte aux touristes s'est abîmée. Mais elle restera éternelle dans ton esprit.

Non loin du berceau antique, il existe un endroit merveilleux. Il faut s'y rendre par bateau, avant de parcourir des chemins abrupts. Sur les hauteurs d'Anacapri, la villa San Michele surplombe la mer. Et le blanc intense tranche sur ce bleu pur. Un sphinx impassible y accueille le visiteur. Il ne t'effraie pas.

Penchée sur ton épaule, Maria consulte le guide. Elle t'accompagne, avec confiance, vers cette destination future. Tu es déjà là-haut, tournant la page, si proche du ciel. Ta rémission s'achève, défiant des milliers de cellules, qui se multiplient en silence. Dans trois mois et un jour, des sages avisés auront résolu ce mystère. Que tu croies aux médecins ou aux dieux, tu seras bien vivant.

Ils ont tout prévu pour vous, même le miracle...

L'Observatoire de l'Imprévoyance du Groupe VYV

Acteur majeur de la prévoyance, le Groupe VYV a lancé en 2020, l'Observatoire de l'imprévoyance dont les objectifs visent à sensibiliser aux enjeux de la prévoyance, à mettre en évidence les carences de couverture de cette protection sociale et à contribuer à l'amélioration de la couverture prévoyance des Français.

Avant tout ouvert sur la société, l'Observatoire de l'imprévoyance est un espace d'échanges et de débats créé pour éveiller les consciences.

En savoir plus sur l'Observatoire de l'imprévoyance :



**Observatoire
de l'*im*prévoyance**

Librinova

En mars 2014, Laure Prételat et Charlotte Allibert, deux entrepreneuses passionnées issues du monde de l'édition, lancent Librinova, une agence de services aux auteurs.

Que vous souhaitiez imprimer votre livre, avoir des avis de lecteurs ou de professionnels, le publier en auto-édition ou trouver un éditeur, Librinova vous accompagne !

Mais Librinova ne s'arrête pas là : les livres sont également référencés sur sa Plateforme éditeurs, sur laquelle sont inscrites plus de 100 maisons d'édition. Les éditeurs peuvent alors chercher parmi tous les ouvrages auto-édités leurs futurs talents, que Librinova accompagne et conseille en jouant le rôle d'agent littéraire. Véritable innovation dans le domaine de l'édition, Librinova encourage et valorise tous les écrivains qui deviendront, peut-être, les grands auteurs de demain.

Aujourd'hui, plus de 5000 livres ont été publiés par Librinova et plus d'une centaine sont passés à l'édition traditionnelle, dans des maisons variées : les éditions Michel Lafon, Anne Carrière, Fleuve, Hachette Roman, Lattès, Gründ, Eyrolles, HarperCollins, L'Archipel...

En savoir plus sur Librinova : librinova.com

Librinova”

Notes

[←1]

Appelez une ambulance.

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE IMPRÉVOYANT ?

L'imprévoyance, cette idée qui nous rend mal à l'aise, qui nous tiraille parfois, qui nous fait peur, que l'on rejette souvent et que l'on met de côté pour continuer à vivre ses rêves, n'est-elle pas finalement la liberté que l'on s'octroie secrètement ?

N'est-elle pas le reflet de notre vulnérabilité que nous nous connaissons et que nous essayons d'assumer, souvent seul ?

Imaginez un évènement qui vient bousculer la vie, un inattendu qui l'emmène vers un chemin nouveau, une insouciance qui fait rentrer son imprévoyance dans le réel.

Racontez cet aléa de la vie, peut-être anticipé au plus profond de soi et qui vient bouleverser ses certitudes.

Décrivez-nous le chemin qui mène alors à une reconstruction, à la résilience et qui pousse à se surpasser et à retrouver le bonheur perdu.

CONCOURS D'ÉCRITURE

L'Observatoire de l'imprévoyance du Groupe VYV a lancé un concours d'écriture à l'automne 2021 auprès de ses réseaux militants, de ses salariés et de ses 10 millions d'adhérents sur le thème évoqué ci-dessus des imprévus de la vie, de leurs conséquences et de la reconstruction.

Nous tenons à remercier les 170 rédacteurs passionnés d'écriture qui nous ont fait partager leur création originale. Ce recueil distingue les 15 nouvelles qui ont été choisies par le jury.

Observatoire
de l'**im**prévoyance

UNE INITIATIVE DU GROUPE **vyv**